

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

DES TRAVAILLEURS DE RUE : POINTS DE VUE SUR L'INTERVENTION
ET LA SEXUALITÉ DES JEUNES DE LA RUE

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN SEXOLOGIE

PAR
CLAUDINE SAMSON

JUILLET 2012

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à remercier les participants et participantes à cette étude qui ont permis à ce projet de recherche d'être réalisé. Merci du temps que vous avez donné et de vos riches expériences que vous avez accepté de partager.

Je tiens à remercier ma directrice de recherche, Hélène Manseau, pour m'avoir encouragé à me dépasser et avoir cru en moi. Grâce à ses bons conseils et son support constant, elle m'a littéralement appris à écrire. Merci infiniment.

Je dois aussi beaucoup à mes parents, qui m'ont toujours encouragée à poursuivre mes études et à faire ce que j'aime. Ils n'ont jamais jugé mes choix, ni douté de mes capacités. Merci pour tout ce que vous avez fait pour moi je ne vous en serai jamais assez reconnaissante.

Merci également à mes ami(e)s et collègues de travail et d'étude. Vous m'avez écoutée parler longuement de ce projet de mémoire, toujours avec autant de compréhension et d'enthousiasme. Le groupe d'écriture des mercredis m'a beaucoup aidée à avancer dans ma rédaction, mais aussi à apprendre de nos échanges et surtout à me vider le cœur dans les moments difficiles. Un merci tout spécial à Jessica qui a été présente du début à la fin de ce projet. Merci pour ton écoute, ton support, ton accueil, ton rire contagieux et la précieuse amitié que nous avons développée.

Merci enfin à mon copain, Simon, qui a été très compréhensif à mon égard, lors des nombreuses soirées et fins de semaines où je passais mon temps à travailler sur ce mémoire. Malgré les difficultés, il a toujours été soutenant, encourageant et même admiratif. Merci d'avoir été patient et toujours aussi amoureux. Je t'aime.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES TABLEAUX	VI
LISTE DES FIGURES	VII
RÉSUMÉ.....	VIII
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I	
PROBLÉMATIQUE.....	3
1.1. Problématique	3
1.2. Objectifs du mémoire.....	5
CHAPITRE II	
CADRE CONCEPTUEL.....	6
2.1. Recension des écrits	6
2.1.1. Jeunes de la rue	6
2.1.2. Interventions auprès des jeunes de la rue	11
2.1.3. Travail de rue	14
2.1.4. L'intervention en matière de sexualité dans le cadre du travail de rue	18
2.2. Approches théoriques privilégiées	19
2.2.3. L'approche qualitative.....	19
2.2.4. La théorisation ancrée	20
CHAPITRE III	
MÉTHODOLOGIE	22
3.1. Population à l'étude et échantillonnage.....	22
3.1.1. Description des participants et participantes	22

3.1.2. Échantillonnage.....	24
3.2. Procédures	25
3.2.1. Stratégies de recrutement	25
3.2.2. Collecte de données et déroulement	25
3.3. Analyses.....	26
3.3.1. Le codage	26
3.3.2. Le traitement des données codées	27
3.3.3. Les limites de la recherche	28
3.4. Considérations éthiques.....	28
CHAPITRE IV	
RÉSULTATS	30
4.1. Fondements d'une pratique ayant le lien comme pilier d'intervention	30
4.1.1. Avant tout, créer un lien de confiance	30
4.1.2. Enjeux personnels et professionnels inhérents aux limites de la pratique	43
4.2. Les interventions au niveau de la sexualité sont particulières et intimes	57
4.2.1. Les défis à aborder la sexualité avec les jeunes de la rue	57
4.2.2. La distribution de condoms est un outil fréquemment utilisé en intervention	75
4.3. Portrait d'une sexualité tourmentée	80
4.3.1. Milieu de vie précaire qui trouble la sexualité	80
4.3.2. Critique des idées reçues sur la sexualité et de ses répercussions	87
CHAPITRE V	
DISCUSSION	93
5.1. Discussion des défis liés à l'intervention au niveau de la sexualité dans le pratique du travail de rue.....	93
5.1.1. Les fondements du travail de rue.....	93
5.1.2. Les défis de l'intervention au niveau de la sexualité.....	97

5.1.3. La sexualité des jeunes de la rue	102
5.2. Recommendations	105
5.3. Limites de la recherche	107
5.4. Apport de la recherche et pistes de recherches futures	108
CONCLUSION	110
APPENDICE A FORMULAIRE DE CONSENTEMENT.....	112
BIBLIOGRAPHIE	115

LISTE DES TABLEAUX

Tableau		Page
2.1	Pôles qui influencent l'intervention auprès des jeunes de la rue	11
2.2	Proximités	13
3.1	Liste des participants et participantes	23

LISTE DES FIGURES

Figure	Page
2.1	Modèle conceptuel des catégories des jeunes de la rue.....7

RÉSUMÉ

Le milieu de vie précaire dans lequel vivent les jeunes de la rue a des incidences sur diverses sphères de leur vie personnelle. La sexualité des jeunes de la rue a été étudiée par de nombreux auteurs (Agence de la Santé Publique du Canada [ASPC], 2006; Chase et Aggleton, 2006; Greene, Ennett et Ringwalt, 1999; Haley et *al.*, 2002; Haley et Roy, 2002; Roy et *al.*, 2002; Tevendale, Lightfoot et Slocum, 2009) qui laissent entendre que cette population s'expose à plus de risques au niveau de la sexualité que les jeunes en général. À cet effet, plusieurs efforts d'interventions ont été effectués auprès des jeunes de la rue. Une des interventions qui semble être prometteuse consiste en l'approche de proximité auprès des jeunes de la rue (Slesnick et *al.*, 2009; Greene, Ennett et Ringwalt, 1999). La proximité place au centre de l'intervention le lien de confiance qui se crée avec le jeune de la rue, tout comme la pratique du travail de rue (Pharand, 1995). Les travailleurs et travailleuses de rue sont appelés à intervenir au niveau de la sexualité avec les jeunes de la rue puisqu'ils sont des intervenants généralistes, qui adoptent plusieurs rôles au sein de leur pratique (Fontaine, 2003; Cheval, 2001; Allaoui, 2001; Marcotte et Laflamme, 1998). La présente étude a pour but d'explorer l'intervention en matière de sexualité auprès des jeunes de la rue, selon l'expérience vécue des travailleurs et travailleuses de rue à partir d'une recherche qualitative ayant pour modèle la théorisation ancrée. Neuf travailleurs et travailleuses de rue ont été rencontrés en entrevue non dirigée et ont été interviewés sur leur expérience d'intervention auprès des jeunes de la rue, concernant leur point de vue sur la sexualité de ces jeunes et sur les interventions s'y rapportant. L'analyse des propos de nos interlocuteurs a été effectuée et aboutit à des regroupements qui se classent sous trois grandes catégories, à savoir les fondements d'une pratique ayant le lien comme pilier d'intervention, les interventions au niveau de la sexualité particulières et intimes, et le portrait d'une sexualité tourmentée. Cette analyse met en lumière les défis propres aux travailleurs et travailleuses de rue concernant l'intervention en matière de sexualité auprès des jeunes de la rue. Finalement, la discussion inspirera des recommandations, dans le but d'aider les travailleurs et travailleuses de rue à aborder le sujet de la sexualité en plus d'améliorer les interventions faites auprès des jeunes de la rue.

Mots clés : travail de rue; jeunes de la rue; intervention en matière de sexualité; éducation sexuelle; sexualité.

INTRODUCTION

Les jeunes de la rue vivent dans des conditions précaires qui teintent leur rapport à la santé (ASPC, 2006). Les jeunes ont besoin d'accès aux soins de santé et d'interventions en matière de santé sexuelle (Roy et *al.*, 2002; Haley et *al.*, 2002). Plusieurs efforts d'interventions, s'étalant entre les pôles normatif et autonome, sont effectués auprès de cette population. Les interventions normatives visent des changements de comportements chez les jeunes de la rue alors que les interventions autonomes visent l'acquisition des jeunes de pouvoir sur leur propre vie (Duval et Fontaine, 2000). Les interventions se rapprochant de pôle autonome et ayant pour prémisses l'approche de proximité semblent être particulièrement efficaces auprès de la population des jeunes de la rue (Slesnick et *al.*, 2009; Greene, Ennett et Ringwalt, 1999). Le travail de rue consiste en une approche autonome d'interventions généralistes ayant pour base le lien de confiance entre le travailleur ou la travailleuse de rue et le jeune de la rue (Fontaine, 2001; Cheval, 2001; Duval et Fontaine, 2000). Le travail de rue est au centre de la présente étude, qui élargira les connaissances dans ce domaine encore peu exploré à ce jour.

Le présent mémoire a pour but de connaître la perception des travailleurs et travailleuses de rue sur les bases de leur travail ainsi que sur la vie sexuelle et affective des jeunes de la rue. De plus, ce mémoire répondra à la question suivante : comment l'intervention en matière de sexualité auprès des jeunes de la rue s'inscrit-elle dans la pratique du travail de rue? Pour y répondre, neuf travailleurs et travailleuses de rue ont été rencontrés en entrevue individuelle non dirigée pour faire part de leurs perceptions et expériences à ce sujet. La collecte de données a été effectuée parallèlement à l'analyse des données selon la méthode de théorisation ancrée.

Ce mémoire comporte cinq chapitres. D'abord, le chapitre I présente la problématique à l'étude ainsi que les objectifs précis du mémoire. Puis, le chapitre II présente le cadre conceptuel, qui regroupe la recension des écrits sur les sujets des jeunes de la rue, de l'intervention auprès de cette population ainsi que le travail de proximité. La recension des écrits met l'accent sur les études réalisées à ce jour sur le travail de rue, en regroupant ce

qu'elles révèlent sur le développement du travail de rue au Québec, la pratique et ses finalités ainsi que sur les différents rôles des travailleurs et travailleuses de rue. Ensuite, la méthodologie sera présentée dans le chapitre III, qui détaillera l'échantillonnage à l'étude, la procédure et les analyses anticipées en précisant les enjeux éthiques et les limites de l'étude. Les résultats seront présentés dans le chapitre IV de ce mémoire. Les titres et sous titres représentent les catégories conceptuelles élaborées lors de l'analyse des données qualitatives. Ces catégories seront détaillées en présentant en texte explicatif de chacune d'elles ainsi que des citations révélatrices des propos des travailleurs et travailleuses de rue recueillis en entrevue. Une discussion sera enfin présentée, résumant les résultats les plus notables et les comparant aux écrits existants sur le sujet en plus de proposer des pistes de recherches futures. Des recommandations suivront, dans le but d'améliorer les interventions effectuées en matière de sexualité dans le cadre du travail de rue. Finalement, une conclusion fera un rappel des éléments principaux de ce mémoire et de sa contribution à l'avancement des connaissances.

CHAPITRE I

PROBLÉMATIQUE

1.1. Problématique

Les jeunes de la rue vivent dans des conditions difficiles. De plus en plus de jeunes luttent quotidiennement pour leurs besoins primaires tel se trouver un abri (Agence de Santé Publique du Canada (ASPC, 2006; Duval et Fontaine, 2000). Malgré que le tiers des jeunes de la rue interrogés en 2003 ne vivent pas dans la rue à temps plein, 60% des jeunes de la rue ont déjà vécu un épisode de sans-abrisme au cours leur vie (ASPC, 2006). L'instabilité résidentielle et économique place les jeunes de la rue dans un mode de vie marginal (Parazelli, 1997) et s'ajoute aux nombreux troubles familiaux, relationnels et psychologiques vécus depuis l'enfance (Roy *et al.*, 2002). Ces conditions précaires ont des répercussions sur la sexualité des jeunes de la rue.

Les jeunes de la rue sont plus nombreux à être actifs sexuellement que les jeunes de la population générale. En effet, 95% des jeunes de la rue ont déjà eu une relation sexuelle (ASPC, 2006) comparativement à 78,9%, chez les cégépiens du même âge (Lambert *et al.*, 2009). Les jeunes de la rue vivent leur sexualité de façon particulièrement à risque de contracter une Infection Transmise Sexuellement (ITS) ou d'avoir une grossesse non désirée (ASPC, 2006; Haley et Roy, 2002). La prise de risques sexuels des jeunes de la rue peut s'expliquer, entre autres, par le fait que la sexualité dans la rue acquiert une valeur marchande (ASPC, 2006). L'organisation de leurs comportements se faisant selon des priorités qui leur sont propres, la nécessité de survie est plus importante pour les jeunes qu'une réalité lointaine telle qu'un diagnostic d'ITS (Roy *et al.*, 2002). Or, le «sexe de survie» devient un moyen de subvenir à leurs besoins de base (Haley et Roy, 2002), ce qui laisse souvent la santé sexuelle hors des priorités des jeunes de la rue (Roy *et al.*, 2002). Ainsi, le taux d'utilisation du condom est particulièrement inquiétant puisque seulement la moitié des jeunes de la rue l'ont utilisé lors de leur dernier rapport sexuel (ASPC, 2006).

Face à ces nombreux comportements à risque, les jeunes de la rue ont besoin d'intervention en matière de sexualité. Pourtant, les institutions d'éducation et de soins de santé n'arrivent pas à rejoindre les jeunes de la rue (Roy *et al.*, 2002). Les centres de santé sont difficiles à atteindre pour une personne sans résidence, assurance, ni argent pour payer les soins, sans compter l'attitude parfois négative et jugeante des professionnels à l'égard des jeunes de la rue (Haley et Roy, 2002). Le non jugement et la confidentialité sont des composantes importantes dans l'aide qui leur est apportée, puisque les interventions qui ont permis de développer un lien de confiance semblent être plus efficaces (Slesnick *et al.*, 2009). Ce lien de confiance est d'ailleurs la prémisse de base du travail de rue (Pharand, 1995).

Les travailleurs et travailleuses de rue visent le mieux-être des personnes qu'ils accompagnent (Fontaine, 2001; Duval et Fontaine, 2000; Association des Travailleurs et Travailleuses de Rue du Québec [ATTRueQ], 1993). Dans une optique de proximité avec les jeunes de la rue, les travailleurs et travailleuses de rue orientent leurs actions autour de la présence terrain, de l'action et de l'accompagnement (Allaoui, 2001). Ils sont guidés par les fondements humanistes de leur pratique plutôt que par des exigences d'efficacité ou de performance (Cheval, 2001). Conséquemment, les travailleurs et travailleuses de rue sont appelés à agir à titre d'intervenants de première ligne et à endosser plusieurs rôles (Cheval, 2001), entre autres celui de répondre aux besoins immédiats des jeunes de la rue en matière de sexualité. Par contre, aucune formation n'est nécessaire pour être travailleur ou travailleuse de rue. Malgré que la formation continue soit prônée par l'ATTRueQ (Fontaine et Duval, 2003; ATTRueQ, 1993), aucune formation n'est offerte actuellement dans ce domaine.

De ces constats ressort la pertinence d'explorer les particularités de l'intervention en matière de sexualité effectuée par les travailleurs et travailleuses de rue. Au plan scientifique, l'étude permettra de documenter davantage le travail de rue et au plan sexologique, de démontrer les enjeux et défis propres à l'intervention en matière de sexualité, plus précisément auprès des jeunes de la rue. Au plan social, l'étude permettrait une éventuelle amélioration de la réponse aux besoins des jeunes de la rue au niveau de la santé sexuelle ainsi qu'un soutien des travailleurs et travailleuses de rue dans l'exercice de leurs interventions en matière de sexualité.

1.2. Objectifs du mémoire

La présente étude a pour principal but de mieux comprendre comment l'intervention en matière de sexualité s'inscrit dans la pratique du travail de rue et les enjeux et défis auxquels les travailleurs et travailleuses de rue font face. Pour ce faire, il est pertinent de connaître les fondements du travail de rue et les bases de cette pratique particulière. De plus, bien que de nombreux auteurs traitent de la sexualité des jeunes de la rue, cette étude a pour objectif de connaître la perception des travailleurs et travailleuses de rue sur la vie sexuelle et affective des jeunes de la rue. Bref, à travers les bases de leur pratique et leur vision de la sexualité des jeunes de la rue, l'intervention en matière de sexualité sera mise en évidence pour répondre à la question de recherche suivante : Comment l'intervention en matière de sexualité auprès des jeunes de la rue s'inscrit dans la pratique du travail de rue?

CHAPITRE II

CADRE CONCEPTUEL

Le présent chapitre fait un survol des principaux écrits sur les sujets auxquels la présente étude s'intéresse. La recension d'écrits mettra en lumière les données existantes sur les jeunes de la rue et plus particulièrement leur vie sexuelle et affective. Puis, nous verrons les efforts d'interventions qui ont été déployés auprès de cette population, dont le travail de rue. Ensuite, le travail de rue sera décrit sous plusieurs points, se basant sur quelques écrits au sujet de cette pratique en émergence. Pour terminer, les approches théoriques privilégiées pour ce mémoire, c'est-à-dire l'approche qualitative et la théorisation ancrée, seront présentées ainsi que leurs justifications pour la réalisation d'une telle étude.

2.1. Recension des écrits

2.1.1. Jeunes de la rue

2.1.1.1. Définition

Plusieurs auteurs ont tenté de définir le concept des jeunes de la rue pour mieux comprendre ce phénomène de marginalisation juvénile (Brannigan et Caputo, 1993; Parazelli, 1996; Parazelli, 2002). D'abord, Parazelli (1996) affirme que la majorité des jeunes de la rue ont entre 14 ans et 25 ans. Ce qui caractérise ces jeunes, selon cet auteur, est qu'ils ont développé une appartenance sociale à la rue et adoptent certains comportements pour se débrouiller ou survivre dans le milieu. Parazelli (2002) a synthétisé plusieurs recherches pour identifier les facteurs qui caractérisent les jeunes de la rue. Il a été identifié que les jeunes de la rue proviennent de toutes classes sociales, bien que certains auteurs insistent sur la pauvreté des milieux dont la majorité de ces jeunes seraient issus (Parazelli, 2002). Le contexte familial des jeunes de la rue souvent difficile, la présence de carences affectives importantes et le manque de ressources favorisent l'adoption de certains comportements tels la toxicomanie, la prostitution et la délinquance (Parazelli, 2002). Puis, l'instabilité de logement, la sous-scolarisation, les problèmes de santé mentale et la méfiance à l'égard de l'autorité publique sont des facteurs qui caractérisent les jeunes de la rue et qui, en même

temps, rend difficile l'accès à un mode de vie plus conforme aux exigences actuelles de la société (Parazelli, 2002).

Certains jeunes de la rue peuvent être amenés à mendier, se prostituer, se droguer ou adopter des comportements délinquants (Parazelli, 1996). Brannigan et Caputo (1993) ont dressé un portrait schématisé des différents types de jeunes de la rue pour en définir le concept.

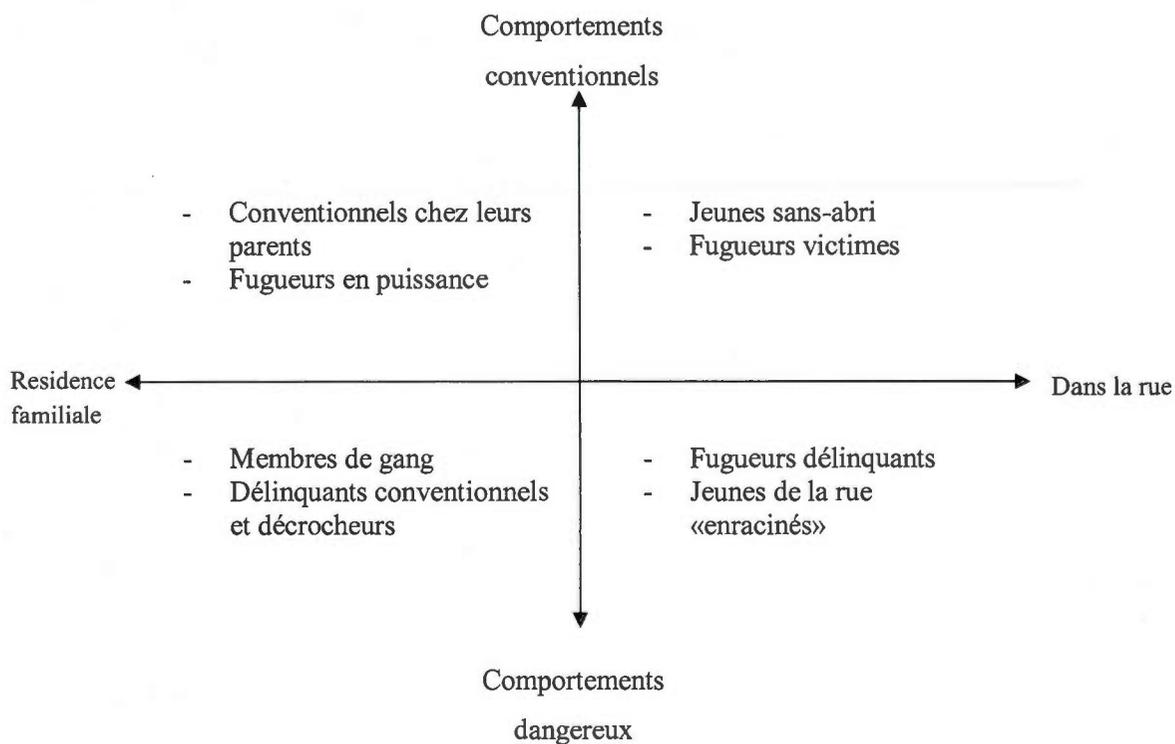


Figure 2.1 : Modèle conceptuel des types de jeunes de la rue de Brannigan et Caputo (1993)

Brannigan et Caputo (1993) classifient les jeunes de la rue selon deux axes, celui du lieu de résidence et celui des comportements adoptés. De plus, ils incluent les fugueurs pour rendre compte de la diversité des jeunes qui se retrouvent dans la catégorie jeunes de la rue. Le modèle de Brannigan et Caputo (1993) se concentre sur les comportements et le lieu de résidence. De son côté, Parazelli (1996; 2000; 2002) aborde la notion du milieu de vie et de l'espace occupé par le jeune de la rue d'une manière différente. Il affirme que l'espace de vie est indissociable de l'identité du jeune (Parazelli, 1996). Ainsi, Parazelli (2000) traite de la

rue comme un lieu d'appartenance pour les jeunes de la rue. Beaucoup de jeunes voient la marge comme un espace pour se réaliser et socialiser (Parazelli, 2000). À Montréal, le Centre-ville est un lieu symbolique attractif pour plusieurs jeunes de la rue qui viennent y chercher l'aventure, l'expérimentation sociale et l'émancipation de l'autorité parentale (Parazelli, 2002).

Dans cette étude, l'expression *jeunes de la rue* sera utilisée pour décrire les personnes de 15 à 30 ans qui fréquentent l'espace de la rue à temps plein ou à temps partiel (ASPC, 2006; Radford, King et Warren, 1989). Ces jeunes se trouvent en processus de rupture face au monde des adultes et des institutions, ce qui les amène à considérer la rue comme leur lieu de socialisation (Parazelli, 1996; Parazelli, 2000). Le terme itinérance ne peut être employé puisque ce n'est qu'une minorité des jeunes de la rue qui dorment dans la rue (ASPC, 2006). De plus, ce terme comporte une connotation négative pour ceux qui voit la rue comme espace de socialisation et d'émancipation (Manseau, 2007; Manseau, Lematayer, Blais et Côté, 2007).

2.1.1.2. Vie sexuelle des jeunes de la rue

D'abord, les jeunes de la rue sont plus actifs sexuellement que la majorité des jeunes. En effet, 95% des jeunes de la rue ont déjà eu une relation sexuelle (ASPC, 2006), contre 78,9% chez les cégépiens du même âge (Lambert et al., 2009). Des jeunes rencontrés en Centre Jeunesse ayant vécu un épisode dans la rue ont témoigné de la liberté et de la promiscuité sexuelle que la rue leur procure (Manseau, 2007; Manseau et al., 2007). De plus, le nombre de partenaires sexuels est assez élevé chez les jeunes de la rue (ASPC, 2006; Haley et al., 2002). En comparaison avec les jeunes de la population générale, les jeunes de la rue vivent leur sexualité de façon particulièrement à risque de contracter une ITS ou d'avoir une grossesse non désirée. Par exemple, les taux d'infection génitale à *chlamydia trachomatis* et de gonorrhée sont dix fois plus élevés que chez les jeunes en général (ASP, 2006). Le taux de jeunes de la rue étant porteurs du virus de l'herpès simplex type 2 est évalué à 18,8% (ASPC, 2006). Du côté des grossesses non désirées, elles sont également plus fréquentes chez les jeunes de la rue que chez les jeunes en général avec un taux de grossesse de 44% chez les filles (Haley et Roy, 2002). Malgré que des jeunes en Centre Jeunesse ayant vécu

dans la rue apprécient la liberté sexuelle et la promiscuité que la rue leur a procuré, elle est toutefois un lieu de prises de risques importantes (Manseau, 2007; Manseau *et al.*, 2007).

Plusieurs études relient les risques d'ITS et de grossesses non désirées au fait que la sexualité a une valeur marchande dans la rue (ASPC, 2006; Haley et Roy, 2002). Dans la rue, un jeune sur quatre a déjà eu des relations sexuelles en échange d'argent, de biens, de services, de nourriture ou de logis (ASPC, 2006). Ce n'est cependant qu'une minorité de jeunes qui trouvent leurs principaux revenus dans l'exercice de la prostitution (ASPC, 2006). Haley et Roy (2002) parlent alors de «*sexe de survie*» pour décrire ces relations sexuelles qui permettent aux jeunes de subvenir à leurs besoins de base. La sexualité étant davantage un moyen pour subvenir à leurs besoins que d'entrer en relation avec l'autre, les jeunes de la rue peuvent vivre des relations vides d'attachement et d'intimité (Manseau *et al.*, 2007). Les jeunes de la rue se placent également en position plus vulnérable à la violence dans les relations amoureuses et sexuelles. En 2003, 18,5% des répondants affirment avoir vécu des pressions à s'engager dans des relations sexuelles après s'être fait offrir des cadeaux ou des services et les filles se sont trouvées significativement plus nombreuses que les garçons dans cette situation (25,5% c. 14,3%) (ASPC, 2006). Des travailleurs de rue d'un organisme œuvrant auprès des jeunes de la rue disent remarquer souvent de la violence entre les jeunes et des abus de toutes sortes sur les filles tels les violences sexuelles, les abus affectifs en contexte de relation amoureuse ou une sexualité forcée dans les gangs de rue (Allaoui, 2001).

Dans un contexte de survie où le moindre sacrifice peut apporter plus d'argent ou permet de mieux satisfaire ses besoins de base, l'usage du condom peut facilement être mis de côté. Le taux d'utilisation du condom est particulièrement inquiétant puisque seulement la moitié des jeunes de la rue l'ont utilisé lors de leur dernier rapport sexuel (ASPC, 2006; Chase et Aggleton, 2006). De plus, les habitudes de protection ne changent guère après avoir reçu un diagnostic d'ITS, lesquelles sont très fréquentes chez les jeunes de la rue (ASPC, 2006). La faible accessibilité des condoms gratuits dans la rue et la difficulté de contact avec les services de santé ne favorisent pas leur utilisation (Manseau *et al.*, 2007).

2.1.1.3. Besoins d'interventions au niveau de la sexualité des jeunes de la rue

D'abord, la connaissance des réalités dans lesquelles vivent les jeunes de la rue est préalable à la formulation d'objectifs d'intervention auprès de cette population particulière (Laberge et Roy, 1996). Afin de réduire les risques auxquels les jeunes s'exposent, l'intervention effectuée à leur égard pourrait maximiser les facteurs de protection, qui sont peu nombreux comparativement aux facteurs de risque. Quelques études sur les comportements à risque des jeunes de la rue concluent sur des recommandations qui abondent en ce sens. Ainsi, la création de liens significatifs (Dickson-Gomez, Knowlton et Latkin, 2003) et le développement d'habiletés de prise de décision (Tevendale *et al.*, 2009) en plus d'une plus grande accessibilité au condom et des tests de dépistage (ASP, 2006) permettraient de réduire les risques auxquels les jeunes de la rue s'exposent. Le Réseau Itinérance du Québec (2006) revendique plusieurs droits pour les itinérants et les jeunes de la rue dont celui du droit à la santé, qui inclut la santé sexuelle, et l'accès à des services gratuits, confidentiels et appropriés. À l'heure actuelle, ces droits ne sont pas acquis pour les jeunes de la rue. Ils représentent alors des besoins sur lesquels les interventions devraient s'articuler. Cependant, les jeunes de la rue sont un groupe à risque très difficile à rejoindre dans un but d'éducation, de prévention et de soin au niveau de la sexualité.

Les jeunes de la rue étant en processus de rupture avec le monde des institutions (Parazelli, 1996), ceux-ci ont besoin d'intervention en matière de sexualité directement dans leur milieu de vie. Selon une étude réalisée auprès de jeunes de la rue ayant le VIH/sida, les services sociaux sont devenus le principal véhicule d'éducation, de prévention et de soins en ce qui a trait au VIH et autres ITS (Radford, King et Warren, 1989). En effet, leur mode de vie est souvent incompatible avec les services sociaux et les institutions organisées en soin de santé (Roy *et al.*, 2002). Malgré le régime public de santé au Québec, l'accès aux soins de santé peut être difficile lorsqu'une personne n'a pas la carte d'assurance maladie, d'adresse postale ou de numéro de téléphone pour prendre rendez-vous. Puis, les jeunes déplorent la difficulté de se procurer des condoms dans la rue (Manseau *et al.*, 2007) et la difficulté d'accès aux centres de santé et de dépistage (ASPC, 2006). Il est cependant difficile d'évaluer leurs besoins quant aux dimensions relationnelles et amoureuses puisque les études se concentrent davantage sur les comportements sexuels et plus spécifiquement ceux à risques. Les efforts

d'intervention au niveau de la sexualité des jeunes de la rue peuvent prendre plusieurs formes, qui seront présentées dans la prochaine section.

2.1.2. Interventions auprès des jeunes de la rue

2.1.2.1. Du pôle normatif au pôle autonome

Duval et Fontaine (2000) soutiennent que deux pôles existent pour soutenir différentes visions de l'intervention auprès des jeunes de la rue : le pôle normatif et le pôle autonome. Le tableau 2.1 résume les objectifs et les stratégies des deux pôles qui guident les interventions réalisées auprès des jeunes de la rue :

Tableau 2.1 : Pôles qui influencent l'intervention auprès des jeunes de la rue selon Fontaine et Duval (2000)

	Normatif	Autonome
Objectif	Viser l'acquisition de comportements sécuritaires à l'égard de la santé, de l'adaptation sociale ou du contrôle social.	Viser l'autonomisation des jeunes en favorisant l'acquisition d'un pouvoir sur leur vie.
Stratégies	<ol style="list-style-type: none"> 1. Prévention sanitaire 2. Réduction des risques 	<ol style="list-style-type: none"> 1. Éducation globale des jeunes, pour leur responsabilisation et leur émancipation; 2. Lien significatif pour une transformation et affirmation du jeune; 3. Développement d'une conscience critique chez les jeunes en soutenant et en encourageant leur prise de parole et de pouvoir

Deux visions de l'intervention s'observent dans les efforts d'intervention au niveau de la sexualité des jeunes de la rue. D'un côté, les interventions normatives visent la réduction des comportements sexuels à risques chez les jeunes de la rue. De l'autre, les interventions autonomes se basent sur les liens significatifs créés avec les jeunes pour favoriser chez eux l'autonomie face à leur sexualité et leur vie en général.

Dans une optique de santé publique, plusieurs interventions ont été déployées auprès des jeunes de la rue (travail de proximité ou *outreach*, centre où les jeunes de la rue peuvent se retrouver de façon informelle ou *drop-in*, refuge pour les jeunes fumeurs ou *runway shelters*) qui ont fait face à d'importantes barrières : difficulté dans le recrutement et dans la fidélité des jeunes au programme, méfiance envers l'aide offerte et les institutions, difficulté d'effectuer le suivi auprès des participants, entre autres (Slesnick *et al.*, 2009). Les interventions qui ont permis de développer un lien de confiance semblent être plus efficaces auprès des jeunes de la rue (Slesnick *et al.*, 2009), ainsi que les services de présence sur le terrain (Greene, Ennett et Ringwalt, 1999). Or, l'étude de Slesnick *et al.* (2009) rapporte l'importance du non jugement, de la confidentialité et de la confiance dans l'aide qui leur est apportée, qui sont en fait les principales valeurs qui guident le travail de rue (ATTRueQ, 1993). Le travail de rue est conseillé et davantage sollicité pour intervenir auprès des populations marginales (Valentine et Wright-De Agüero, 1996) étant donné son approche globale auprès des jeunes (Fontaine, 2001). Le nombre de travailleurs de rue présents sur le terrain s'accroît, au même titre que les personnes vivant dans des conditions extrêmement difficiles (Fontaine, 2001). La pratique du travail de rue est encore en émergence puisque relativement nouvelle, mais elle s'organise de plus en plus depuis la fondation de l'Association des Travailleurs et Travailleuses de rue du Québec (ATTRueQ) en 1993 (Fontaine, 2001). Le travail de rue s'inscrit dans la foulée d'interventions auprès des jeunes de la rue adoptant une approche de proximité.

2.1.2.2. *Approche de proximité.*

Le travail de proximité, parfois appelé le *outreach* dans certaines études, constitue un des cinq types d'interventions les plus efficaces auprès des jeunes de la rue selon Laberge et Roy (1996). L'approche de proximité est un ensemble de façons d'être et d'agir, tant au point de vue individuel que collectif, qui guide les interventions effectuées dans cette approche. Les interventions de proximité ont le souci de préserver la dignité et de développer un lien de confiance chez l'autre (Clément et Gélineau, 2009). L'approche de proximité tend au développement du sentiment de compétence, d'autonomie et de pouvoir sur sa vie pour la personne aidée (Clément et Gélineau, 2009). Pour définir l'approche de proximité, le tableau

qui suit présente les différents types de proximités possibles par cette approche en précisant les prémisses de chacune et les interventions possibles à réaliser dans cette optique.

Tableau 2.2 : Proximités selon Clément et Gélinau (2009)

Type	Approche	Prémisses	Interventions
Proximité intersubjective (aspect émotionnel)	Orientée vers la qualité de la relation et le dialogue.	Qualité de la présence; authenticité; compassion; compréhension; chaleur.	Lien de confiance; dialogue, soutien, écoute, encouragement, échange d'informations et références; résolution de problèmes.
Proximité expérientielle (aspect relié au vécu)	Connaissance intime, par expérience, de la fragilité, maladie ou exclusion.	Écoute de soi; travail sur soi-même; affirmation des ses besoins; valorisation de ses propres ressources.	Mise en récit de l'expérience; compréhension mutuelle de l'expérience (pairs aidants).
Proximité spatiale (aspect relié à la présence physique)	Aller vers, être plus près de ceux qui ont besoin de soutien.	Espaces d'intimité dans l'espace public; attention particulière aux réseaux sociaux.	Appel aux exclus pour les rendre audibles et visibles dans l'espace public.

Le tableau 2.2 démontre les différentes formes que peut prendre le concept de proximité dans un cadre d'intervention auprès des jeunes de la rue. Dans l'optique de proximité, l'individu qui reçoit l'aide est considéré comme une personne à part entière plutôt qu'un cas problème ou un ensemble de facteurs de risques (Clément et Gélinau, 2009). L'aidant, en approche de proximité, n'est pas considéré comme un expert. L'expert est plutôt la personne aidée elle-même puisqu'elle est la seule à connaître profondément sa condition, ses capacités, ses forces et ses limites (Clément et Gélinau, 2009). Ainsi, les approches en proximité mettraient ainsi de l'avant la relation de confiance avec un jeune de la rue, le dialogue avec celui-ci en plus d'une présence terrain, directement dans le milieu de vie du jeune.

De même, en travail de rue, la pratique consiste en une présence terrain ainsi qu'en le développement d'un lien de confiance avec les personnes rencontrées dans la rue (Pharand, 1995; Cheval, 2001; Fontaine, 2003). Le travailleur ou la travailleuse de rue est amené à comprendre l'expérience des jeunes de la rue de «l'intérieur» en leur donnant une place où ils peuvent s'exprimer et se confier. Dans cette optique, l'approche de proximité se situe dans le pôle autonome de l'intervention auprès des jeunes de la rue (Duval et Fontaine, 2000). La proximité est ainsi au centre de la pratique du travail de rue.

2.1.3. Travail de rue

Les différents écrits sur le travail de rue ne s'entendent pas sur une seule définition de cette pratique. À cet effet, un document a été rédigé par Fontaine et Richard (1997), en collaboration avec l'ATTRueQ dans un but de définir cette pratique diversifiée et riche. Cet écrit consiste en un document de travail, qui peut être sujet à de constants ajouts et modifications au fur et à mesure de l'évolution de la pratique du travail de rue (Fontaine et Richard, 1997). Pharand (1995) définit le travail de rue comme un moyen d'action, à la fois individuel et collectif, s'exerçant dans les milieux de vie publics. Le travail de rue est une approche globale basée sur la présence dans les milieux de vie et la relation de confiance et de respect réciproque (Pharand, 1995). Les travailleurs et travailleuses de rue de Projet Ado Communautaire en Travail de rue (PACT de rue) de Montréal ont défini leur pratique comme une démarche articulée autour de la **présence-terrain** (prise de contact avec des jeunes ciblés et accompagnement), de **l'action** (projets et activités avec les jeunes) et de **l'intervention** (aide physique, économique, psychologique ou morale) (Allaoui, 2001). Malgré l'absence de définition fixe, les fondements du travail de rue demeurent les mêmes, étayant des valeurs et principes qui guident la pratique.

2.1.3.1. Le développement du travail de rue au Québec

Le travail de rue au Québec est apparu à la fin des années 1960, mais a pris de l'ampleur et s'est fait plus connaître dans les années 1980 (Ridde, Baillargeon, Ouellet et Roy, 2003). Dans ses débuts, le travail de rue était surtout réservé à l'intervention auprès des personnes toxicomanes (Paquin et Perreault, 2001). Puis, le champs d'intervention en travail de rue s'est élargit dans les années 1990. À cet époque, on observait une émergence du phénomène des jeunes de la rue au Québec (Parazelli, 2002), ce qui a contribué à l'essor des organismes

communautaires destinés aux jeunes de la rue (Ridde et *al.*, 2003). C'est en 1993 que l'ATTRueQ a été créée pour regrouper les travailleurs et travailleuses de rue et rassembler leurs actions en une vision commune du travail de rue.

Le code d'éthique de l'ATTRueQ a été créé en 1993 dans l'optique de fournir un guide qui oriente la pratique du travail de rue, avec des préoccupations de qualité des services offerts et d'intégrité des membres (ATTRueQ, 1993). Le travail de rue a pour base le respect mutuel, ce qui permet un partage entre le travailleur de rue et la personne accompagnée. Guidé par des valeurs fondamentalement humanistes (ATTRueQ, 1993; Chaval, 2001), le travailleur ou la travailleuse de rue ne s'impose pas dans ses valeurs, son rythme ou sa présence; son approche non directive laisse la liberté aux jeunes (Fontaine, 2003). La construction d'une relation significative et de confiance pose l'obligation de confidentialité au travail de rue. Dépassant les frontières de l'intervention personnalisée, le travail de rue transpose ses idéaux à un niveau plus large, prônant la justice sociale et la diversité culturelle (Cheval, 2001). Bref, le travail de rue est plus qu'une pratique, c'est une philosophie et une manière de percevoir les jeunes marginaux et un ensemble de valeurs humanistes. Cheval (2001) fait ressortir l'autonomie, la responsabilisation, la liberté, l'égalité, la confiance et la réciprocité comme valeurs principales du travail de rue.

2.1.3.2. Pratique et finalités

La pratique du travail de rue est très diversifiée, suivant le contexte, le milieu d'intervention et la personnalité du travailleur de rue (Cheval, 2001). Selon un collectif d'écriture en progression, le savoir-être est essentiel à la pratique puisque la personnalité du travailleur ou de la travailleuse de rue est son premier outil d'intervention (Fontaine et Richard, 1997). Ayant pour seul cadre le code d'éthique de l'ATTRueQ, la pratique du travailleur de rue sera surtout guidée par son propre jugement des situations qu'il vit (ATTRueQ, 1993).

La pratique du travail de rue est une action communautaire autonome (Fontaine, 2001). Selon Fontaine (2001), les travailleurs de rue sont bousculés entre les exigences des services de santé et des institutions et la proximité relationnelle avec les jeunes de la rue. Selon Duval et Fontaine (2000), les institutions infligent de la pression aux travailleurs et travailleuses de rue pour qu'ils entrent dans leur cadre d'intervention normative. Ces pressions risquent d'influencer la pratique en transformant le travailleur ou la travailleuse de rue en «expert

chargé de rejoindre les jeunes dits à risque dans leur milieu de vie pour accomplir auprès d'eux une tâche spécifique visant un problème prédéterminé» (Fontaine, 2001 : 130). Pourtant, l'existence d'une problématique n'est pas nécessaire à l'intervention d'un travailleur de rue (Cheval, 1998). Deux visions se confrontent : l'une voulant augmenter l'efficacité des interventions et l'autre, dénonçant cette prescription d'efficacité d'une intervention. Pinard (1994) soutient que cette prescription vient à l'encontre de la pratique du travail de rue qui se déploie à long terme, respectant le rythme des personnes et du milieu plutôt que des exigences d'efficacité à court terme.

La pratique en travail de rue telle que définie par Fontaine (2001) va au-delà du rôle normatif de prévention des comportements à risque. Elle vise plutôt la relation de confiance et de réciprocité avec les jeunes qui n'ont pas ou peu de liens sociaux significatifs (Cheval, 2001). Bref, la pratique du travail de rue consiste en une présence continue dans la rue, afin de construire des relations privilégiées avec les jeunes de la rue, basées sur la confiance et le respect (Duval et Fontaine, 2000). Le lien de confiance développé avec un jeune est une finalité en soi du travail de rue. La finalité de la pratique du travail de rue n'étant pas de sortir les jeunes de la rue (Pinard, 1994; Cheval, 2001).

Toutefois, Hurtubise et *al.* (1999) présente les principales finalités qui guident les interventions faites avec les jeunes de la rue dans une optique d'humanisation de l'intervention. D'abord, la pratique vise le mieux-être des jeunes et leur habilitation en ressources personnelles. Comblar les besoins fondamentaux par l'action focalisée sur les risques et besoins immédiats est aussi une visée importante du travail de rue. Le travail de rue tend aussi à valoriser la différence plutôt que de tenter de changer le jeune pour qu'il corresponde à certaines normes. Ensuite, la pratique vise à tisser les liens sociaux en entrant dans les réseaux sociaux du jeune. La dernière finalité est l'harmonie dans la communauté, ce qui élargit l'impact des interventions du travailleur de rue aux différents organismes du milieu, institutions ou instances politiques même (Hurtubise et *al.*, 1999). Par contre, Cheval (1998) soutient que le travail de rue doit s'éloigner du discours d'objectifs à atteindre en fonction de normes. Dans cette perspective, poser des finalités, c'est aller à l'encontre de l'esprit du processus individuel libre et autonome à la base du travail de rue (Cheval, 1998). Dans le cadre d'intervention assez libre et autonome proposé aux travailleurs et travailleuses

de rue, diverses actions peuvent être posées, leur demandant d'endosser des rôles différents, qui seront précisés dans la prochaine section.

2.1.3.3. Rôles des travailleurs de rue

Tout d'abord, le rôle du travailleur de rue est d'entrer en relation de proximité avec les jeunes de la rue (Cheval, 2001). La proximité vise un mieux être et un vivre ensemble, plus spécifiquement en favorisant l'autonomisation des groupes exclus de la société et en aidant l'autre à trouver un sens à son expérience et s'y découvrir (Clément et Gélinau, 2009). Une fois la relation établie avec la personne, il devient possible pour le travailleur ou la travailleuse de rue de jouer différents rôles selon la demande des jeunes avec qui il est en relation significative (Cheval, 1998). Étant donné la diversité des milieux d'interventions et des problématiques rencontrées chez les jeunes, le travailleur ou la travailleuse de rue se doit d'être polyvalent (Gromaire, 2009). Le travail de rue amène ceux et celles qui le pratiquent à endosser plusieurs rôles. Les différents auteurs ne s'entendent pas sur un nombre de rôles précis ni sur une définition exacte pour chacun (Pinard, 1994; De Boevé, 1996; Cheval, 1998; Marcotte et Laflamme, 1998; Fontaine, 2003; Allaoui, 2001; Cheval, 2001; Bastien et al., 2002). Les différents rôles expliqués par les auteurs peuvent se regrouper sous trois (3) catégories de rôles, soit celles de médiateur, d'éducateur et d'accompagnateur.

Médiateur

Le travailleur ou la travailleuse de rue est un créateur de liens sociaux (Cheval, 1998). Il est le «trait d'union» (Cheval, 1998 : 89) entre deux mondes, celui de la marginalité et celui de la majorité (Bastien et al., 2002). Créer des liens sociaux, c'est restaurer le lien avec les jeunes en rupture ou en processus de rupture avec leur environnement social, les orienter vers les ressources appropriées (Fontaine, 2003). Fontaine (2003) utilise l'image du pont pour décrire le rôle de médiateur du travailleur ou de la travailleuse de rue, entre les jeunes de la rue et les adultes.

Éducateur

Le travailleur ou la travailleuse de rue permet une relation éducative personnalisée (Fontaine, 2003). Par sa présence-terrain, il est en mesure de créer des espaces éducatifs quotidiens, directement dans le milieu du jeune (Fontaine, 2003; De Boevé, 1996). Il peut alors éduquer

de manière appropriée et respectueuse, au bon moment (Marcotte et Laflamme, 1998). Les travailleurs et travailleuses de rue sont des pivots d'information, selon les besoins des jeunes (Marcotte et Laflamme, 1998). Ils peuvent être appelés à donner de l'information selon les demandes précises des jeunes (Pinard, 1994). Entre autres par leur mandat de distribution de condoms, les travailleurs et travailleuses de rue font de la prévention et de la sensibilisation à la santé sexuelle (Marcotte et Laflamme, 1998). La sensibilisation et la prévention de divers problèmes sont des formes d'éducation possibles à faire dans le cadre du travail de rue. Bref, le travail de rue permet de passer des messages clairs, mais sans être coercitifs envers les jeunes de la rue (Marcotte et Laflamme, 1998).

Accompagnateur

L'accompagnement est une manière d'intervenir qui humanise des rapports sociaux (Fontaine, 2003). Cette démarche à long terme favorise l'émancipation du jeune et la prise de pouvoir sur sa propre vie (Cheval, 2001; Pinard, 1994). Clément (2009) décrit le rôle d'accompagnateur en itinérance comme un rôle distant de celui d'aidant, plutôt axé sur la présence de qualité d'une personne de confiance. À cet effet, la pratique d'accompagnement exclue la relation avec un expert qui sait (Cheval, 2001). Accompagner concerne la notion de proximité : c'est se faire compagnon de quelqu'un, établir une relation significative (Cheval, 1998) et de reconnaissance mutuelle (Cheval, 2001).

2.1.4. L'intervention en matière de sexualité dans le cadre du travail de rue

Les jeunes de la rue vivent une accumulation de problématiques d'ordre sexuel particulières à leur sous-culture, en plus de celles semblables à celles vécues par les jeunes en général. Cependant, les institutions d'aide en matière de santé sexuelle ne sont pas toujours adaptées à leur réalité. Très peu d'études québécoises se penchent sur le sujet de l'intervention en matière de sexualité auprès des jeunes de la rue ou de l'intervention à ce niveau effectuée par les travailleurs et travailleuses de rue. Étant témoin-acteur de la réalité des jeunes de la rue, le travailleur ou la travailleuse de rue est appelé à prendre une place de choix dans l'intervention en matière de sexualité dans la rue. Cette pratique en émergence offre un discours humaniste de la vie dans la rue. Le travail de rue opte pour une approche globale qui favorise le lien de confiance avec les jeunes de la rue en évitant de mettre l'accent sur les problèmes qu'ils vivent. Visant d'abord une *relation d'être* (Cheval, 1998), le travail de rue

visé aussi à développer la compétence dans les services qu'il offre aux jeunes de la rue accompagnés, selon un code d'éthique particulier (ATTRueQ, 1993). Le travailleur doit chercher à se questionner sur ses valeurs et à améliorer ses connaissances et aptitudes en intervention, selon les besoins du milieu (ATTRueQ, 1993). Par l'expérience terrain et l'information cherchée par le travailleur de rue lui-même, il acquiert certaines habiletés, dont celles d'intervenir au niveau de la sexualité des jeunes de la rue (Allaoui, 2001).

Lorsqu'il est question de sexualité, les travailleurs et travailleuses de rue n'ont pas d'objectifs précis d'intervention. Toutefois, l'écoute des jeunes et le dialogue leur permet d'évaluer la demande d'aide au niveau de la sexualité. Alors, un travailleur ou une travailleuse de rue peut être appelé à accompagner un jeune à un test de dépistage, à donner des condoms ou à offrir une écoute attentive à une confiance liée à la relation amoureuse du jeune (Allaoui, 2001; Paquin et Perreault, 2001). La distribution de condoms constitue en elle seule une intervention en matière de sexualité, qui fait partie des pratiques les plus fréquentes chez les travailleurs et travailleuses de rue (Paquin et Perreault, 2001; Tonnelier et al., 2002), qui comprennent également l'écoute et la prévention ou la sensibilisation (Paquin et Perreault, 2001).

Étant donné que l'intervention en matière de sexualité dans le cadre du travail de rue est peu explorée dans les études, il sera bénéfique de questionner les travailleurs de rue à cet effet. La section suivante présentera les approches théoriques privilégiées afin d'explorer cet aspect peu connu du travail de rue.

2.2. Approches théoriques privilégiées

2.2.3. L'approche qualitative

L'approche qualitative a été choisie pour explorer les particularités de l'intervention en matière de sexualité auprès des jeunes de la rue, dans le cadre de la pratique du travail de rue. Par cette approche, il est possible de dégager les subtilités d'un sujet peu exploré dans les écrits (Deslauriers, 2006). Par la recherche exploratoire plus précisément, il sera possible de s'approcher du phénomène relativement nouveau qu'est l'intervention en matière de sexualité en travail de rue pour en faire une description la plus sensible et la plus réaliste possible (Deslauriers, 2006).

De plus, l'approche qualitative rejoint certains principes de proximité. En effet, Paillé (2007) affirme que la recherche qualitative est une méthodologie de la proximité. Cet auteur énumère certaines caractéristiques de cette méthodologie, qui s'apparente aux notions de proximité décrites précédemment. Selon Paillé (2007), l'approche qualitative tente de se rapprocher de l'expérience telle que vécue par la personne et est sensible à cette réalité, en faisant de celle-ci le centre d'intérêt de l'étude. De plus, la recherche qualitative est interpellée par la recherche dite de terrain, par le contact avec le milieu et les personnes à l'étude (Paillé, 2007). De cette façon, la présente étude cherche à se rapprocher de l'expérience des travailleurs et travailleuses de rue, tout comme ceux-ci tentent de s'approcher des jeunes de la rue. Dans une telle optique, il est approprié de choisir une méthodologie qui s'apparente à l'approche privilégiée par les sujets de l'étude. Ainsi, par l'approche qualitative, une certaine proximité avec les travailleurs et travailleuses de rue est possible par la réalisation d'entrevues individuelles.

2.2.4. La théorisation ancrée

La théorisation ancrée telle qu'élaborée par Glaser et Strauss est un procédé et une façon de penser la méthodologie qui laisse place à la créativité (Strauss et Corbin, 2004). Il s'agit d'alterner la création de concepts abstraits avec le retour dans les données et les écrits sur le sujet. La théorisation représente la construction et la conceptualisation des idées (Strauss et Corbin, 2004). La théorie est en fait, selon Strauss et Corbin (2004), un ensemble de résultats qui explique un phénomène, ici celui du travail de rue et de l'intervention en matière de sexualité avec les jeunes de la rue.

Un projet de recherche en théorisation ancrée demande de la flexibilité de la part du chercheur (Strauss et Corbin, 2004). En effet, l'idée de départ de cette présente étude était de bâtir une formation pour les travailleurs et travailleuse de rue. Cependant, il ne semblait pas approprié d'élaborer une formation alors que l'objet de cette intervention n'était pas bien connu. L'angle d'analyse des données a donc été changé en cours de route pour devenir une étude exploratoire plutôt qu'une analyse de besoins. La théorisation ancrée permet de se coller davantage aux données (Strauss et Corbin, 2004), qui ont surtout fait ressortir les défis de l'intervention en matière de sexualité. Analyser les besoins de formation supposait que les travailleurs et travailleuses de rue avaient des besoins de formation, ce qui n'était peut-être

pas le cas. Ce projet de recherche a demandé d'être attentif aux préoccupations des répondants plutôt que de se concentrer sur l'objectif de recherche. Comme Strauss et Corbin (2004) le précisent, un projet de recherche qui utilise la théorisation ancrée dans son cadre conceptuel demande un travail d'autocritique, de souplesse et de créativité.

CHAPITRE III

MÉTHODOLOGIE

La présente étude est une approche exploratoire pour comprendre l'intervention en matière de sexualité faite dans la rue dans le cadre du travail de rue. Par cette méthode qualitative, le phénomène est compris directement du point de vue des personnes concernées (Gauthier, 2009), c'est-à-dire des travailleurs et travailleuses de rue. Le travail de rue est une profession relativement nouvelle, mais en émergence (Fontaine, 2001). D'ailleurs, l'étude exploratoire est une méthode reconnue pour aborder de nouveaux phénomènes sociaux (Gauthier, 2009; Deslauriers, 2006). Dans ce chapitre, l'échantillon à l'étude sera décrit, ainsi que la méthode d'échantillonnage qui a été utilisée dans le cadre de ce mémoire. Vous verrez ensuite comment les travailleurs et travailleuses de rue ont été recrutés pour faire partie de la recherche, et comment les données ont été recueillies. Puis, le traitement des données qui a été effectué sera décrit, ainsi que les limites de la recherche et ses considérations éthiques.

3.1. Population à l'étude et échantillonnage

3.1.1. Description des participants et participantes

Dans le présent travail de recherche, des travailleurs et travailleuses de rue de Montréal ont été ciblés pour l'échantillon. Malgré que le travail de rue se soit répandu dans les banlieues et les régions du Québec, la réalité de Montréal a été choisie pour l'étude dans le but d'homogénéiser le plus possible l'échantillon.

Les neuf travailleurs et travailleuses de rue rencontrés proviennent de huit quartiers différents de l'île de Montréal (voir tableau 3.1). Parmi cet échantillon, six organismes de travail de rue sont représentés. Par ailleurs, cinq femmes et quatre hommes font partie de l'échantillon à l'étude. Ceux-ci ont acquis des expériences académiques et de travail assez diversifiées, ce qui rend presque impossible d'en faire un portrait unifié. Certains possèdent un diplôme d'études secondaires, d'autres une formation technique au collégial alors que d'autres ont fait des études à l'université. Les domaines d'études sont également très variés, passant de la littérature, à l'animation culturelle, puis à la psychologie. Au niveau de leurs expériences professionnelles, la plupart ont travaillé dans le milieu communautaire ou du

moins dans un travail où le contact avec les jeunes était fréquent. En travail de rue plus spécifiquement, leurs années d'expérience varient entre 6 mois et 6 ans. Pour l'échantillonnage, aucun critère n'a été retenu quant aux expériences académiques ou de travail pour rendre compte du profil varié de l'ensemble des travailleurs et travailleuses de rue et pour ne pas discriminer l'expérience de qui que ce soit.

Tableau 3.1 : Liste des participants et participantes

Nom fictif	Sexe	Lieu de l'organisme
Sophie	F	Périphérie du Centre-ville
Isabelle	F	Centre-ville
Laurent	H	Périphérie du Centre-ville
Karl	H	Périphérie du Centre-ville
Antoine	H	Périphérie du Centre-ville
Marc	H	Périphérie du Centre-ville
Danie	F	Centre-ville
Roxanne	F	Centre-ville
Julie	F	Centre-ville

Les informations fournies au sujet des participants à l'étude sont restreintes pour préserver l'anonymat de ceux-ci. Étant donné qu'il y a peu de travailleurs et travailleuses de rue au Québec, la plupart se connaissent et pourraient se reconnaître si plus de renseignements étaient donnés. De plus, les participants ne sont associés à aucun organisme et à aucun quartier étant donné qu'ils sont souvent seuls dans leur quartier et seraient donc facilement identifiables. Les noms utilisés dans cette étude sont des noms fictifs pour encore une fois préserver l'anonymat des participants.

Une distinction a été faite par les participants eux-mêmes quant aux jeunes qu'ils côtoient dans le cadre de leur pratique. Les travailleuses de rue du Centre-ville de Montréal ont affirmées qu'elles interviennent surtout avec des jeunes qui vivent dans la rue ou sont en période d'instabilité de logement. Pour les autres travailleurs et travailleuses de rue qui

œuvrent en périphérie du Centre-ville de Montréal, la notion de jeunes de la rue renvoie plutôt à des jeunes qui sont en logement, mais qui font face à des difficultés familiales, un contexte budgétaire précaire, des comportements délinquants ou qui sont en situation de rupture scolaire. Cette distinction de jeunes de la rue du centre ville et de sa périphérie aidera à comprendre certains résultats présentés ultérieurement.

Somme toute, tous les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés faisaient partie de l'ATTRueQ. Cette association a pour but de rassembler les travailleurs et travailleuses de rue à travers le Québec. Elle leur propose plusieurs rencontres annuellement, des formations continues, des lieux d'échange et de discussion sur les différentes réalités vécues. De plus, l'ATTRueQ s'est doté d'un code d'éthique qui décrit la pratique et les enjeux soulevés, ainsi que des pistes de solutions aux limites qui peuvent être rencontrés dans le cadre du travail de rue.

3.1.2. Échantillonnage

La méthode d'échantillonnage utilisée dans la présente recherche fait partie des échantillonnages non probabilistes. De cette manière, la constitution de l'échantillon s'avère peu coûteuse, rapide et facile à appliquer (Gauthier, 2009). Cependant, il est plus difficile de déterminer les erreurs d'échantillonnage avec une telle méthode qui ne correspond pas nécessairement aux critères de scientificité stricte (Gauthier, 2009).

Plus précisément, la présente étude a été construite autour d'un échantillonnage typique. La représentativité de l'échantillon n'est pas le but fixé par une recherche adoptant ce type d'échantillonnage (Gauthier, 2009). Cette étude vise plutôt à tenir compte des réalités de différents travailleurs et travailleuses de rue que d'avoir un échantillon représentatif de l'ensemble des travailleurs et travailleuses de rue. Les participants n'ont donc pas été choisis en fonction de leur représentativité de la pratique en travail de rue, mais en fonction de leur caractère typique, présentant un portrait particulier du phénomène des jeunes de la rue et du travail de rue. Les volontaires à participer à l'étude ont d'abord été sélectionnés pour faire partie de l'échantillon. Puis, par une méthode en boule de neige, l'échantillon a été construit à partir de certains participants qui sont en relation avec d'autres travailleurs et travailleuses de rue, pour les informer de l'étude.

3.2. Procédures

3.2.1. Stratégies de recrutement

La participation des travailleurs et travailleuses de rue a été directement sollicitée pendant une réunion de l'ATTRueQ. En l'occurrence, aucun critère d'admissibilité à la recherche n'a été soulevé, excepté la pratique du travail de rue sur l'île de Montréal, pour ne pas entraver leur volonté de participer à l'étude. Ainsi, en avril 2010, le projet de mémoire a été présenté à une réunion de l'ATTRueQ à laquelle plus de vingt travailleurs et travailleuses de rue participaient. Les noms et coordonnées des travailleurs et travailleuses de rue étant volontaires et intéressés à participer à la recherche ont été recueillis. À partir de septembre 2010, les volontaires ont été contactés.

Trois travailleurs et une travailleuse de rue ont été rencontrés en entrevue au cours de l'automne de l'année 2010. Quelques personnes ayant donné leur nom sur la liste de volontaires ont finalement renoncé à participer à l'étude. À l'hiver 2011, une série d'appels et de visites à plusieurs organismes de travail de rue a été effectuée pour recruter une seconde série de participants. Les lieux de recrutement ont été choisis de sorte de ne pas avoir plusieurs travailleurs et travailleuses de rue participant à l'étude qui œuvrent dans les mêmes organismes, ou du moins dans les mêmes quartiers. Encore une fois, les participants ont été recrutés sur une base volontaire. Pour se faire, les modalités de la recherche, avec les avantages et ses inconvénients associés à sa participation ont été précisés lors du premier contact téléphonique ou lors de la visite dans les organismes. Au total, neuf travailleurs et travailleuses de rue ont été rencontrés en entrevue.

3.2.2. Collecte de données et déroulement

Afin de mieux saisir la particularité de la pratique du travail de rue auprès des jeunes de la rue, ainsi que l'intervention plus spécifique au niveau de la sexualité, la méthode de collecte de données qui a été privilégiée est l'entrevue non dirigée. Ainsi, une consigne d'entrevue très large a été posée au départ. Puis, les interlocuteurs racontaient leurs expériences d'intervention auprès des jeunes de la rue, en mettant l'accent sur ce qui est particulier aux interventions en lien avec la sexualité. La consigne d'entrevue était la suivante pour tous les participants :

- J'aimerais connaître votre vision de la sexualité des jeunes de la rue, comprendre comment vous abordez le sujet de la sexualité avec eux et, finalement, quelles seraient les meilleures interventions à faire au niveau de la sexualité auprès des jeunes de la rue, selon vous.

Cette consigne d'entrevue est demeurée sensiblement la même pour chacune des entrevues effectuées. Toutefois, des questions plus précises étaient posées pour les quatre premières entrevues concernant leurs difficultés rencontrées et leurs besoins de formation au niveau de la sexualité des jeunes de la rue. Plus précisément, les quatre premiers participants ont été questionnés à ces sujets en fin d'entrevue: les principaux enjeux au niveau de la sexualité vécus par les jeunes de la rue de leur quartier, les connaissances qu'ils aimeraient acquérir lors d'une formation ainsi que le contenu et la forme d'une future formation sur le thème de l'intervention et la sexualité des jeunes de la rue. L'angle d'analyse de cette étude ayant changé en cours de route, les participants suivants n'ont pas été questionnés à ce sujet. Toutes les entrevues étaient des entrevues individuelles d'une durée d'une heure à une heure trente minutes, à l'exception de la dernière, où la travailleuse de rue contactée tenait à participer à l'entrevue avec une collègue, elle aussi travailleuse de rue dans le même quartier. Finalement, toutes les entrevues ont été enregistrées, puis retranscrites en verbatim intégralement pour faciliter l'analyse des données.

3.3. Analyses

Une méthode précise d'analyse de données a été employée dans la présente étude. La méthode de codage est présentée ainsi que la façon dont les données qualitatives ont été traitées. Puis, les méthodes choisies comportent certaines limites, qui sont détaillées dans cette section du mémoire.

3.3.1. Le codage

La méthode de codage de la théorisation ancrée (Paillé, 1994) a été observée. Il s'agit en premier lieu de procéder en une lecture approfondie des données, c'est-à-dire des verbatims d'entrevues. En deuxième lieu, le sens de chacune des phrases, ou groupe de phrases, a été retranscrit en noyaux de sens. En dernier lieu, les noyaux de sens ont été regroupés en catégories et en sous-catégories conceptuelles. Le processus de catégorisation est décrit par Manseau (2007) comme une démarche de réduction des données et un travail de synthèse.

Ainsi, il peut arriver que la structure conceptuelle soit ébranlée ou modifiée à tout moment du processus de codification (Manseau, 2007; Strauss et Corbin, 2004). Afin de favoriser une fidélisation des résultats, une vérification des catégories conceptuelles a été assurée entre la chercheuse et la directrice de recherche. Pour ce faire, un tableau a été rédigé comprenant tous des noyaux de sens traités, regroupés dans les catégories et sous-catégories conceptuelles. Ce tableau offre une vision globale du travail de synthèse, facilitant de processus de fidélisation entre les deux chercheuses.

En accord avec la méthode de la théorisation ancrée (Paillé, 1994), des comparaisons constantes entre les données ont été effectuées. D'ailleurs, la rédaction de mémos d'analyse facilite cette comparaison constante avec les données empiriques en plus de comparer les données entre elles (Strauss et Corbin, 2004). Puis, la théorisation ancrée permet et encourage l'interaction entre les méthodes qualitatives et quantitatives dans une étude (Strauss et Corbin, 2004). Dans la présente, le nombre de sujets et d'extraits (ou de noyaux de sens) ont été comptés et regroupés sous forme de catégories conceptuelles pour mettre en perspective l'intensité de ces regroupements. Ainsi, les catégories sont présentées de sorte que celles qui comprennent davantage de noyaux de sens soient présentées d'abord, étant suivies par les catégories suivantes par ordre décroissant. Finalement, aucun logiciel facilitant le codage n'a été utilisé pour la présente étude.

3.3.2. Le traitement des données codées

La classification par catégories conceptuelles est une méthode de traitement des données (Paillé, 1994). La catégorie conceptuelle porte en elle-même un sens qui permet d'observer les données sous un angle particulier. Toutes les données ont été regroupées en catégories conceptuelles, à travers desquelles nous avons pu établir certains liens. Dans certains cas, les résultats obtenus ont été croisés avec certaines caractéristiques des participants, comme le sexe et le lieu d'intervention (Centre-ville et périphérie du Centre-ville). La catégorisation a fait principalement ressortir les défis de l'intervention au niveau de la sexualité auprès des jeunes de la rue qu'ont à relever les travailleurs et travailleuses de rue.

Une triangulation des méthodes a également été effectuée, comme le permet la méthode de la théorisation ancrée (Strauss et Corbin, 2004). Un aspect quantitatif a été ajouté au traitement des données codées en calculant le nombre de noyaux de sens associés à chacune des

catégories conceptuelles. Cette méthode, selon Manseau (2007), permet de tenir compte de l'intensité de chacune des catégories en les positionnant par ordre de grandeur. Ainsi, vous verrez dans la section résultat que les catégories conceptuelles étant les plus souvent parlées par nos interlocuteurs se retrouvent au début de la présentation de ces catégories.

3.3.3. Les limites de la recherche

Les limites de la présente étude associées à sa méthodologie sont d'abord le nombre restreint de participants. Il est difficile de dresser un portrait le plus représentatif possible avec neuf participants. Cependant, la représentativité n'est pas l'objectif recherché en méthodologie qualitative. De plus, le fait que les participants œuvrent dans le contexte urbain montréalais ne tient pas compte de l'ensemble des réalités d'intervention en travail de rue.

Puis, l'échantillon n'est pas sélectionné au hasard parmi les travailleurs et travailleuses de rue de l'ATTRueQ et de Montréal. La méthode d'échantillonnage théorique insère certains biais dans l'étude qui sont difficiles à évaluer dans le contexte d'échantillonnage non probabiliste. Les participants étant choisis d'abord pour leur volonté à participer à l'étude élimine les possibilités de rendre compte des réalités des travailleurs et travailleuses de rue qui sont moins intéressés par l'intervention en matière de sexualité. De plus, leur volonté à participer à la création de nouvelles connaissances en travail de rue amène le biais de la désirabilité sociale dans leurs réponses aux questions d'entrevue.

3.4. Considérations éthiques

La présente étude a préalablement reçu la certification éthique du comité du département de sexologie de l'UQAM. Les aspects éthiques et les clauses de confidentialité et d'anonymat ont été mentionnés lors du premier contact téléphonique avec les participants, en plus d'être répétés au début de chacune des entrevues, pendant la signature du formulaire de consentement. Ce formulaire est présenté en annexe (voir appendice A). Le but de l'étude a été expliqué auprès de chacun des participants, avant la réalisation de l'entrevue.

Par leur participation à cette étude, les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés ont eu l'avantage de partager leurs idées, leurs opinions, leurs expériences et certaines recommandations au niveau de l'intervention en matière de sexualité dans la rue. Par contre, les entrevues ont requis du temps en déplacement et en participation à l'étude. De plus, les

réponses aux questions d'entrevue peuvent provoquer un certain malaise pour le participant ou faire émerger de mauvais souvenirs. Pour pallier à cette difficulté, les coordonnées de la directrice de recherche et des membres du comité d'éthique en sexologie ont été données sur le formulaire de consentement afin que les participants puissent avoir recours à une aide extérieure s'ils en ressentent le besoin. De plus, les participants ont été informés qu'ils pouvaient quitter l'étude à tout moment, sans justification ni préjudice.

Les entrevues ont été transcrites en verbatim dans un ordinateur protégé par un mot de passe. Seule la personne qui fait la recherche et la directrice de recherche ont eu accès à l'information traitée lors des entrevues. Les entrevues enregistrées et transcrites en verbatim seront effacées un an après le dépôt du mémoire. Lors de l'analyse des résultats, les noms, les âges et les organismes dans lesquels les travailleurs et travailleuses de rue œuvrent ont été modifiés pour ne pas que les participants soient identifiables. Des noms fictifs ont été utilisés tout au long du processus, de la transcription du verbatim à l'analyse des données.

CHAPITRE IV

RÉSULTATS

Cette section présente les résultats du traitement des données recueillies en entrevues non dirigées avec neuf travailleurs et travailleuses de rue de Montréal. Les résultats répondent à l'objectif de l'étude qu'est de comprendre comment l'intervention en matière de sexualité s'inscrit dans la pratique du travail de rue. En présentant d'abord les fondements de la pratique du travail de rue tels que décrits par nos interlocuteurs, nous verrons que le lien de confiance est au centre de cette pratique, autour de laquelle s'articulent également certains enjeux. Puis, les travailleurs et travailleuses de rue font état de leurs expériences d'intervention au niveau de la sexualité, qu'ils disent intimes et particulières. De leurs témoignages se dégagent les défis d'aborder la sexualité et d'intervenir à ce niveau en plus de la distribution de condoms comme outil d'intervention. Enfin, les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés partagent leur vision de la vie sexuelle et affective des jeunes et en font un portrait assez tourmenté.

4.1. Fondements d'une pratique ayant le lien comme pilier d'intervention (9 sujets, 105 extraits)

Le lien de confiance qui unit le travailleur ou la travailleuse de rue avec le jeune de la rue constitue la base du travail de rue et le point de départ de toute intervention, si l'on se réfère aux discours de nos interlocuteurs. La prochaine section présente les moyens utilisés et les attitudes adoptées en travail de rue pour que se crée le lien de confiance avec le jeune. Cette pratique d'intervention bien particulière comporte aussi certaines limites. Les travailleurs et travailleuses de rue sont confrontés à certains enjeux au niveau de leur travail, mais aussi parfois à un niveau plus personnel. Nous décrivons comment les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés font face à ces enjeux au sein de leur pratique.

4.1.1. Avant tout, créer un lien de confiance (9 sujets, 94 extraits)

D'abord, les participants ont ressorti que le lien de confiance avec un jeune de la rue peut être long et difficile à établir. Pour ce faire, le travailleur ou la travailleuse de rue doit favoriser certaines attitudes et adopter des comportements dans son travail quotidien.

D'abord en faisant partie de l'univers du jeune, les attitudes de respect, d'égalité, de confidentialité et d'écoute sont les principaux facteurs présentés par les travailleurs et travailleuses de rue comme étant favorables au développement du lien de confiance. Ces facteurs auxquels se réfèrent tous les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés sont précisés, en lien avec leurs expériences d'intervention auprès des jeunes de la rue.

*4.1.1.1. Être proche de l'univers du jeune et le supporter en tout temps
(7 sujets, 34 extraits)*

En matière de travail de rue, être près du jeune et le supporter en tout temps permet de créer un lien de confiance, qui est la base de l'intervention, selon les témoignages de sept travailleurs et travailleuses de rue. Laurent mentionne assez clairement le lien comme étant la base de sa pratique : «C'est vraiment la base. La base de la pratique du travail de rue, c'est une pratique de lien. Point final. Si tu n'as pas de lien, tu ne pratiques pas le travail de rue» (Laurent, par. 132).

À ce sujet, quatre travailleurs de rue affirment que ce sont les petits moments passés dans le quotidien du jeune de la rue qui font se développer le lien sincère et la relation de confiance avec lui.

Je pense que c'est vraiment dans un accompagnement quotidien, dans le fond, que ça se passe. Plus t'es proche d'une personne, pis plus la personne est sincère avec toi. Je pense que c'est ça la différence peut-être entre le travail de rue pis l'infirmière au CLSC (Julie, par. 134).

Quand tu crées un lien, tu es dans la vie des gens, pis là les gens se mettent à te parler. [...] Faut que tu fasses partie des meubles un moment donné. Moi, c'est rendu comme ça à certains endroits avec certains jeunes qui se mettent à parler de n'importe quoi. C'est comme si j'étais l'un d'eux. Et c'est là que tu te mets à faire de l'intervention, des réflexions. Tu te transformes, t'es plus un meuble, t'es le travailleur de rue (Laurent, par. 117 à 119).

Ce qui semble différencier le travail de rue des autres approches en intervention est que le travailleur ou la travailleuse de rue entre dans l'univers des jeunes de la rue. La majorité des travailleurs et travailleuses de rue rencontrés affirment que la présence dans le milieu de vie des jeunes est un facteur indispensable à la création d'un lien de confiance avec eux. Isabelle fait allusion à une invitation dans le salon d'une personne quand elle va travailler dans la

rue : «Je vais dans leur salon, pis quand j'ai une invitation, je suis comme dans leur monde à eux, fait que c'est de s'adapter à ça aussi là» (Isabelle, par. 106). Contrairement à d'autres intervenants qui reçoivent les jeunes dans leur milieu de travail, Isabelle précise que c'est plutôt elle qui se déplace dans le milieu des jeunes. Cette proximité particulière avec les jeunes amène les travailleurs et travailleuses de rue à faire directement partie du quotidien du jeune.

Deux travailleurs de rue précisent aussi qu'ils doivent respecter les codes et les normes du milieu. Laurent affirme qu'il est important d'utiliser le langage du jeune pour lui faire comprendre qu'ils vivent dans le même monde. Marc soutient aussi l'importance de s'adapter à l'univers du jeune de la rue. Celui-ci, il affirme qu'il n'est pas là pour changer leur monde, mais pour créer les liens et intervenir sur les individus, en donnant ici l'exemple de la réalité d'une taverne :

Mais les milieux qu'on fréquente sont misogynes. Veut, veut pas, sont misogynes, sont machos, sont de même, pis on n'est pas là pour agir sur ces milieux-là. Moi quand je vais dans une taverne, je ne suis pas là pour changer les codes de la taverne. Pantoute. Je ne suis pas là pantoute pour ça. C'est des codes établis de taverne pis moi je vais travailler avec et à l'intérieur de ces codes-là. [...] Je ne suis pas là pour ça, ce n'est pas notre mandat, de changer les rôles sociaux de même, ce n'est pas notre mandat. Je ne vais pas agir sur les dynamiques à l'intérieur de la taverne. Je vais agir avec les individus, les relations, je vais peut-être changer la pensée de certains, je ne suis pas là pour changer le reste de la taverne (Marc, par. 116 à 118).

Une travailleuse de rue affirme qu'elle a déjà été paire aidante pour les jeunes de la rue. Elle affirme que le fait d'avoir vécu la même chose que les jeunes de la rue amène une proximité particulière et une facilité à développer un lien de confiance. Donc, pour Julie, être proche de leur univers prend un sens particulier, qui favorise la création de liens avec les jeunes de la rue. Elle s'exprime ainsi :

Mais ça m'a vraiment aidé, sauf que ça empêche pas que les jeunes, j'avais déjà des liens avec eux autres. Je continue le travail que je faisais avec eux, sauf que le contexte dans lequel on s'est rencontré était quand même différent. Je pense que pour cette raison là, ils ne me perçoivent pas comme une intervenante comme les autres. Pis même des fois, peut-être qu'ils sont plus à l'aise aussi, je l'ai remarqué quand j'étais paire aidante [...] le monde s'ouvre directement parce qu'ils voient, ben ils savent que, sans avoir vécu la même affaire qu'eux autres, tu sais c'est quoi, fait qu'ils se sentent plus à l'aise avec toi finalement (Julie, par. 58).

Être proche de l'univers du jeune n'impliquerait pas seulement le fait d'être présent dans leur quotidien, mais également de les soutenir en tout temps, dans les meilleurs moments comme dans les plus difficiles. Il s'agit d'être à l'écoute et attentif, bref il s'agit d'accompagnement, comme le précise cinq travailleurs de rue, dont Sophie dans le témoignage qui suit:

Pour moi, un accompagnement, ça va un peu plus loin aussi. Pis si la personne te rappelle et veut continuer à en discuter, l'accompagnement ça serait de suivre l'évolution de la situation de départ de la personne. La personne veut te parler de quelque chose, ça allait pas, t'interviens avec elle pis tu l'accompagnes à travers toutes les démarches qu'elle va faire. Si c'est juste ça qu'elle a besoin : de l'écoute, des conseils, le partage avec la personne, ben l'accompagner ça va être de la suivre à travers ça pis de répondre à ça, je pense (Sophie, par. 93).

Laurent donne l'image d'une béquille pour illustrer le besoin de présence continue et le soutien qu'il offre aux jeunes de la rue à tout moment de leur vie. Par contre, Antoine se questionne sur l'accompagnement dans le quotidien du jeune de la rue. Il dit ne pas vouloir être une béquille à long terme pour que le jeune en vienne à trouver lui-même son équilibre dans sa vie. Que ce soit en prenant le rôle de béquille ou en parlant de présence quotidienne, les travailleurs et travailleuses de rue s'entendent pour dire que la présence est la première étape dans la création du lien avec le jeune. Pour créer un lien, il s'agit de s'intéresser simplement à la vie du jeune, pour que le jeune en vienne à intégrer le travailleur ou la travailleuse de rue dans sa vie, dans son univers.

En définitive, le discours de Laurent est éloquent au sujet de la présence recherchée sur le terrain témoignant de l'importance de la relation de confiance et de proximité, que les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés recherchent tous à privilégier avec les jeunes de la rue.

Aussi, ce qu'il faut nommer dans le fait d'être en lien c'est que ta présence est une intervention. Il y a des gens pour qui, si t'as une routine de travailleur de rue, admettons que le mercredi soir je suis à telle place, pis mercredi soir dernier je n'étais pas là, pis je n'ai pas averti personne, ça m'est déjà arrivé de faire ça, je me suis fait posé des questions en maudit la semaine d'après : t'étais où? Tu deviens une valeur sécurisante, tu deviens quelqu'un que ta présence est sécurisante. Juste ça, c'est une intervention pour moi. Ça veut dire que la personne te témoigne de l'importance que tu as dans sa vie, pis c'est du monde qui ne l'avait pas cette présence-là avant fait que ça, juste ça, peux t'amener ailleurs. C'est comme un principe humaniste en thérapie, de développer la relation de confiance. Si tu développes une relation de confiance avec ton thérapeute, ben ça va se ressentir dans ta vie. Ben c'est ça qu'on fait aussi nous autres, on est des agents de la relation de confiance, les travailleurs de rue (Laurent, par. 120).

Nous avons vu qu'être proche de l'univers du jeune, s'y intéresser et même en faire partie permet la création du lien de confiance. Les prochaines sections permettront de présenter d'autres attitudes ou comportements à adopter qui favoriseraient, selon les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés, la création de liens avec les jeunes de la rue.

4.1.1.2. Être humble et privilégier la relation d'être (7 sujets, 12 extraits)

Pour créer un lien de confiance, la relation doit être humaine, sincère et implique que l'on fasse preuve d'humilité. Pour ce faire, plusieurs travailleurs et travailleuses de rue ont précisé que certaines attitudes sont à éviter dans leur approche auprès des jeunes de la rue. Parmi celles-ci, Antoine indique qu'il faut éviter de se prendre pour un sauveur :

Je ne pense pas qu'on est des sauveurs, on est des êtres humains comme tout le monde pis faut agir en tant que tel. Les gens avec qui on travaille sont aussi des êtres humains. Fait que de toujours être dans la relation du genre "je donne aux gens en bas de moi", je trouve que c'est très nourrissant pour l'égo, mais que ce n'est pas nécessairement ça qu'on cherche. Maintenant, ce n'est plus mon but de sentir que j'ai sauvé cinquante personnes, non, ce n'est pas ça mon but (Antoine, par.50).

Sophie et Roxanne abondent en ce sens en affirmant qu'elles ne sont pas là pour dire quoi faire ou pour se prendre pour un expert. Marc fait aussi preuve d'humilité dans son travail puisqu'il explique qu'il ne peut pas changer la vie du jeune.

Il faut avoir l'humilité de se dire ce qu'on est capable de faire pis d'être très clair avec les gens. On va jusque là. On ne va pas te promettre mer et monde parce qu'on ne pourra pas l'amener. Ça prend toute une humilité pis une conscience aussi. On fait une bonne job, mais on fait juste du travail de rue. On ne fait pas de psychothérapie, je ne guéris pas la schizophrénie par la position des mains, pis je ne réussis pas à te sortir de la pauvreté parce que je suis travailleur de rue (Marc, par. 68).

De son côté, Laurent évite de parler de relation d'aide pour rendre la relation plus égalitaire avec le jeune. Il tente d'éviter la relation de pouvoir qui pourrait s'installer entre un aidant et un aidé. Dans cette relation, le savoir-être prévaut sur le savoir-faire ou le savoir. Laurent parle alors de relation d'être, au lieu de relation d'aide, tel qu'il l'illustre dans le témoignage suivant :

On parle de lien, on parle de non jugement, on parle de confiance, tout ça, ça part d'une relation d'être. La relation d'aide, c'est aider : moi j'suis un aidant, j'ai un pouvoir sur toi. Le travailleur de rue ne veut pas avoir de pouvoir sur la personne, c'est la personne qui lui donne. Fait que moi, j'aime mieux avoir une relation d'égal à égal (Laurent, par. 138).

Trois travailleurs de rue précisent qu'ils évitent la relation aidant-aidé parce que dans leur travail, la relation est idéalement égalitaire et réciproque. Certains travailleurs et travailleuses de rue précisent que le jeune de la rue leur apporte autant de bien qu'ils peuvent lui en donner. Antoine témoigne ici de l'écoute réciproque mise de l'avant, puisqu'il peut tout autant apprendre du jeune de la rue :

Il y a beaucoup de gens autour de moi qui m'ont toujours appris à voir les choses de telle façon. Il y a des jeunes qui arrivent, qui parlent des mêmes concepts, pis qui ont des approches totalement différentes, pis moi je suis estomaqué, je suis comme wow! Comment t'as pu penser à ça? Moi je trouve ça beau. C'est sûr qu'il y a des jeunes qui s'accrochent aux vieilles choses mais quand t'es en marge, des fois, il y a une raison à ça. C'est parce que tu considères que la norme est pas ce qui te plait, pis nous c'est notre clientèle cible les gens qui sont en marge fait qu'on travaille avec des gens qui sont pas à l'aise avec la société d'aujourd'hui, ils ont beaucoup de sens critique (Antoine, par. 34).

Marc affirme également apprendre des échanges avec les jeunes de la rue. La relation égalitaire et l'écoute réciproque lui permettent de s'enrichir dans son travail. Ces propos témoignent de cette relation enrichissante pour lui :

Parce qu'on s'enrichit dans les discussions. En passant, moi aussi j'en grandis énormément de ce que les jeunes m'apportent, ça c'est clair, dans chaque échange parce que c'est un échange justement. Ils m'apprennent des affaires, je découvre des nouvelles réalités, comme je les amène à réfléchir, comme ils m'amènent à réfléchir à mon travail pis à des affaires (Marc, par. 58).

On peut comprendre des discours des travailleurs et travailleuses de rue que l'écoute réciproque permet d'établir une belle relation avec un jeune de la rue. Pour se faire, les travailleurs et travailleuses de rue affirment devoir faire preuve d'humilité et considérer le jeune de la rue comme son égal. C'est ainsi que peut se créer une relation d'être, comme l'a mentionné Laurent.

4.1.1.3. Accueillir et respecter le jeune inconditionnellement (6 sujets, 23 extraits)

Pour la majorité des intervenants rencontrés, l'accueil inconditionnel du jeune de la rue, en travail de rue signifie premièrement d'avoir une attitude non jugeante. Deuxièmement, il s'agit de respecter le rythme du jeune et finalement de respecter les valeurs du jeune sans vouloir imposer les siennes.

Accueillir le jeune de la rue et le respecter, pour quatre travailleurs et travailleuses de rue, suppose d'avoir une attitude non jugeante par rapport aux choix des jeunes. Le but de cette attitude de respect et de tolérance est pour eux de favoriser l'ouverture du jeune et à éviter de le faire fuir. Donc, les travailleurs et travailleuses de rue veulent que le jeune de la rue vienne à eux et se confie pour alors développer un lien de confiance. Laurent explique le non jugement comme première étape à la création du lien :

On a affaire à des jeunes qui n'ont pas nécessairement d'adultes significatifs dans leur vie autre que maman admettons. Pis maman pis papa peut-être là, sont en choc culturel. Peut-être aussi qu'ils sont à l'école, pis il n'y a pas vraiment de prof avec qui ça clique, pis pas vraiment d'intervenant avec qui ça clique, pis finalement le travailleur de rue c'est un peu le filet de sécurité, si tu veux : ok ça c'est un adulte qui ne me juge pas. Fait que pour moi, une des premières interventions dans la création du lien c'est de démontrer que je ne jugerai pas ce que tu fais. Si je te démontre, pis que je ne te juge pas, t'es capable de le *sizer* (comprendre), tu vas peut-être t'ouvrir (Laurent, par. 111).

Marc donne un exemple éloquent qui illustre l'idée du respect inconditionnel, malgré les choix que le jeune fait :

C'est un accueil inconditionnel, c'est un non jugement total. C'est du respect. Pis le respect, ça ne veut pas dire qu'on est d'accord avec ce qu'ils font. Tu sais, un gars qui tape sur sa blonde, je ne suis pas d'accord avec, pis je vais même lui nommer : je ne suis pas d'accord avec toi, je serai jamais d'accord avec toi, pis je ne t'appuie pas là-dedans, mais je te respecte tellement que je suis là pareil. Pis je suis là demain, pis après demain, pis je suis là si tu veux en jaser. Parce que c'est vrai, je suis là (Marc, par. 64).

L'accueil et le respect du jeune passe également par le respect de son rythme. Le travail de rue est un travail de longue haleine et quatre travailleurs et travailleuses de rue témoignent de l'importance de prendre le temps nécessaire au jeune pour avancer. Isabelle parle de cette réalité comme étant parfois confrontante :

Mais vu qu'on est souvent dans leur milieu, on est confronté au rythme de la personne, fait qu'on ne peut pas trop pousser la personne à dire «ouais mais là comment tu vis ça?» C'est de respecter le rythme de la personne beaucoup, c'est un autre type d'intervention que s'ils venaient nous voir, c'est dur pour le lien de confiance (Isabelle, par. 82).

Julie fait aussi état de l'importance de respecter le rythme de l'autre, c'est-à-dire de la vitesse à laquelle l'autre est prêt à te laisser entrer dans sa vie. Elle dit aussi qu'il n'est parfois pas nécessaire de pousser le jeune pour avoir des confidences, pas seulement pour éviter de le brusquer, mais aussi parce que certaines informations ne sont pas essentielles à savoir.

Je pense que c'est vraiment de prendre le temps. De laisser la personne dans le fond s'ouvrir au rythme qu'elle est prête à te laisser entrer dans sa vie. Il y a des limites aussi à pousser (insister), pis il y a des affaires *anyways* (de toute façon) que je n'ai pas besoin de savoir (Julie, par. 52).

Marc et Isabelle parlent aussi de l'importance du respect des valeurs d'un jeune de la rue pour permettre le développement d'un lien de confiance. Plus précisément, ils déplorent le fait que certains intervenants tentent d'imposer leurs propres valeurs aux jeunes de la rue. Isabelle insiste dans ce témoignage sur l'approche différente proposée par le travail de rue à ce sujet :

Je vais essayer de le faire réfléchir, par rapport à ce qu'il pense, de l'amener à quelque part, pas nécessairement selon moi, parce que moi j'ai pas la science infuse (rire) fait que ça veut pas dire que mes valeurs sont les meilleures non plus, fait que c'est de le ramener à regarder pourquoi il pense ainsi, je crois là. Non, je n'essaie pas nécessairement de le teinter (influencer) parce que c'est justement mes valeurs, ça veut pas dire qu'elles sont les meilleures, fait que j'essaie de voir eux s'ils sont bien à travers ça, c'est ça qui est important, s'ils se respectent (Isabelle, par. 48).

Marc fournit l'exemple d'un cas dont il a été témoin où une intervenante tente d'imposer ses propres valeurs. Des situations comme celles-ci le touchent beaucoup :

Des intervenants aussi qui ne sont pas formés pis qui vont dire des âneries totales. J'ai entendu une intervenante dire, d'une jeune de 16 ans qui est tombée enceinte qui a décidé de garder son enfant, devant sept autres petites filles de 15-16 ans qu'elle était vraiment conne de le garder. *What!* (soupir) Tu te rends pas compte que si elles tombent enceintes, ou un truc au niveau de la sexualité, c'est sûr et certain que ces filles-là ne viendront pas t'en parler à toi! Elles savent ton opinion pis elle est très tranchée (Marc, par. 4).

En fin de compte, le respect et l'accueil inconditionnel du jeune de la rue figure, pour nos interlocuteurs, comme un facteur essentiel au développement d'un lien de confiance. Que ce soit par le non jugement, le respect des choix du jeune, de son rythme ou de ses valeurs, le travailleur ou la travailleuse de rue démontre son ouverture et son intérêt pour le jeune. Ces attitudes favoriseraient selon eux les confidences et l'accueil du travailleur ou de la travailleuse de rue dans la vie du jeune de la rue.

4.1.1.4. Respecter la confidentialité pour favoriser les confidences (6 sujets, 10 extraits)

La confidentialité est également un aspect nécessaire à prendre en compte pour le développement du lien de confiance, selon six travailleurs et travailleuses de rue. Ainsi, pour la majorité de nos interlocuteurs, l'entente de confidentialité facilite les confidences du jeune de la rue. Les propos de Laurent en témoignent :

Tout ce qui se dit entre moi pis un jeune, ça reste entre moi pis ce jeune-là, c'est aussi clair, net et précis que ça. Il n'y a que le suicide ou une tentative de meurtre bien nommée qui vont me faire sortir de cet engagement-là de la confidentialité. Pis c'est quelque chose que je répète parce qu'il y a des gens qui disent : ben là, il ne va pas aller répéter ça? Ben non! C'est ce qui me permet de faire mon travail, c'est l'ultime outil. Sinon, les jeunes ne voudraient pas se confier (Laurent, par. 124).

Cette importance de l'engagement de confidentialité dont Laurent fait état est aussi soulignée par quatre autres travailleurs et travailleuses de rue. Faire preuve de discrétion favorise les confidences du jeune de la rue et permet de créer ou de garder le lien avec lui. Cependant, dans certaines situations, cette confidentialité peut être impossible, par exemple dans les cas d'idées suicidaires confiées ou d'autres problèmes qui nécessiteraient un suivi psychologique ou un accompagnement médical, comme le mentionne Laurent. Dans d'autres situations délicates, les travailleurs de rue pourraient préférer ne pas tout savoir pour ne pas brimer le lien qui est en train de s'établir avec le jeune. Par exemple, Sophie, Danie et Roxanne affirment qu'il est préférable d'être en lien avec une seule des deux personnes d'un couple pour ne pas se retrouver au centre d'un conflit ou pour ne pas avoir à trancher entre les deux personnes. Roxanne en témoigne :

C'est parce que tu te ramasses pris entre les deux, tu te ramasses dans un triangle pis tu te fais manger dans face des fois (rire) façon de parler. Mais je veux dire : il y en a un qui peut dire à l'autre «elle m'a dit ça!» Pis finalement tu te ramasses pogné dans des histoires, pis idéalement, c'est mieux de rester avec la personne avec qui tu as le meilleur lien et de référer l'autre (Roxanne, par. 78).

Un autre exemple de situations délicates où le travailleur ou la travailleuse de rue pourrait être confronté à l'épineuse question de la confidentialité est présenté par Laurent. L'entente de confidentialité peut être compromise lorsque des activités illégales sont révélées. Les propos de Laurent confirment qu'une telle situation pourrait l'incriminer :

S'il y a un jeune qui me le dit (qu'il est proxénète), c'est sûr que je vais le recadrer. Je n'ai pas le choix de dire : regarde, ce que tu fais, dans ces endroits-là, c'est quelque chose d'illégal, moi je ne veux pas le savoir, ça m'empêche d'être en lien avec toi. Fait que par respect pour notre lien, moi je respecte ce que tu fais, je respecte tellement que je ne te demande pas de détails là-dessus, donne-moi en pas. C'est la même chose que si un jeune porte un gun ou un couteau, je ne veux pas le voir, je ne veux pas en entendre parler (Laurent, par. 76).

Bref, les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés parlent de confidentialité en termes d'engagement envers le jeune à garder les confidences pour soi. Le lien est parfois mis à l'épreuve par des confidences qui sont difficiles à porter pour le travailleur ou la travailleuse de rue. La confidentialité a cependant ses limites si la vie de quelqu'un est en danger ou si

des activités illégales sont en cause. Il n'en demeure pas moins que la relation de confiance comporte essentiellement une notion de confidentialité pour la plupart de nos interlocuteurs.

4.1.1.5. Dialoguer pour susciter la réflexion (3 sujets, 12 extraits)

Deux travailleurs de rue et une travailleuse de rue parlent de l'importance du dialogue comme étant une façon d'intervenir puisqu'il incite le jeune de la rue à réfléchir. Selon eux, le lien de confiance est à la base des échanges sincères qui peuvent être amorcés avec un jeune. Il s'agit d'abord d'amorcer le dialogue avec le jeune de la rue pour ensuite le questionner et le faire réfléchir sur ses choix de vie. Antoine explique que la réflexion est à la base de toute décision et qu'il travaille à amener le jeune à se questionner.

Si jamais tu as réfléchi à ce que tu ferais si tu avais une situation comme celle-là, tu ne t'ajustes pas n'importe comment. Fait que juste de dire au jeune de se poser ces questions-là, face à eux-mêmes, pas à l'avis de la *gang*, des fois ça aide, je pense (Antoine, par. 70).

Les trois travailleurs et travailleuses de rue nous soulignent comment le dialogue peut mener à la réflexion. D'abord, Roxanne et Antoine nous font voir que le fait de questionner les choix des jeunes de la rue les pousse à se questionner ensuite sur eux-mêmes. Roxanne donne des exemples de questions qu'elle pose aux jeunes pour les faire réfléchir :

Ça te tentais-tu vraiment ou c'est plus parce que tu voulais être dans la *gang*, tu ne voulais pas dire non? Des choses comme ça, de regarder avec eux. Si t'étais d'accord pis t'es bien là-dedans, si t'es bien avec ton choix c'est correct, mais ce n'est pas parce que généralement le monde dit que ce n'est pas grave que toi, tu ne peux pas être à l'aise là-dedans. C'est des choses qu'il faut regarder avec la personne (Roxanne, par. 15).

Deux travailleurs de rue s'entendent pour dire que la réflexion peut être amorcée en questionnant les choix que les jeunes font dans leur vie de tous les jours. Antoine donne l'exemple de l'exercice d'analyse qui consiste à peser les pour et les contre des choix personnels :

Mais on comprend pis on entoure notre réflexion d'arguments pis des aspects qu'on a analysés et encore analysés. C'est sûr que ces mots-là c'est plus pour les universitaires, mais dans la vie de tous les jours, ça peut quand même être une application tu sais, quand t'analyses une situation, tu pèses le pour et le contre. Tant et aussi longtemps que t'es capable de faire ça avec ta tête, naturellement tu devrais être capable d'avoir de bons résultats (Antoine, par. 52).

Ainsi, le travailleur ou la travailleuse de rue amène un questionnement chez le jeune envers lui-même et un processus de réflexion peut s'amorcer. Réfléchir avec le jeune lui permet de prendre des décisions. Toutefois, les trois travailleurs et travailleuses de rue insistent pour dire qu'il ne s'agit pas d'imposer la réflexion ni le changement chez le jeune.

Ça arrive souvent, je ne dis pas que c'est tout le temps, mais ça peut arriver plus souvent qu'il y ait des dynamiques malsaines aussi là. C'est un peu plus compliqué à intervenir là-dedans parce que tu ne veux pas arriver pis dire «tu vois ben qu'il te traite mal! Lâche-le!» Parce que tu sais, ça va te retomber dans la face [...] C'est d'aider la personne dans sa réflexion pour qu'elle décide quand elle ne sera plus bien (Roxanne, par.109 à 111).

Comme les propos qui suivent l'indiquent, Roxanne précise qu'elle ne peut pas changer totalement la personne et ses dynamiques, mais elle aide la personne dans sa réflexion. Marc ajoute :

Est-ce que ça change leur vie? Je ne sais pas. Pis je n'aurais pas cette prétention-là de penser que je vais changer la vie des gens. Mais si je fais juste semer des graines de réflexion, après ça va leur appartenir (Marc, par. 52).

À ce sujet, Antoine illustre son propos en se comparant à un mur sur le chemin de vie du jeune. Il fait référence ici au rôle qu'il porte en tant que travailleur de rue d'amener le jeune à réfléchir et à se rendre compte des différents points de vue, des différentes perceptions d'une même réalité :

Peut-être des fois je peux servir un peu comme un mur. Pis pas dans le sens qui t'arrêtes. Tu n'as qu'à me contourner dans le fond, mais juste le temps que tu penses à me contourner, tout d'un coup t'as peut-être, au lieu de regarder tout le temps en avant, été obligé de te tourner pour voir ce qui se passe à gauche parce que tu ne pouvais plus aller en avant. Fait qu'en regardant un petit peu à gauche, des fois tu peux te poser des questions (Antoine, par. 52).

À leur façon, les travailleurs et travailleuses de rue amènent les jeunes de la rue à se questionner sur leurs choix et leurs perceptions des choses. Amorcer la réflexion, sans l'imposer, pourrait permettre un éventuel changement chez le jeune. Toutefois, les travailleurs et travailleuses de rue ne prétendent pas pouvoir nécessairement changer la vie du jeune.

4.1.1.6. Faire preuve d'humour et d'originalité (2 sujets, 3 extraits)

Deux travailleurs de rue affirment que l'humour favorise la création d'un lien de confiance chez les jeunes de la rue. Le sens de l'humour permet d'aborder un jeune de façon originale, selon deux de nos interlocuteurs. Laurent donne l'exemple d'une façon de demander si le jeune a un condom de manière humoristique :

Les gars vont, par exemple, avoir un *gun* (fusil). Être armé, c'est être *strapped*. Fait qu'il y en a qui dit, quand je leur donne leur condom : je suis *strapped*. Je suis armé pour ma fin de semaine. Quand je rencontre certains gars que je connais depuis quelques temps je disais : bon, êtes-vous *strapped* pour la fin de semaine? Pis ça part à rire ou ça fait : ah non! Une chance t'es là tu m'y as fait penser! Pas genre : hey les gars j'ai des condoms...voulez-vous euh... (Rires) [...] Faire le lien d'une manière originale, ça fait que la personne elle s'en souvient, elle va y penser peut-être là. Y a ça aussi. Hey il a fait une *joke* (blague)! Tu sais, la *joke*, elle reste (Laurent, par. 89 à 90).

Cet exemple illustre l'utilité de l'humour pour créer un lien particulier et un moment dont le jeune se souviendra. Marc affirme que l'humour permet de faire le premier contact avec le jeune de la rue pour qu'il se souvienne de lui, puis s'ouvre à lui par la suite. Les travailleurs de rue se servent donc de leur personnalité originale et de leur humour pour approcher les jeunes de la rue et créer des liens qui mèneront à des interventions, avec le temps.

Bref, plusieurs conditions doivent être rassemblées pour que le jeune accepte de s'ouvrir au travailleur de rue et d'aller vers lui : le respect, le non jugement, l'écoute réciproque, la confidentialité et l'humour. Le travailleur ou la travailleuse de rue doit mettre de l'avant certaines qualités et attitudes pour réunir tous ces facteurs favorisant la création du lien de confiance avec le jeune de la rue. Une fois le lien de confiance établi, il est possible alors d'intervenir avec le jeune de la rue. La section suivante détaillera plusieurs situations

d'intervention en travail de rue, dans lesquelles les travailleurs et travailleuses de rue sont confrontés à différents enjeux.

4.1.2. Enjeux personnels et professionnels inhérents aux limites de la pratique (9 sujets, 111 extraits)

Tous les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés nous font part de certaines limites de leur pratique ou certaines limites plus personnelles rencontrées dans l'exercice de leurs actions. Les interventions faites en travail de rue tenant compte de la globalité de l'être humain, le principal enjeu selon nos interlocuteurs est de s'adapter constamment aux différentes situations d'aide. La reconnaissance de ses limites personnelles est aussi pour eux un enjeu majeur afin d'intervenir de façon empathique. Puis, les travailleurs et travailleuses de rue sont aussi confrontés à l'autonomisation du jeune de la rue, au support qu'ils doivent aller chercher auprès de leurs collègues et aux difficultés d'approcher les filles dans la rue. Nous verrons dans la prochaine section les principaux enjeux associés à la pratique du travail de rue et comment les travailleurs et travailleuses de rue tentent de surmonter les difficultés rencontrées.

4.1.2.1. *L'intervention individuelle et globale oblige à s'adapter constamment* (8 sujets, 27 extraits)

Presque tous les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés en entrevue, plus précisément huit d'entre eux, ont témoigné de l'importance d'adapter leurs interventions aux particularités des jeunes de la rue. En travail de rue, les interventions se font souvent en rencontres individuelles. Dans ce contexte, l'approche d'intervention se déploie en fonction de chacun des cas. À chaque jeune rencontré, le travailleur ou la travailleuse de rue se réfère à la perception du jeune de sa situation, pour intervenir selon sa demande. Danie et Roxanne précisent qu'il ne s'agit pas de chercher à trouver la vérité ou les faits, mais plutôt de se centrer sur la façon dont le jeune vit sa situation. Marc parle aussi de la pression que se mettent les jeunes afin de pouvoir répondre à ce que les autres entendent ou ce que la société attend d'eux. Dans ces deux cas, il faut que le travailleur ou la travailleuse de rue se concentre sur le jeune. Le discours de Marc témoigne de cette approche qui peut parfois être fastidieuse :

Bon là, on parle de comment toi tu te sens pis des vraies affaires. Pis c'est difficile de rentrer là parce qu'ils sont souvent en situation où ils veulent répondre la bonne réponse, dans le contexte social (Marc, par. 12).

En intervention individuelle, quatre travailleurs et travailleuses de rue parlent de l'importance de s'adapter aux jeunes de la rue dans ce qu'ils sont, ce qu'ils pensent et ce qu'ils ressentent, comme Sophie en témoigne :

Mais je vais toujours ramener ça à la personne : mais toi, comment tu te sens là-dedans? Penses-tu que tu serais capable de faire telle affaire? D'aller vérifier des pistes avec la personne. Si la personne me demande mon point de vue, je vais dire écoute, ça c'est la façon dont je pense, toi, comment tu te vois là-dedans? Fait que c'est toujours de ramener la personne à la personne pis jamais de faire ton intervention en fonction de toi, comment tu te vois (Sophie, par. 64).

En travail de rue, s'adapter peut signifier accepter l'inconnu et l'imprévu, selon ceux et celles qui le pratiquent. En intervention individuelle ou de groupe, Roxanne et Danie affirment qu'elles n'ont pas de cadre pour intervenir. Or, elles disent s'adapter à chaque personne sans déterminer à l'avance le chemin qu'elles prendront pour intervenir avec elle. Laurent abonde en ce sens et donne l'exemple des interventions où il peut avoir un plan d'intervention, qui est parfois mis de côté puisque les jeunes l'amènent sur des nouvelles pistes par leurs questions.

Ben on arrive là avec un plan, mais les jeunes nous amènent souvent ailleurs ou nous amènent à dire et à divulguer l'information qu'on voulait divulguer par leurs questions, par leur intérêt. C'est essayer de *sizer* (comprendre) c'est quoi le besoin. C'est quoi qui est devant nous, c'est quoi le besoin? (Laurent, par. 132)

Selon les discours de nos interlocuteurs, s'adapter pourrait se définir en travail de rue comme étant une façon de modifier ses attitudes et façons d'intervenir selon les besoins et les volontés de la personne ou le groupe de personnes avec qui le travailleur ou la travailleuse de rue interagit. Celui-ci étant généraliste dans sa pratique, il offre toutes les possibilités d'aide qu'il est capable d'offrir. Isabelle donne l'exemple de soutenir le jeune en difficulté ou seulement l'informer sur un sujet précis :

D'essayer d'aller plus loin avec eux, pis d'y offrir l'aide qu'elle veut, mais aussi toutes les possibilités qui s'offrent à elle par rapport à la soutenir ou juste à l'informer par rapport à ça (Isabelle, par. 24).

En plus d'informer, de soutenir, il se peut qu'en travail de rue, l'intervention ne consiste que dans l'écoute. Trois travailleurs de rue présentent des cas où le jeune a besoin de ventiler, d'avoir une oreille attentive à laquelle il peut raconter ses difficultés. Karl est l'un d'entre eux et son exemple est éloquent :

Moi ça m'est arrivé une fois en fait, tranche de vie (rire), ça m'est arrivé dans le cadre du travail évidemment, J'ai rencontré un jeune, il avait un problème x que je ne nommerai pas. Pis il avait envie de ventiler, il avait envie de parler. Mes mots à moi qui sont sortis de ma bouche c'est : salut ça va bien? Ok, ok, ok, *good*, rappelle-moi. Il a commencé à parler de sa situation, il a analysé lui-même les pour et les contre, il en est venu à sa propre conclusion et puis il était confiant et heureux, il était souriant! Pis on est allé jouer au basket après, pis c'était correct. Et j'ai rien fait! Parce que parfois, il a juste besoin de se faire écouter, même pas de parler. Il aurait dit la même chose à un de ses chums, ça n'aurait peut-être pas eu le même impact, mais il avait besoin d'être écouté (Karl, par. 132).

Plusieurs travailleurs et travailleuses de rue démontrent l'importance de l'adaptation aux besoins des jeunes, mais seul Laurent affirme qu'il est important de demander clairement au jeune la nature de son besoin : «Je ne peux pas savoir de quoi tu as besoin si tu ne me dis pas de quoi t'as besoin. C'est aussi simple que ça» (Laurent, par. 134).

Pourtant, Antoine affirme le contraire. Selon lui, il faut user de son instinct et de son flair pour déceler les besoins des jeunes. Il dit se fier aux messages non verbaux et que c'est naturel chez lui de sentir les besoins de la personne à qui il parle.

Je pense que [pour savoir les besoins] c'est beaucoup dans le non verbal. Il y a une différence entre quelqu'un qui te parle de ses relations de couple en te regardant pis quelqu'un qui ne te regarde pas. [...] Ce n'est pas toujours simple de savoir non plus, c'est beaucoup dans la façon de regarder pis de fuir ou de vouloir affronter la discussion, des fois il n'y a pas de détails vraiment que je pourrais te décrire, parce que pour moi c'est un peu naturel, je vais le sentir (Antoine, par. 16).

Les travailleurs et travailleuses de rue s'adaptent au jeune en ce sens qu'ils sont au diapason pour sentir la disponibilité du jeune à recevoir l'intervention. En fait, quatre travailleuses et

travailleurs de rue affirment qu'ils s'adaptent à la volonté du jeune de recevoir l'intervention, la refuser ou la fuir. Marc illustre ici le principe que ses interventions qui ne dépendent que du jeune:

J'arrive dans des moments où ils veulent que je sois là aussi, c'est bien important. C'est eux qui décident quand je suis là, quand est-ce que je m'en vais, de quoi on parle, pis de quoi on ne parle pas (Marc, par. 54).

Danie et Roxanne affirment que le jeune doit être prêt à recevoir l'information qu'elles veulent leur donner. S'il n'est pas rendu là dans son cheminement, elles s'adapteront et attendront le bon moment. Antoine insiste aussi beaucoup sur le fait que la volonté du jeune dépend de la réussite de l'intervention. L'enjeu décrit par Antoine est donc de s'adapter à cette volonté pour que le jeune assimile bien l'information donnée ou participe à la discussion de sorte qu'il puisse transférer ce qu'il a appris dans sa vie personnelle. Bref, par leur volonté de recevoir l'aide, ce sont les jeunes qui ont le «gros bout du bâton» comme le souligne Antoine, c'est-à-dire qu'ils sont en position avantageuse et ont plus d'influence sur l'intervention que le travailleur ou la travailleuse de rue. Le contexte différent de la rue fait que l'intervention doit être adaptée au jeune, et non l'inverse, comme le souligne ici Danie :

C'est une réalité de rue qui est différente d'un bureau, parce que souvent dans un bureau, soit que la personne est obligée ou soit que la personne vient pour une raison vraiment précise, fait qu'elle est déjà ouverte à ça [l'intervention] tandis que quand tu la rencontres dans la rue, la personne est peut-être en train de faire autre chose pis elle n'a pas nécessairement envie de ça (Danie, par. 139).

Antoine dégage l'enjeu de l'adaptation de ses interventions au jeune de la rue par une métaphore. Il utilise ici l'image d'une porte ouverte pour décrire une piste qu'un jeune pourrait lui donner en intervention :

Mais s'il n'y a pas de portes ouvertes, je ne trouverai pas une fenêtre juste pour le *fun* (plaisir) de trouver une fenêtre. Dans le fond moi, j'y vais avec les volontés pis les demandes des gens qui m'entourent, des gens avec qui je travaille (Antoine, par. 4).

Par les nombreux témoignages des travailleurs et travailleuses de rue à ce sujet, il est possible de comprendre leur contexte d'intervention particulier dans lequel le jeune de la rue

prend la place la plus importante. C'est sa volonté, ses besoins et ses perceptions des choses qui guident les interventions. Les enjeux auxquels les travailleurs et travailleuses de rue sont confrontés incitent à la fois à être attentifs aux demandes d'aide, à questionner le jeune et à adapter ses interventions le plus possible en fonction de la disponibilité du jeune.

*4.1.2.2. L'approche empathique force la reconnaissance de ses limites
(7 sujets, 31 extraits)*

L'intervention en travail de rue se doit d'être empathique, selon les témoignages de sept travailleurs et travailleuses de rue. La reconnaissance de ses limites ressort comme enjeu particulier au travail de rue puisque plusieurs travailleurs et travailleuses de rue parlent de la difficulté d'intervenir lorsqu'il y a confrontation d'idées, de valeurs ou encore lorsqu'il y a un malaise dans l'intervention. Pour la plupart de nos interlocuteurs, admettre ses limites permet d'intervenir de façon empathique en se détachant quelque peu de ses propres émotions. Karl fait ici la description d'une situation qui l'affecte personnellement et peut mettre en jeu son travail s'il ne réussit pas à séparer ses émotions de ses interventions :

Ça c'est un travail personnel qu'il faut faire en tant qu'intervenant. C'est de séparer le personnel du professionnel, ce qui n'est pas nécessairement évident. Tu sais, t'es pas une brique devant le jeune, t'es pas un morceau de bois pis tu parles comme un ordinateur ou n'importe quoi là. T'es humain, pis tu jases comme du monde, comme ça sort. Mais moi, je vois plus l'émotivité comme quelque chose qui va ressortir d'une conversation avec un jeune et qui va t'affecter après que t'aies éteint ton cellulaire et que ta journée est terminée. Pis ça, c'est un travail que tous les intervenants doivent faire parce que ce n'est vraiment pas évident. Donc, c'est la chose qui nous confronte, qui met en jeu notre travail. Ça va être ce côté-là surtout dans une interaction avec un jeune. Tu peux être émotif en réunion d'équipe, mais c'est le moment de l'être parce que tu ventiles et tu vis ce que t'as vécu sur la rue, tu parles des jeunes que t'as rencontré pis ça te touche, pis ça t'affecte. Mais quand t'es devant un jeune, aussi difficile que ça puisse être pour certaines situations, il faut que tu gardes un certain sang-froid, mais empathique (Karl, par. 46).

Lorsque des malaises ou des difficultés personnelles par rapport à la situation d'intervention surviennent, plusieurs travailleurs et travailleuses de rue mentionnent l'importance de reconnaître et d'affirmer ses limites. Reconnaître ses limites peut permettre, selon Laurent, de continuer à se concentrer sur le jeune plutôt que sur soi-même.

C'est sûr que ce qui est difficile à *dealer* (gérer) des fois c'est justement que tu ne cautionnes pas le comportement de certains jeunes. Mais là, encore une fois, si je connais mes limites, je vais être capable de rester là, de rester dans mon intervention, pis de m'occuper de moi-même après (Laurent, par. 107).

L'affirmation des limites personnelles est un aspect important du discours des travailleurs et travailleuses de rue. Comme les propos de Karl l'indiquent, le travail de rue permet en soi une évolution personnelle. Par le travail quotidien qui le confronte aux autres et à lui-même, il développe une plus grande connaissance de soi : «Ça forge aussi ta personnalité et comment tu vas intervenir avec le jeune parce que c'est une approche très très très humaine» (Karl, par. 36). Il ajoute : «Tu continues à apprendre à tous les jours sur ta profession, sur toi-même, sur tes limites» (Karl, par. 28).

Le travail de rue mène à la connaissance de soi et de ses limites, selon Karl. Laurent ajoute qu'il peut aussi travailler sur lui-même en repoussant ses limites, ce qui le fait grandir personnellement. Sophie ajoute de l'importance à cet aspect de leur pratique. Elle affirme apprendre à se connaître, à se dépasser personnellement et à évoluer dans la pratique du travail de rue qui la confronte constamment à ses limites.

Je pense à plein d'affaires qui pourraient arriver, pis si ça arrive, ça arrive. Je suis capable d'aller au-delà de ça. C'est ça qui est merveilleux en travail de rue aussi parce que t'apprends à repousser tes limites : à reconnaître tes limites, pis à pousser plus à chaque fois. T'apprends aussi à être plus fort là-dedans (Sophie, par. 52).

La reconnaissance des limites personnelles et le travail sur soi que les travailleurs et travailleuses de rue s'efforcent à faire n'est heureusement pas sans but selon eux. En effet, deux travailleuses de rue indiquent clairement que de cette manière, certaines émotions négatives peuvent être évitées en contexte d'intervention. Sophie et Roxanne s'expriment ainsi à ce sujet:

Sans t'oublier là-dedans, à chaque fois c'est de voir sont où tes limites. Faut que tu sois complètement avec la personne quand t'interviens, mais faut aussi que tu saches te détacher un peu [...] Mais tu sais, des fois tu peux voir beaucoup de misère là, beaucoup de choses qui peuvent être difficiles pis, c'est les bases de l'intervention, de ne pas entrer trop dans la sympathie, mais de rester empathique par rapport à ça parce que c'est trop lourd pour toi à porter après aussi (Sophie, par. 56).

On a tous nos affaires personnelles aussi. On peut tous se mettre mal à l'aise un peu sur des trucs, pis il peut y avoir quelqu'un qui te rappelle quelqu'un pis ça fait que t'as plus de misère ou t'as trop d'affinités, t'es trop proche pis tu prends trop à cœur. Ce n'est pas mieux, parce que si tu prends trop à cœur, tu te brûles, tu veux plus que la personne (Roxanne, par. 206).

Leurs propos sur le risque d'une intervention qui est trop lourde à porter et qui «te brûle» comme le dit Roxanne témoignent de l'importance d'être à l'écoute de ses limites. Un certain détachement émotionnel semble nécessaire pour intervenir avec les jeunes de la rue dans le contexte de leur pratique. Afin d'éviter d'être affectés personnellement, Sophie et Antoine ajoutent l'importance de mentionner clairement au jeune lorsqu'une limite est atteinte ou lorsqu'il y a malaise.

Tu peux lui dire aussi : écoute, moi je ne veux même pas que tu m'en parles parce que ça me rend hors de moi. Si la personne te pose des questions là-dessus tu peux lui dire, tu poses tes limites : moi, je n'ai pas envie de parler de ça, si tu veux en parler à quelqu'un d'autre parce que pour moi, ce n'est pas quelque chose que j'accepte. Pis si la personne tient son bout pis essaie de prouver, tu ne peux pas débattre avec la personne, mais si un moment donné tu vois que ça ne va nulle part, tu peux dire : regarde, c'est trop lourd» (Sophie, par. 50).

Déjà en partant, s'il y a un truc qui te met mal à l'aise, dit-le. Tu m'en as parlé en début d'entrevue que s'il y a un truc qui te mets mal à l'aise je vais le dire. C'est la même affaire avec la vie de tous les jours. Tu sais, des fois on entend des choses pis ça nous met mal à l'aise pis juste des fois le dire, la personne en avant de toi comprend que t'es pas en train de juger son action, mais que t'es en train de parler d'une réalité que toi t'as de la difficulté à assumer émotionnellement (Antoine, par. 76).

De plus, une autre travailleuse de rue mentionne une astuce qui pourrait aider à demeurer empathique. Il s'agit de séparer clairement sa vie personnelle, sa vie privée, de son travail d'intervenant. Danie donne ici l'exemple des questions trop intimes qu'elle peut recevoir des jeunes qu'elle rencontre :

Il y en a beaucoup qui vont te poser des questions sur toi, des questions personnelles des fois parce que tu sais, eux, ils s'ouvrent fait que des fois ils s'attendent à ce que tu t'ouvres aussi. Encore là, c'est de respecter ses limites de dire «ah ben ça, c'est ma vie, c'est ma vie privée» je n'en parle pas nécessairement (Danie, par. 182).

Émettre des limites claires permet encore une fois de s'assurer d'un certain détachement, d'après ce témoignage de Danie. Marc ajoute à ce propos, en illustrant le fait que certaines émotions vécues dans la vie personnelle ne sont pas tolérables au travail. Ces deux réalités doivent parfois être totalement dissociées pour lui. Il peut parfois même forcer les choses lorsque son humeur est incontrôlable et ne rentre alors pas travailler.

Dans ma vie, il y a des affaires que je ne tolère pas, un point, c'est tout. Mais ça, c'est ma vie. Quand je ne *feel* (me sens) pas, je ne rentre pas à job, quand j'ai le goût d'arracher la tête à tout le monde parce que je suis de mauvaise humeur, je ne rentre pas! (Marc, par. 64).

Pour terminer, Laurent et Sophie abordent la question de limites au niveau des connaissances qu'ils ont. Il peut arriver en situation d'intervention que le travailleur ou la travailleuse de rue n'a pas la réponse à la question du jeune ou ne sait pas exactement comment intervenir sur un sujet précis. Laurent témoigne des situations comme celles-ci et affirme à ce sujet qu'il ne faut pas se mettre trop de pression sur les épaules. Enfin, Sophie lance : «Il faut que tu aies confiance en toi aussi» (Sophie, par. 54) pour signifier qu'en travail de rue, elle intervient selon ce qu'elle est capable d'offrir comme aide. Bref, la reconnaissance de ses limites et l'écoute de celles-ci peuvent ainsi permettre de faire en sorte que la vie personnelle ne compromette pas le travail d'intervenant en travail de rue. C'est pourquoi la plupart de nos interlocuteurs s'entendent pour dire qu'un enjeu particulier au travail de rue est de s'écouter et affirmer sa personnalité et ses limites.

4.1.2.3. L'autonomie du jeune est à l'avant-plan malgré les difficultés (6 sujets, 21 extraits)

L'autonomie du jeune est un des enjeux de la pratique du travail de rue selon les témoignages de six travailleurs et travailleuses de rue. Laisser le jeune faire ses propres choix peut représenter une difficulté puisque ces choix ne sont pas nécessairement les plus souhaitables pour le jeune, selon l'opinion du travailleur ou de la travailleuse de rue. Cependant, il faut se rappeler que le travail de rue est une pratique de lien et que ce lien, pour nos interlocuteurs, est plus fort que la discordance d'opinions ou de valeurs. Le discours de Laurent en témoigne :

Je suis en lien avec des gens qui posent des gestes qui les mettent dans une certaine marge de la société, pis c'est de dire : regarde, moi je suis en lien avec toi, je n'encourage pas ce que tu fais, mais on va quand même faire une certaine prévention pour ta santé (Laurent, par. 70).

Quatre travailleurs et travailleuses de rue soutiennent l'importance de faire confiance au jeune de la rue et de le laisser libre de ses choix. Selon eux, il est important de le soutenir malgré les désaccords possibles, sans jugement sur la personne. En bout de ligne, c'est le jeune qui décide ce qui est bon pour lui-même. Il serait inapproprié pour le travailleur ou la travailleuse de rue de vouloir contrôler le jeune dans ses choix, comme le témoigne Marc. Ses propos le confirment :

On génère une réflexion, il y a donc un mouvement qui s'amorce. Vers où? Je ne le sais pas, je ne le contrôle pas. Pis je ne voudrais surtout pas le contrôler, ça serait dangereux. Ça serait vraiment dangereux de contrôler où est-ce que les jeunes s'en vont, tu sais. Ouh! Je suis dans ton cerveau pis je t'amène vers le bon chemin... Ah! Ils ont la liberté de choix (Marc, par. 58).

Par contre, plusieurs travailleurs et travailleuses de rue disent qu'il peut être difficile de gérer certaines situations où ils et elles sont témoins de certains choix qui ne sont pas souhaitables pour le jeune de la rue. Antoine et Roxanne partagent ce sentiment d'impuissance qu'ils peuvent ressentir face à des situations qui les dépasse, mais dont le seul responsable est le jeune lui-même. Roxanne témoigne de cet enjeu :

Ce qui est le plus dur c'est quand que la personne ne fait pas attention à elle ou qu'elle a quelque chose, pis tu le sais qu'elle ne se protège pas avec d'autres personnes. Ça, c'est difficile, mais je veux dire, au bout du compte, la personne est responsable de ses choix. Fait que tu peux essayer de faire de la prévention, mais tu ne peux pas l'obliger à adopter un comportement, le comportement que tu voudrais... c'est dur (Roxanne, par. 72).

Le discours d'Antoine est particulièrement éloquent à ce sujet. Il soutient à plusieurs reprises qu'en tant que travailleur de rue, il doit donner des outils au jeune de la rue pour qu'il en vienne à trouver lui-même des solutions à ses problèmes et les mettre en œuvre. Il ne doit pas tout lui donner puisque le but d'autonomisation du jeune ne serait alors pas atteint. Antoine illustre son propos par plusieurs métaphores, dont celle du clou:

Je ne vais pas être systématique non plus dans mon approche dans le sens où je ne veux pas tout le temps taper sur le clou. Moi je pense que c'est à toi aussi un petit peu d'en faire pis si t'as le goût, ça va bien se passer, si t'as pas le goût, ben je vais être plus un obstacle qu'une aide dans ton cheminement [...] D'essayer d'aiguiller un peu les gens pour essayer que les outils soient sur leur chemin et non pas toujours leur donner. Pis de leur dire : voilà le marteau que t'as besoin pour clouer ce clou-là (Antoine, par. 6 et 18).

Ces propos illustrent bien le désir d'Antoine de favoriser l'autonomie du jeune. De plus, il cite un proverbe pour expliquer l'enjeu qu'il vit à ce sujet : «Tu peux amener le cheval à l'étang, mais tu ne peux pas le forcer à boire» (Antoine, par. 20). On peut en comprendre que l'autonomisation des jeunes de la rue est souhaitable, mais est toutefois ardue pour le travailleur ou la travailleuse de rue qui n'est pas toujours en accord avec les choix et les valeurs des jeunes de la rue.

4.1.2.4. Créer des ponts avec les ressources du quartier n'est pas toujours facile (6 sujets, 13 extraits)

Six travailleuses et travailleurs de rue indiquent qu'un de leurs rôles est de créer des liens avec les partenaires des autres organismes et institutions du quartier. Ainsi, ils peuvent être amenés à travailler en collaboration avec les familles des jeunes de la rue, les écoles et les cliniques spécialisées. Antoine témoigne du contact avec les familles des jeunes qui peut se présenter comme un atout ou une difficulté dans certains cas.

C'est toujours intéressant de rencontrer les parents ou juste leur parler au téléphone, mais il faut faire attention parce que je pense que beaucoup de jeunes avec qui on travaille ont un contexte familial problématique. Puis quand tu commences à vouloir travailler avec plusieurs membres d'un environnement proche, ça devient vraiment compliqué parce que souvent, tu vas avoir des versions complètement contradictoires (Antoine, par. 68).

Antoine est le seul également à parler du travail de partenariat avec les écoles, où la qualité de l'accueil qu'il reçoit varie selon les périodes et le personnel. Cependant, les cinq autres travailleurs et travailleuses de rue parlent des liens avec les cliniques et les CLSC. Ce qui ressort le plus de leurs discours est l'effort mis à créer des liens solides avec le personnel des ressources d'aides spécialisées pour que la référence d'un jeune soit plus personnalisée. Isabelle et Sophie parlent de cette référence personnalisée dans le but de rassurer les jeunes

et faire en sorte qu'ils fréquenteront cette ressource. Isabelle fait part des efforts qu'elle y met :

Créer des ponts justement pour avoir des meilleures références. On essaie justement, on a fait pas mal de visites de tous les organismes pour les connaître, avoir un visage sur un nom, de connaître les endroits, le lieu, comme ça c'est beaucoup plus facile de dire à un jeune [...] si tu vas au CLSC, t'as des infirmières... Fait que ça fait une référence plus personnalisée, ça rassure les personnes (Isabelle, par. 32).

Laurent, quant à lui, indique que les liens avec d'autres organismes permettent un meilleur accueil du jeune à cet endroit.

Ça fait partie de la job d'établir des liens avec ces partenaires-là. Si la clinique me connaît, j'arrive là avec une jeune ou un jeune, peut-être que ce jeune-là est dans l'urgence, ou ce jeune-là est avec Laurent, donc il y a une fragilité. Il va avoir une attention plus particulière qui va être portée (Laurent, par. 96).

Sophie et Marc travaillent aussi à créer des ponts entre les jeunes de la rue et les autres ressources d'aide. Ils avouent que ce lien permet au jeune de passer plus rapidement en rendez-vous pour un problème particulier. Les propos de Sophie en témoignent :

D'appeler, de voir, s'assurer qu'il y aura une place de disponible pour quelqu'un, ils disent : faut qu'on parle à la personne directement. Là tu te présentes, je suis la travailleuse de rue. Dans le cas où tu fais un accompagnement, tu peux dire je suis la travailleuse de rue, je vais venir avec la personne, des fois tu peux passer plus vite (Sophie, par. 78).

Toutefois, Antoine nous fait part de ses difficultés à créer des liens solides avec le personnel des ressources d'aide de son quartier.

Je pense que c'est quand même assez simple d'aller chercher les ressources quand on en a besoin. Par contre, c'est d'avoir des raisons de le faire. En fait, les ressources, c'est simple. C'est d'avoir les liens avec les intervenants qui sont en place pour avoir des interventions concrètes, rapides qui répondent aux besoins des jeunes avec qui on travaille, qui sont des fois un peu plus poussées (problématiques) ou moins à leur affaire (Antoine, par. 106).

Malgré que ce ne soit pas toujours facile, les bons liens avec les familles, les écoles et les cliniques apparaissent favorables au travail de rue. Particulièrement dans les cliniques

spécialisées, le jeune pourrait être accueilli plus agréablement et plus facilement si la référence est personnalisée, selon les propos de nos interlocuteurs. Ainsi, la création de ponts de la part du travailleur ou de la travailleuse de rue est un moyen de faciliter l'accès à ces ressources d'aide. L'enjeu est alors, pour les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés, de développer de bons liens avec les partenaires du quartier.

4.1.2.5. *Le support des collègues est indispensable (5 sujets, 15 extraits)*

Un autre enjeu propre à la pratique du travail de rue telle que décrite par les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés est le soutien entre collègues. L'importance de celui-ci est mentionnée par cinq travailleurs et travailleuses de rue. Malgré qu'ils soient souvent seuls à travailler dans leur quartier, le travail d'équipe demeure nécessaire pour le bien des interventions avec les jeunes. Karl nous parle de cette concertation et de cette entraide entre collègues :

J'aurais pu faire ci, j'aurais pu faire ça, pourquoi je n'ai pas pensé à ça? Mais heureusement que mon collègue y a pensé, pis heureusement que mon collègue l'a fait parce qu'on est une équipe. Ce n'est pas du *free for all*, ce n'est pas du chacun pour soi. Ce n'est pas une affaire de performance la job de travail de rue, c'est vraiment : on est en équipe et on s'entraide. Malgré le fait qu'on est pas mal seul dans chaque quartier (Karl, par. 64).

Non seulement le soutien des collègues est pour le bien des interventions apportées aux jeunes, mais l'est également pour les travailleurs et travailleuses de rue eux-mêmes. Les témoignages d'Antoine, Isabelle et Danie nous font comprendre que certaines interventions faites ou situations observées chez les jeunes de la rue les bouleversent. Pour eux, le support de l'équipe de travail permet de partager ses expériences pour ne pas prendre trop de poids sur leurs épaules. Isabelle témoigne de ce support dont elle ne pourrait se passer :

J'ai une équipe qui me supporte pis tant mieux, il le faut, parce qu'à long terme je pense que ça serait dur émotionnellement. De ne pas avoir de support pantoute là, non. C'est quasiment propice au *burn out* (à l'épuisement professionnel) à long terme je crois. C'est impossible là, on ne peut pas tout porter sur soi, faut que tu trouves des moyens (Isabelle, par. 98).

Le soutien entre collègues de travail peut se manifester de différentes façons pour les travailleurs et travailleuses de rue. Certains décrivent des contextes plus formels de réunions d'équipe ou de supervisions cliniques où chacun peut décrire un cas précis pour que les collègues aident à l'intervention. Isabelle mentionne ici les supervisions cliniques comme moyen de ventiler sur des expériences qui l'ont touchée personnellement dans son travail :

Ça vient toucher, veut, veut pas, on travaille d'être humain à être humain, c'est sûr que je vais vers les gens, je vais en parler avec ma collègue, je vais chercher le support nécessaire à mes supervisions cliniques aussi pour savoir qu'est-ce que je peux faire avec ça (Isabelle, par. 26).

D'autres décrivent le soutien des collègues comme une aide constante et plutôt informelle. Pour Karl et Sophie, les collègues sont toujours là pour parler lorsqu'ils ont besoin de partager certaines expériences, comme en témoigne Sophie : «Pis si t'as besoin d'en parler, c'est d'en parler après avec tes collègues, d'aller valider des choses que t'as faites aussi» (Sophie, par. 56). Elle explique également que ses collègues l'ont grandement aidée dans ses débuts en travail de rue, par leurs conseils et leur écoute. N'ayant pas de formation en intervention individuelle, le support des collègues est devenu essentiel pour elle :

Mais l'intervention individuelle, on n'est pas super formé pour ça non plus. Moi, j'ai vraiment été chercher des conseils de mes collègues à chaque fois : dans une situation comme ça, il y a ça qui arrive (Sophie par. 54).

Un autre exemple du support des collègues, donné par Karl, parle du travail de cohésion et de concertation parmi les travailleurs et travailleuses de rue d'un même organisme. Karl mentionne ici la possibilité de référence entre collègues lorsqu'un cas est plus difficile à supporter pour lui :

Pis t'es jamais laissé seul comme travailleur de rue, même si justement, t'as un cas pis tu n'es pas à l'aise, pis le cas presse, je peux référer un jeune à un autre travailleur de rue qui va pouvoir l'aider. On peut même intervenir ensemble si le jeune est à l'aise et puis déjà là, ça me donne plus d'expérience, sans avoir le fardeau sur mes épaules (Karl, par. 30).

Le support entre collègues est si important que certains nous témoignent d'un sentiment d'appartenance tel qu'ils ont tendance à s'exprimer en «nous» au lieu d'utiliser le «je» dans

leurs discours. Isabelle précise ici cet usage après avoir été questionné sur sa tendance à utiliser le «nous» ou le «on» pour s'exprimer :

Ben le «nous» c'est l'équipe de travail, je te dirais : moi, ma partenaire de rue. On prend les décisions en commun de notre vision, notre chemin d'intervention, notre philosophie de travail. Fait que quand je dis «on», c'est ma collègue, mon équipe de travailleurs de rue. Je ne peux pas parler pour les autres, mais je peux parler pour mon organisme. Tu sais, c'est un peu comme une famille, nous autres, ma partenaire, on essaie d'intervenir de cette façon-là (Isabelle, par. 92).

Isabelle compare son équipe de travail à une famille, ce qui démontre l'importance qu'elle accorde à ses collègues. La majorité des travailleurs et travailleuses de rue rencontrés s'entend pour dire que le soutien de leurs collègues est nécessaire et apprécié de leur part. Malgré que le travailleur ou la travailleuse de rue soit souvent seule dans son quartier, comme l'a mentionné Karl, celui-ci sait qu'il peut souvent compter sur le support de ses collègues dans son travail d'intervention.

4.1.2.6. Le lien de confiance semble être plus difficile à établir avec les filles (2 sujets, 3 extraits)

Pour Laurent et Sophie, il est difficile de créer un lien de confiance avec les filles dans les rues de leur quartier respectif. Pour ce travailleur et cette travailleuse de rue, l'approche d'un jeune de la rue se fait plus facilement si celui-ci est un garçon. Sophie témoigne de cette limite à laquelle elle est confrontée personnellement en faisant référence à une certaine rivalité qui existerait entre les filles.

Les gars me connaissent, ils me saluent. Les filles ne me connaissent pas vraiment pis il y a toujours l'espèce de rivalité fille-fille là. Moi je n'aime pas cette rivalité-là, mais eux, des fois peuvent la sentir (Sophie, par. 109).

Pour Sophie, les premiers contacts se font plus facilement avec les garçons qu'avec les filles. Pourtant, elle n'est pas la seule à ressentir cette difficulté dans l'approche auprès des filles. Laurent affirme aussi cette limite. Pour lui, cela s'explique par le fait que la rue est un monde de gars dans son quartier. De plus, il est différent des gars du quartier, ce qui pourrait rebuter les filles au premier regard. Il s'exprime ainsi :

Je trouve difficile de les rejoindre les filles, plus particulièrement, mais je pense que du fait que je ne représente pas nécessairement le modèle du gars hip hop, les filles sont pas nécessairement attirées vers moi, ça c'est de un. Pis je pense que les gars, ça ferait pas trop leur affaire que les filles viennent me parler tant que ça [...] J'pense que c'est important de mettre ça comme assise tu sais, on est dans un milieu de gars, le milieu des jeunes de la rue dans le quartier (Laurent, par. 6).

Les difficultés d'approcher les filles dans la rue est une des limites et des enjeux de la pratique du travail de rue. Les travailleurs et travailleuses de rue s'accordent pour dire que dans leur pratique, ils sont confrontés à leurs limites personnelles et professionnelles dans plusieurs situations d'intervention. Ils considèrent toutefois que le lien de confiance avec le jeune est le centre de toutes interventions, malgré les enjeux complexes. La prochaine section traitera de l'intervention en matière de sexualité en distinguant les enjeux propres à ce domaine d'intervention en travail de rue.

4.2. Les interventions au niveau de la sexualité sont particulières et intimes (9 sujets, 158 extraits)

Tous les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés discutent de manière distincte de l'intervention au niveau de la sexualité par rapport à celles concernant les jeunes de la rue. Nos interlocuteurs font ressortir plusieurs défis qui se présentent devant eux lorsque le sujet de la sexualité est abordé. Ils s'entendent pour dire que la sexualité est un sujet particulièrement intime et impliquant autant pour le jeune que pour eux-mêmes. Ils expriment entre autres devoir être à l'aise avec le sujet de la sexualité et trouver le moment propice pour en parler. D'autres particularités de l'intervention au niveau de la sexualité avec les jeunes de la rue seront explicitées dans la prochaine section. Les travailleurs et travailleuses de rue témoigneront également de la pratique répandue qu'est la distribution de condoms, qui leur permet d'aborder avec le jeune les questions de sexualité.

4.2.1. Les défis à aborder la sexualité avec les jeunes de la rue (9 sujets, 116 extraits)

Les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés s'entendent pour dire qu'ils n'interviennent pas tout à fait de la même façon sur le sujet de la sexualité que sur d'autres sujets concernant les jeunes de la rue. Ils témoignent d'abord de l'importance d'être à l'aise avec le sujet de la sexualité, de trouver le moment propice pour en parler et d'éviter de brusquer le jeune en

abordant ce sujet. Puis, certains nous entretiennent du défi de planifier et animer des ateliers sur la sexualité dans divers organismes et d'user parfois d'humour dans leurs interventions à ce sujet. Enfin, plusieurs travailleurs et travailleuses de rue affirment vivre des difficultés à tolérer certaines situations bouleversantes au niveau de la sexualité des jeunes de la rue. Ainsi, il s'avère difficile d'aborder le sujet des agressions sexuelles ainsi que de parler de l'aspect émotif de la sexualité.

4.2.1.1. D'abord être à l'aise avec le sujet pour en discuter (9 sujets, 18 extraits)

Tous les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés indiquent que l'aisance avec le sujet de la sexualité est un facteur non négligeable dans l'intervention à ce sujet. Par contre, trois d'entre eux indiquent qu'il n'est pas toujours facile de parler de sexualité puisque c'est un sujet délicat, impliquant, et même stressant. Pour le jeune de la rue autant que pour le travailleur ou la travailleuse de rue, parler de sexualité peut impliquer, selon ces derniers, un certain malaise. Isabelle s'exprime sur le sujet : «C'est un sujet qui peut être parfois délicat. Je veux dire que parler de sexualité, ce n'est pas tout le monde qui est nécessairement à l'aise» (Isabelle par. 19 à 20). Marc ajoute :

Mais il n'y a personne qui est à l'aise de jaser de sexualité devant quelqu'un d'autre. C'est impliquant, c'est stressant, c'est intime, personne n'est super à l'aise à s'ouvrir là-dessus à moins de se sentir vraiment en confiance, mais encore là, c'est un effort (Marc par. 46).

Parler de ce sujet personnel et souvent délicat demande des habiletés personnelles qui ne sont pas naturelles à tous et à toutes. L'aisance à parler de sexualité est, pour deux travailleurs et travailleuses de rue, une habileté qu'on peut acquérir avec le temps et l'expérience. Karl témoigne des difficultés à ses débuts dans le travail de rue à aborder la sexualité :

Moi quand j'ai commencé le travail de rue, je n'étais vraiment pas à l'aise avec les cas de sexualité, c'était un côté que [...] Pas que je n'ai pas eu d'expérience de sexualité, mais je n'ai pas eu de problèmes avec la sexualité fait qu'en confrontant des jeunes par rapport à ça, je m'aventurais dans des terrains inconnus (Karl par. 128 à 130).

Karl attribue son manque d'aisance avec le sujet de la sexualité au peu de difficultés personnelles vécues à ce niveau. Pour sa part, Isabelle affirme que l'aisance à parler de sexualité est une habileté qui peut s'acquérir avec le temps et à force d'en parler.

La sexualité ça reste que c'est de quoi de super personnel là, on s'entend que ce n'est pas l'affaire la plus facile, mais plus t'en parles, plus t'es à l'aise d'en parler je pense là (Julie par. 146).

Marc explique que son passé l'a amené à être à l'aise avec le sujet de la sexualité. Il témoigne de son aisance à faire des interventions à ce sujet et se compare aux membres de son équipe de travail :

J'ai de la facilité à parler de Nuvaring (anneau hormonal contraceptif) avec les petites filles, du timbre (contraceptif), je suis à l'aise avec ça, ça ne me dérange pas. Je vais te dire, dans mon équipe, je suis le seul qui a un pénis en bois dans mon sac à dos [...] je ne sais pas, les autres ne sont pas nécessairement à l'aise de sortir ça à quelque part (Marc par. 38 à 40).

Quatre travailleurs et travailleuses de rue indiquent que le niveau d'aisance à parler de la sexualité dépend souvent du sujet et de la façon dont il est abordé. Plusieurs d'entre eux font référence aux limites personnelles propres à chacun, qui une fois dépassées en viennent à créer un malaise. Par exemple, Danie affirme qu'elle ne serait pas à l'aise de faire un atelier de groupe sur une thématique en lien avec la sexualité directement dans la rue avec les jeunes. Elle donne aussi l'exemple de détails trop personnels et explicites sur la sexualité qui la rendent mal à l'aise :

Ce qui est particulier, c'est tout le temps la limite de soi par rapport au confort. À partir du moment où ça devient tellement inconfortable, normalement, tu te mets une limite. Je pense à un gars que lui, il est du genre à tout le temps élaborer sur ses trips de cul et tout là. Pis des fois, c'est trop pis ça s'en va nulle part (Danie par. 44).

Plusieurs façons d'aborder le sujet de la sexualité s'offrent aux travailleurs et travailleuses de rue et plusieurs thématiques différentes sont en lien avec la sexualité. Roxanne lance le message de trouver un terrain d'aisance pour parler de sexualité, sinon, le malaise entravera l'intervention.

Mais il faut que tu sois à l'aise. Parce que si tu n'es pas à l'aise d'en parler, tu n'es pas à l'aise. Si un moment donné tu ne te sens pas à l'aise, t'es aussi bien de laisser faire parce que oui, il y en a qui jouent sur le fait que tu es mal à l'aise pour essayer de pousser tes limites. De toute façon, le message passe mal. Si tu essaies de passer à quelqu'un que la sexualité c'est beau pis naturel, il faut que tu te respecte dans tes limites. Si t'as l'air super mal, la personne voit l'autre message en arrière que t'es gêné d'en parler. Si c'est normal, pourquoi t'es gêné d'en parler? (Roxanne par. 201).

Pourtant, la plupart des travailleurs et travailleuses de rue rencontrés s'entendent pour dire qu'il est normal de ressentir des malaises lorsqu'il est question de sexualité. La sexualité est un sujet très intime et donc délicat à aborder en intervention. L'aisance envers ce sujet est retenue comme un élément important de la réussite d'une intervention au niveau de la sexualité, en même temps qu'elle représente une difficulté pour certains.

4.2.1.2. Trouver le moment propice pour parler de sexualité, généralement lorsque le lien de confiance est établi (8 sujets, 45 extraits)

Au sein du travail de rue, l'intervention au niveau de la sexualité pose aux travailleurs et travailleuses de rue le défi de trouver le bon moment pour intervenir à ce sujet avec les jeunes de la rue. Huit d'entre eux nous témoignent de cette réalité. Ils s'entendent pour dire que de trouver le moment propice pour intervenir n'est pas toujours évident lorsque le cadre d'intervention est informel. Sophie et Antoine affirment qu'ils se servent de leur flair et de leur instinct pour déterminer les moments opportuns où ils peuvent glisser un message sur la sexualité ou tenter d'introduire une intervention. Antoine s'exprime ainsi :

Il y a des cas où je sens que justement, il y a un petit pas que tu pourrais faire de plus, pis tu le sens que ça serait aidant, bien je pense que c'est important de le faire. Je suis quelqu'un de très, très, très instinctif si je sens qu'il y a un truc que je peux te dire pis que je sens que ça peut t'interpeller (Antoine, par. 24).

Ces propos nous témoignent de la place de l'intuition dans les interventions au niveau de la sexualité. Trouver le moment propice, c'est aussi, pour Sophie, être à l'écoute du moment et du jeune. Il faut toujours être prêt à accueillir le sujet puisqu'il peut survenir en tout temps, même dans les moments où on ne l'attend pas, comme elle en témoigne :

Les lieux sont souvent informels. Ça peut commencer, tu marches à quelque part pis la personne te parle de relations familiales, ça ne va pas et tout d'un coup, ça explose sur sa relation amoureuse. Fait que tu vas vraiment avec la personne, comment ça va, qu'est-ce qu'elle te raconte (Sophie, par. 40).

Il n'est pas toujours évident de comprendre quand est-ce que c'est le moment de passer certains messages sur la sexualité. Danie et Roxanne préfèrent parfois attendre que le jeune aborde lui-même le sujet. Elles disent ainsi être à l'affût des occasions à intervenir sur la sexualité, sans toutefois les forcer. Antoine, pour sa part, affirme saisir la balle au bond quand le jeune de la rue tend à aborder le sujet.

J'en parle quand c'est le temps d'en parler. Admettons qu'on parle de relation de couple pis que tranquillement le sujet va dériver vers ça, bien je vais prendre quand même un peu la balle au bond, pis essayer, surtout si je sens que ton interrogation est grande. Si tu fais juste me parler de tes histoires de couples pis que je sens que dans le fond, tu veux juste parler pour parler, bien je vais t'écouter pis je ne vais pas nécessairement essayer d'introduire une intervention (Antoine, par. 10).

Le témoignage d'Antoine nous fait comprendre que ce n'est pas toujours opportun d'intervenir auprès d'un jeune, même si le sujet de la sexualité est abordé. Il se peut, selon ses dires, que le jeune ne veuille que parler, sans pour autant se faire donner des messages de prévention sur la sexualité. Trois travailleuses de rue affirment que le moment où elles accompagnent un jeune à un test de dépistage est souvent un moment propice aux conversations sur la sexualité. Danie et Julie nous en font part :

C'est sûr que de par le dépistage, quand on a l'infirmière avec nous qui fait du dépistage et tout ça [...] là, ils (les jeunes) vont plus s'ouvrir un peu sur ce qui s'est passé. Mais sans but, comme ça, des fois, ça pourrait avoir l'air quasiment de la curiosité mal placée (Danie, par. 54).

Mais c'est sûr qu'il y a des contextes, admettons que j'accompagne quelqu'un pour faire des dépistages pis tout ça, c'est sûr que c'est un moment qui est opportun. On a du temps souvent dans la salle d'attente, même si à la clinique des jeunes on n'attend pas super longtemps en général, mais quand même. Pis on va prendre du temps avec eux (Julie, par. 82).

La sexualité est souvent, selon les témoignages des travailleurs et travailleuses de rue, un sujet qui peut être abordé dans toutes situations informelles avec un jeune. Le défi est alors

pour eux de saisir le moment propice à en parler et de se servir de son flair pour savoir quand introduire une intervention. Presque tous les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés s'entendent pour dire que le moment est opportun pour parler de sexualité survient lorsque le lien s'est développé avec le jeune et qu'ils ont pris le temps d'abord de se connaître. Selon eux, le lien de confiance est primordial pour aborder le sujet de la sexualité avec les jeunes de la rue. Selon trois travailleurs et travailleuses de rue, étant donné que la sexualité est un sujet délicat qui relève d'un aspect intime de soi, il est presque impossible de l'aborder dans les premières rencontres. Les propos de Karl et de Danie indiquent que la sexualité ne sera pas le premier sujet de conversation avec un jeune. Karl exprime clairement ce propos: «Dans le fond, tu ne vas pas commencer à parler à un jeune de ça (sexualité), une conversation profonde, si tu l'as rencontré pour la première fois» (Karl, par. 118). Danie ajoute : «La personne que tu rencontres pour la première fois, par l'emploi qu'on fait, ce n'est pas nécessairement la première chose dont il va te parler» (Danie, par. 106).

Trois autres travailleurs et travailleuses de rue s'accordent pour dire que le lien doit être développé d'abord, pour ensuite être capable d'aborder le sujet intime de la sexualité. Julie affirme que de travailler le lien est la première étape à effectuer avec un jeune de la rue avant d'intervenir sur la sexualité : «C'est vraiment de travailler le lien pour être capable d'aborder le plus possible la sexualité de manière franche» (Julie, par. 135).

Marc, de son côté, affirme que parler de sexualité demande une conversation plus longue et plus profonde que certains autres sujets qu'il peut aborder avec les jeunes de la rue. Il assure qu'il ne se lance dans ce genre de conversation qu'avec une minorité de jeunes, ceux avec qui il a un bon lien :

Ce n'est pas avec tous les jeunes que je rencontre que je vais là (parler de sexualité et de sentiments), c'est avec une minorité de jeunes que je rencontre que je vais là. Il y en a très peu qui te laissent aller jusque là, mais très peu aussi avec qui tu as une relation qui te permet de t'asseoir deux heures ensemble (Marc, par. 48).

Sophie aussi considère que la sexualité n'est pas un sujet comme les autres et qu'il nécessite un bon lien de confiance avant de prendre un moment pour en parler. Elle s'exprime ainsi :

Parce que c'est sûr que ce n'est pas comme s'il venait te demander de l'aider à faire son CV. C'est parce qu'il rentre dans quelque chose qui va le toucher plus profondément, quelque chose de plus intime, fait que d'avoir un bon lien avec, c'est qu'il le sait que de toute façon tu n'iras pas en parler (Sophie, par. 18).

Trois travailleurs et travailleuses de rue affirment que le lien favorise les confidences au sujet de la sexualité. Selon eux, le jeune ne se confiera qu'avec les personnes en qui il a confiance. Marc donne un touchant exemple de marque de confiance qu'un jeune lui a donné. Ému, il raconte le moment où un garçon lui a confié être homosexuel :

Une fois dans ma carrière, il y a un jeune qui m'a fait son *coming-out* pis j'étais la première personne au monde à qui il le disait. J'en ai eu des larmes devant le jeune. Je lui ai dit : Wow t'as même pas idée comment je suis touché que tu me *trust* (fait confiance) à ce point-là! C'est phénoménal! Je t'en parle et j'ai encore des frissons (sourir) (Marc, 86).

Ce témoignage renvoie à l'importance de créer d'abord un lien de confiance, pour parler du sujet intime de la sexualité. D'autres travailleurs et travailleuses de rue affirment que lorsqu'ils ont un bon lien, le moment est opportun à poser des questions sur la sexualité du jeune et de tenter des interventions, ce qu'ils ne feraient pas avec d'autres jeunes. Roxanne insiste sur l'importance du lien de confiance pour questionner le jeune sur la sexualité. Elle illustre ce propos en affirmant qu'il peut être déroutant de se faire poser des questions sur sa vie sexuelle lorsqu'on ne connaît pas la personne :

Moi, ça dépend de mon lien de confiance parce que si tu ne connais pas beaucoup la personne, commencer à lui poser des questions sur sa vie sexuelle, c'est comme pour n'importe quoi, moi je ferais : qu'est-ce que tu veux? Pourquoi tu me demandes ça là? Tu sais, c'est très délicat (Roxanne, par. 38).

En somme, la plupart des travailleurs et travailleuses de rue rencontrés affirment que le moment doit être propice à parler de sexualité avant de se lancer dans ce sujet intime. Selon eux, ce sujet ne peut donc pas être abordé à tout moment. Les travailleurs et travailleuses de rue nous ont fait part de la nécessité d'user de leur intuition pour déterminer les moments opportuns pour intervenir à ce sujet. Pour la grande majorité de nos interlocuteurs, le moment est plus propice à parler de sexualité lorsque le lien de confiance est déjà établi avec le jeune de la rue. La sexualité n'est pas, pour eux, un sujet à aborder lors des premières

rencontres. Ainsi, ils soutiennent l'importance de développer le lien de confiance d'abord, pour ensuite permettre des échanges et des confidences de la part des jeunes sur ce sujet intime de leur vie.

4.2.1.3. L'aborder sans juger ni brusquer le jeune (8 sujets, 15 extraits)

La plupart des travailleurs et travailleuses de rue rencontrés précisent que le sujet de la sexualité est non seulement impliquant pour eux-mêmes, mais aussi pour les jeunes de la rue avec qui ils et elles en parlent. Ils distinguent des attitudes à adopter dans des situations où ils ont à parler de sexualité avec un jeune de la rue, ou plutôt des attitudes à éviter, c'est-à-dire de ne pas juger et de ne pas brusquer le jeune. Le non jugement est une attitude à la base de la pratique de travail de rue, comme il a été mentionné précédemment. Trois travailleurs et travailleuses de rue affirment que le non jugement est d'autant plus important lorsqu'il est question d'un sujet aussi intime que la sexualité. Roxanne mentionne que la base du travail d'intervention au niveau de la sexualité qu'elle fait avec les jeunes de la rue est de ne jamais juger leurs comportements. Antoine, pour sa part, affirme que ce n'est pas son rôle de juger de la sexualité des jeunes lorsqu'il parle de ce sujet avec eux. Laurent donne ici un exemple de cette attitude d'ouverture qui le distingue des autres adultes dans l'entourage du jeune :

Une jeune de 14 ans qui s'est mis à faire des fellations pour avoir une dime de pot, donc elle commence à avoir des comportements un peu de travail du sexe. [...] Fait que moi, je suis le seul adulte dans la vie de cette jeune-là qui ne prend pas position claire, nette et précise «tu ne dois pas faire ça, il ne faut pas que tu fasses ça» : non (Laurent par. 78 à 80).

Marc souligne aussi le fait qu'il se distingue de d'autres adultes qui peuvent avoir un discours jugeant sur la sexualité des jeunes. En faisant référence à ce que les jeunes peuvent vivre dans leur sexualité, comme une peine d'amour ou une première relation sexuelle, il s'exprime ainsi :

Être vraiment à l'écoute sans aucun jugement. Ils (les jeunes) vivent des trucs pis souvent, je trouve que l'adulte est plate avec les jeunes parce qu'il dit : Ah mais c'est des problèmes de 16 ans, tu ne t'en rappelleras plus dans pas long, ce n'est pas important. Mais c'est hyper important! Quand on avait 16 ans pis qu'on vivait un truc, c'était intense pis c'était maintenant (Marc, par. 12).

De plus, trois travailleurs et travailleuses de rue affirment qu'il ne faut pas brusquer les jeunes de la rue dans les interventions au niveau de la sexualité. Marc insiste sur le fait qu'il faut prendre le temps pour parler de sexualité, en douceur, dans un contexte intime.

Il faut prendre le temps. Pis prendre le temps, rentrer dans ces zones-là, il faut y aller one on one, il faut prendre le temps pis il faut s'asseoir dans un endroit intime, pis dans un endroit privé où est-ce qu'on peut en discuter. Prendre le temps d'en jaser, ce n'est pas dans une petite cantine où ça bouge pis ça court. C'est dans un petit resto un peu plus privé [...] Pis là on rentre, de prendre le temps, d'être tout en douceur pis en écoute (Marc, par. 12).

Aussi, respecter le rythme du jeune fait partie des attitudes à adopter pour ne pas le brusquer lorsqu'il est question de sexualité. Julie et Antoine donnent l'exemple des tests de dépistage pour illustrer leurs propos. Ils affirment qu'obliger un jeune à passer des tests de dépistage peut le brusquer ou le bouleverser. Antoine témoigne de l'importance de respecter le rythme du jeune dans ses interventions au niveau de la sexualité pour ne pas «mettre la charrue devant les bœufs» :

Je suis peut-être en train de parler avec quelqu'un, pis là je suis en train de lui dire : tu devrais aller passer des tests. Ça se peut que la personne avec qui je suis en train d'avoir une discussion le sache déjà qu'il a échoué à des tests pis que ça peut-être très dur à vivre pour une personne. Tu ne le sais pas toujours c'est quoi le vécu, fait que moi, j'essaye toujours de respecter le rythme de la personne qui est devant moi pis de ne pas aller mettre la charrue devant les bœufs (Antoine, par. 8).

Julie, quant à elle, utilise l'expression «taper sur la tête» pour illustrer l'attitude de non jugement à éviter. Selon elle, le fait de savoir des détails sur la vie sexuelle de quelqu'un ne justifie pas le fait d'insister davantage sur les messages de prévention qu'avec d'autres personnes.

Tu sais que le risque est là, c'est clair qu'il est là, mais en même temps, ce n'est pas parce que je le sais que ça me donne plus le droit de pousser dessus. Le gars dans le fond, je ne le sais pas là. Je pense aux gars qui font de la prostitution, là, c'est clair qu'ils en ont plein des clients qui ont le VIH pis qu'ils n'en ont pas de vie sexuelle ou en tout cas pas comme ils le voudraient, entre autres à cause de ça, pis en même temps je leur tape-tu autant sur la tête? Fait qu'il faut juste faire la part des choses (Julie, par. 108).

Selon ce témoignage, le fait d'insister à faire de la prévention au niveau de la sexualité peut parfois se faire de façon précipitée. Le non respect du rythme du jeune et le jugement envers sa sexualité comporte des conséquences sur celui-ci, selon Isabelle et Danie. Isabelle décrit les tentatives d'intervention au niveau de la sexualité comme des portes qui s'ouvrent. D'après elle, le fait de brusquer le jeune au sujet de la sexualité ferme en fait la porte à en parler, comme elle le témoigne ici :

Mais c'est plus de respecter les limites de la personne qui est devant moi. Si tu pousse trop la personne à parler de ce que toi, tu veux savoir, si elle se respecte (dans sa sexualité), ce qui se passe à ce niveau-là (sexualité), pis qu'elle n'est pas prête à ça, je pense qu'il y a des portes qui vont se fermer à long terme par rapport à ça. Fait que c'est toujours dans le respect, des fois on ouvre une ouverture, des fois, ça se ferme (Isabelle, par. 40).

Danie affirme aussi que les jeunes de la rue peuvent se sentir brusqués ou jugés quand la sexualité est abordée, surtout pour des questions d'orientation sexuelle et de prostitution. Pour pallier à ces sentiments négatifs qu'ils peuvent ressentir, Danie propose d'attendre que le sujet de la sexualité soit abordé par le jeune lui-même. Son discours en témoigne :

Je te dirais que le terrain pour en parler est vraiment plus délicat pis hasardeux. Normalement, tu ne vas pas vraiment les questionner, tu vas attendre qu'ils t'en parlent parce qu'ils peuvent se sentir vraiment brusqués ou jugés (Danie, par. 19).

Le sujet de la sexualité étant délicat pour plusieurs travailleurs et travailleuses de rue, le non jugement et le respect du rythme du jeune en intervention à ce sujet prend son sens. Pour ne pas brusquer le jeune de la rue ou pour ne pas qu'il ferme les portes à parler de sexualité, le travailleur ou la travailleuse de rue évite d'insister ou de questionner le jeune à ce sujet et peut attendre que la sexualité soit abordée par le jeune lui-même. Bref, éviter des sentiments négatifs chez le jeune est un des défis particuliers de l'intervention au niveau de la sexualité, en travail de rue.

4.2.1.4. Faire des ateliers sexologiques informels et adaptés (6 sujets, 13 extraits)

Presque tous les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés ont eu l'occasion de faire des ateliers traitant de sexualité dans divers organismes comme des maisons des jeunes, des centres de jour ou encore dans les écoles. Sophie, Isabelle et Danie donnent l'exemple de jeu

de questions effectués avec des groupes de jeunes de la rue. Laurent, pour sa part, fait des ateliers sur la sexualité dans le cadre de tournées de classes. Il témoigne de l'utilité de ces interventions :

Moi, ce que je peux quand même te nommer c'est que la tournée de classes qu'on fait avec la sexologue, c'est quelque chose qui est vraiment *winner* (gagnant). C'est quelque chose qu'il faut garder [...] Parce que ça marche, parce que les jeunes sont intéressés, la plupart. Parce qu'on nous pose une foule de questions (Laurent, par. 146).

La préparation et l'animation de ces ateliers posent quelques défis aux travailleurs et travailleuses de rue rencontrés. Ceux qui décrivent les ateliers qu'ils offrent aux jeunes de la rue s'entendent pour dire que, malgré le plan qu'ils peuvent avoir, le cadre est informel et le contenu peut varier. Isabelle abonde dans ce sens en parlant des ateliers qu'elle dispense sur les ITS :

On a notre fil conducteur, mais c'est au travers du jeu ou couramment on fait des petites capsules qu'on veut, pis on parle de ça. Mais c'est sûr que les gens échangent pis ça met quelque chose de plus intéressant encore, mais on réussit à passer notre information au travers ça aussi. C'est ça l'essentiel de notre atelier, ce n'est pas *by the book* (formel et structuré) (Isabelle, par. 52).

Karl témoigne aussi du cadre informel qui nécessite de la souplesse lors des ateliers de prévention sur la sexualité :

T'as beau avoir ton contenu, ils ont beaucoup trop de questions. Une fois que t'ouvres la porte, c'est du *free for all*. Ce qui est excellent moi je trouve. Beaucoup de personnes vont être comme : ok je vais prendre deux autres questions pis après ça il faut que j'y aille, ça il y en a plein. Personnellement, je trouve que ce n'est pas bon de faire ça. C'est correct d'être structuré, c'est correct de faire ton atelier, mais le jeune, surtout par rapport à la sexualité, surtout par rapport à la prévention, il est en train de découvrir ces choses-là : ne ferme pas la porte sur une question éventuelle qui le rend inquiet tu vois? Fait que souvent un atelier d'une demi-heure va finir par durer deux heures et pis avec un petit match de *baby foot* entre temps pour essayer de calmer les esprits un peu là (Karl, par. 88).

Isabelle soutient que les ateliers sur la sexualité sont en fait un prétexte pour aborder ce sujet avec les jeunes et pouvoir en parler ouvertement. Elle affirme que «c'est toujours un prétexte

pour échanger là-dessus, fait que tous les mythes, toutes les questions, on est là pour en parler» (Isabelle, par. 50). Pour sa part, Danie peut se servir des ateliers pour passer l'information qu'elle veut transmettre, sans avoir à attendre une demande explicite de la part du jeune. Elle en témoigne ici : «Au centre de jour il y en a un jeu de questions ITS c'est assez bien pour ça, ça te permet de donner de l'information sans nécessairement que la personne le demande» (Danie, par. 128).

Les ateliers au sujet de la sexualité sont élaborés et animés par quelques-uns de nos interlocuteurs. Ils témoignent du défi de planifier des ateliers de prévention dans divers organismes pour différents groupes de jeunes. La difficulté qui a été exprimée est surtout de faire face aux imprévus et aux changements, puisque les interventions dérogent souvent du plan initial.

4.2.1.5. User d'humour pour alléger le sujet, mais avec discernement (6 sujets, 11 extraits)

La majorité des travailleurs et travailleuses de rue rencontrés affirme que la sexualité est un sujet qui pose certains malaises, mais qu'il est possible d'en rire. Deux travailleurs de rue indiquent que le sujet de la sexualité fait souvent rire les jeunes, et aussi parfois eux-mêmes, parce que c'est un sujet tabou qui rend souvent mal à l'aise. Karl illustre ce propos :

C'est sûr que c'est toujours un sujet tabou qui fait rigoler parce que ce n'est pas un vrai rire, c'est un rire de nervosité, c'est un rire d'inconfort. Qu'est-ce que tu vas faire? Tu ne vas pas brailler! Tu vois quelqu'un qui met un condom sur un pénis en bois, c'est clair que ça va faire rigoler (Karl, par. 82).

Marc ajoute qu'il est facile pour les jeunes de rire de la sexualité. Par contre, ils ont de la difficulté à en parler sérieusement, selon lui. Son témoignage rend compte du tabou de la sexualité qui peut amener les jeunes à rire de la sexualité, parfois de façon vulgaire.

Il y a plein de tabous, il y a plein d'affaires, ils (les jeunes) sont à l'aise de parler de cul, pas à l'aise de parler de sexualité. Ils font des *jokes* de cul (blagues vulgaires), wow ça c'est cool, ils peuvent parler de cul sale, gras, vulgaire à souhait, ça il n'y a pas de problème! (Marc, par. 46).

Quatre travailleurs et travailleuses de rue indiquent que d'user d'humour pour parler de sexualité comporte certaines fonctions. D'abord, comme l'indique ici Isabelle, l'humour

permet de dédramatiser certaines situations que vivent les jeunes de la rue et d'atténuer la gêne face à ce sujet intime :

Je pense que l'humour dédramatise beaucoup pis rend plus à l'aise aussi. Quand tu fais des *jokes* ou que t'exagères ou peu importe, ça calme la tension qu'il peut y avoir ou des fois la gêne que les gens peuvent avoir [...] Je trouve que ça enlève le côté qui, des fois, peut être gênant par rapport aux jeunes. De les amener dans l'humour, je trouve que c'est un beau facilitant parfois (Isabelle, par. 76 à 80).

Certains travailleurs et travailleuses de rue indiquent également que l'humour a pour fonction de passer des messages de façon amusante et informelle. Roxanne témoigne de cette fonction de l'humour :

Ça va juste les mettre à l'aise pour ne pas que ça soit super officiel qu'on parle de sexe là. C'est juste, sans rire de la situation ou de banaliser non plus, on peut se servir de l'humour pour alléger le sujet (Roxanne, par. 32).

Marc nous décrit une situation où l'humour permet d'intervenir avec un groupe de jeune sur les stéréotypes et rôles sexuels :

D'utiliser l'humour pour réussir à faire passer des messages pis les laisser venir à ça parce que ça va venir un moment donné. Pis quand la joke sort, de prendre le temps de relativiser sans être moraliste. Mais parlant de relativiser, j'aime beaucoup moi jouer dans les parcs avec un groupe de jeunes sur comment les gars on peut être un peu colon des fois. Pis rire des gars avec les filles qui sont là. Par l'humour, les messages passent super bien, pis ce n'est pas moraliste, ce n'est pas : attention, je te passe un message! Ça passe dans la conversation (Marc, par. 8).

Danie ajoute : «Pis des fois c'est sûr que l'humour, ça peut être un très bon outil, surtout au niveau sexuel. Je pense que ça fait souvent bien passer les choses, tout dépendant des cas» (Danie, par. 223).

Le témoignage de Danie précise qu'il y a certaines situations où l'humour pourrait moins bien passer l'information. Dans les cas où l'humour banalise les situations que vivent les jeunes, elles déconseillent d'utiliser cet outil en intervention. Roxanne précise aussi qu'il faut éviter de rire de la personne directement : «Tout dépendant de l'humour, tu sais, il ne

faut pas avoir l'air non plus de banaliser, [...] de rire de la personne» (Roxanne, par. 224 à 226).

Laurent met aussi un bémol à l'utilisation de l'humour. Il est possible d'en rire, selon lui, et plutôt naturel de le faire pour lui ou pour les jeunes. Il faut par contre être capable de parler sérieusement de sexualité puisque ce sujet intime et fragile n'est pas toujours drôle, comme il le souligne ici :

Pis quand tu es dans des sujets aussi intimes, aussi fragiles que la sexualité, c'est bon d'être relax. Moi, j'en ris assez facilement, les jeunes en rient aussi. Je ne dis pas que je fais juste en rire, parce que des fois ce n'est pas tout le temps drôle (Laurent, 102).

Somme toute, le sujet délicat de la sexualité peut souvent créer des malaises qui peuvent faire rire les jeunes et les travailleurs et travailleuses de rue. L'humour peut être un bon outil d'intervention à ce sujet, permettant de dédramatiser, de relativiser les choses tout en passant des messages aux jeunes. Toutefois, il est précisé par les travailleurs et travailleuses de rue que l'humour n'est pas approprié dans toutes les situations concernant la sexualité des jeunes de la rue. Selon eux, il faut aussi en parler sérieusement. Le défi qu'ils évoquent est alors d'user de son sens de l'humour en intervention au niveau de la sexualité, tout en faisant preuve de discernement à cet égard.

4.2.1.6. Tolérer des situations bouleversantes (5 sujets, 6 extraits)

Cinq travailleurs et travailleuses de rue témoignent d'une certaine difficulté à aborder des sujets liés à la sexualité qui les touchent personnellement. Certains sujets sont plus controversés dans notre société ou le sont pour les travailleurs et travailleuses de rue eux-mêmes, selon leurs valeurs personnelles. Dans ce cas, certains nous témoignent de leur difficulté à accepter des situations que vivent les jeunes de la rue. Toutefois, ils doivent faire preuve de tolérance envers celles-ci pour continuer d'intervenir et à être en lien avec les jeunes. Par exemple, Laurent donne l'exemple de la promiscuité sexuelle et des comportements qui s'apparentent à la prostitution chez les jeunes qui sont pour lui des situations difficiles à accepter. Antoine décrit le sentiment qu'il peut ressentir devant une telle situation comme étant dérangeante et touchante :

Je vois beaucoup d'hypersexualisation en bas âge. Des filles de 13-14 ans qui portent des vêtements très très très *sexy* [...] Moi, ce que je trouve le plus dérangent, c'est les couples avec un grand déséquilibre d'âge. Dernièrement, j'entendais une fille qui disait que son ex avait 32 ans pis la fille avait 15 ans peut-être. Moi, ça me touche quand tu dis des choses comme ça (Antoine, par. 80).

Marc exprime sa difficulté à tolérer certaines situations dans sa vie personnelle. Pourtant, au travail, il doit mettre en quelque sorte ses valeurs de côté pour accepter le jeune avec qui il intervient peu importe la situation dans laquelle il se trouve. Il témoigne ici de la tolérance dont il fait preuve :

(Soupir) Au début, c'est difficile parce que tu ne comprends pas tout le temps pourquoi tu tolères ces affaires-là. Parce qu'on a des valeurs, pis on ne va pas se le cacher. Moi, si cette jeune-là de 17 ans qui se sent pas bien dans sa sexualité avec son chum, c'est ma petite sœur, je n'ai pas la même jase (conversation) avec elle qu'avec une fille que je rencontre dans le cadre de mon travail de rue! (Marc, par. 58).

Marc témoigne de sa personnalité et de ses valeurs qui doivent parfois être mises de côté pour intervenir au niveau de la sexualité. Sophie, pour sa part, illustre un cas où il est possible que le travailleur ou la travailleuse de rue ne puisse pas intervenir en raison d'un trop grand conflit de valeurs.

On a tous une personnalité, on est tous humains aussi pis je veux dire que quelqu'un qui a une religion qui interdit l'avortement, peut-être que la personne ne serait pas prête à écouter une fille qui voudrait se faire avorter ou l'accompagner aussi, c'est des limites à cette personne-là (Sophie, par. 50).

En somme, la plupart des travailleurs et travailleuses de rue rencontrés s'entendent pour dire qu'ils ont leurs propres valeurs qui sont parfois ébranlées par des situations que vivent les jeunes de la rue au niveau de leur sexualité. Cependant, ils soutiennent l'importance de la tolérance, dans le cadre de leur travail, envers ces situations qu'ils ne toléreraient pas nécessairement dans leur vie personnelle. Dans l'ensemble, la situation dans laquelle se trouve le travailleur ou la travailleuse de rue peut générer une certaine difficulté à intervenir au niveau de la sexualité.

4.2.1.7. *Intervenir sur le lourd sujet des agressions sexuelles (4 sujets, 9 extraits)*

Quatre travailleurs et travailleuses de rue abordent le sujet des agressions sexuelles comme étant un terrain escarpé en intervention. Roxanne exprime clairement qu'elle trouve difficile de recevoir des confidences d'agressions sexuelles, que ce soit de la part d'un agresseur ou d'une victime.

Moi, un gars qui me dirait qu'il a violé une fille, je trouverais ça un peu difficile, ou qu'il ait violé un gars aussi je trouverais ça difficile, mais c'est comme les travailleurs du sexe, ils peuvent me dire qu'ils ont été agressés, c'est plus difficile aussi (Roxanne, par. 78).

Le discours de certains témoigne d'une limite personnelle, tandis que pour d'autre, le sujet des agressions sexuelle renvoie à une limite au niveau de leur travail d'intervenant. D'une part, Isabelle nous fait part des sentiments face au sujet des agressions sexuelles :

Il y a des choses qui viennent plus me toucher fait que, ce n'est pas que ma limite est atteinte, mais à quelque part oui c'est une limite parce que tu viens plus jouer dans les émotions que dans l'intervention. C'est sûr qu'un jeune qui me conte ses agressions sexuelles, tu sais, je ne peux pas être indifférente à ça [...] Ceux qui ont vécu des choses moins appréciées au niveau de leur sexualité, les attouchements contre leur gré ou peu importe, je te dirais que c'est un sujet qui va venir me toucher davantage. Je ne dis pas que je ne suis pas capable d'intervenir, mais des fois ça peut être intense (Isabelle, par. 28).

D'autre part, Danie témoigne de sa limite en tant qu'intervenante face à ce sujet. Elle exprime qu'elle se trouve parfois face à un obstacle au niveau de l'intervention avec un jeune qui confierait avoir vécu une agression sexuelle.

On est pas psychologue non plus, on n'est pas formé pour être psychologue non plus fait qu'il ne faut pas qu'on soulève des choses qu'on n'est pas capable de rattraper non plus. Idéalement, c'est de les référer à CAVAC ou à l'IVAC [...] La personne oui des fois elle va te confier des choses. Tu ne les transportes pas, tu n'as pas le goût de rester avec ça non plus, mais c'est d'accompagner la personne dans les processus qu'elle peut faire aussi pour avoir un suivi ou une certaine indemnité tout dépendant (Danie, par. 82 à 85).

En effet, le travailleur ou la travailleuse de rue n'est pas nécessairement formé pour pouvoir accueillir des confidences d'agressions sexuelles, ni pour faire le suivi psychologique de la

personne à ce niveau. Cependant, comme le témoigne Danie, il est possible de l'accompagner. Elle affirme aussi l'importance d'aller chercher de l'aide pour soi aussi dans cette situation. Les confidences d'agression sexuelle peuvent être lourdes à porter pour le travailleur ou la travailleuse de rue. Selon Antoine, le sujet des agressions sexuelles devient lourd à porter en tant qu'intervenant parce que le traumatisme peut être long à traiter et qu'il est possible de s'imaginer la scène plutôt que de rester dans l'intervention. Il s'exprime ainsi :

Je pense que les trucs les plus difficiles à aborder c'est les agressions, pis c'est sûr que si on pouvait mieux comprendre aussi [...] C'est important de se sentir à l'aise de parler de ces choses-là parce que ça peut durer longtemps avant que les choses se règlent. Quand tu es capable de t'ouvrir sur des choses aussi lourdes que ça régulièrement, moi j'ai l'impression que le cheminement se fait plus vite. C'est pour ça que je ne pense pas que c'est le truc le plus facile pis c'est le truc sur lequel on devrait tous travailler parce que ce n'est pas toujours facile pis des fois, le jeune t'ouvre une porte pis là toi tu pars dans ton imaginaire pis tu imagines 56 milles affaires (Antoine par. 74).

Les propos de nos interlocuteurs démontrent bien les difficultés qu'ils peuvent rencontrer en intervention au niveau des agressions sexuelles. Ils affirment qu'il s'agit d'un sujet lourd à porter pour eux lorsqu'ils reçoivent des confidences. Comme Danie et Antoine l'ont mentionné, il est important de prendre la charge qui leur appartient dans la situation et de ne pas dépasser les limites de leur rôle de travailleur ou travailleuse de rue.

4.2.1.8. Discuter de l'aspect émotionnel de la sexualité revêt un caractère particulier (3 sujets, 4 extraits)

Trois participants témoignent de leur plus grande difficulté à aborder les aspects émotionnels de la sexualité, que les aspects biologiques. Pour Julie et Danie, les émotions en lien avec la vie sexuelle et amoureuse sont de l'ordre de l'intimité la plus profonde chez une personne. Danie illustre ces propos en donnant l'exemple des travailleuses du sexe, pour qui parler de relations et de sentiments a un sens particulièrement personnel et intime, en comparaison aux relations qu'elles peuvent avoir avec les clients.

Je pense que les travailleuses du sexe vont parler plus ouvertement des relations qu'elles peuvent avoir, mais pas nécessairement de leur vie privée. Ça va être plus des clients, parce que c'est loin de soi (moins intime) (Danie, par. 61).

Julie abonde en ce sens en spécifiant que parler d'émotions liées à la sexualité touche «des cordes très sensibles» (Julie, par. 48). Dans un même ordre d'idée, elle s'exprime sur sa difficulté à aborder l'aspect émotionnel de la sexualité avec les jeunes de la rue :

De parler de sexualité, je pense que ce qui est comme plus difficile c'est de parler de tout le côté émotionnel qui peut aller dans la sexualité pis ça même avec les jeunes qui ne font pas le travail du sexe, que ça soit des gars ou des filles (Julie, par. 32)

Ainsi, pour ces deux travailleuses de rue, le défi d'aborder la sexualité avec les jeunes de la rue se situe particulièrement au niveau de la dimension affective de la sexualité. Selon elles, les émotions vécues sont particulièrement difficiles à exprimer, alors qu'il est plus facile de parler des aspects de la sexualité qui sont moins personnels.

Dans un autre ordre d'idée, Marc indique que la dimension affective de la sexualité est justement un sujet dont il parle automatiquement lorsque la sexualité est abordée. Il préfère, pour sa part, questionner les sentiments des jeunes plutôt que les faits. Il s'exprime ainsi :

Je ne rentre pas dans la mécanique quand ils (les jeunes) me parlent de ça (sexualité). La mécanique, ça m'intéresse vraiment moins. Ce n'est pas la mécanique qui me tente, c'est vraiment l'aspect relationnel de la chose. Ce qui se passe avant, ce qui se passe autour pis comment tu t'es senti. Je ne veux pas entrer dans les détails de leur position sexuelle, ça m'intéresse zéro. Je ne suis pas là-dedans pantoute, je suis dans le comment ils se sentent (Marc, par. 14).

Les trois travailleurs et travailleuses de rue semblent d'accord pour affirmer que l'aspect affectif et émotionnel de la sexualité est une dimension particulièrement intime. Il peut être plus difficile d'aborder ces aspects, comme le souligne Julie et Danie. Par contre, Marc affirme que de savoir comment les jeunes se sentent dans leur sexualité est plus pertinent en intervention que de savoir ce qu'ils font. Aborder l'aspect émotionnel de la sexualité s'ajoute donc aux autres défis de l'intervention au niveau de la sexualité dans le cadre du travail de rue. La prochaine section s'attardera à décrire une pratique assez répandue qui facilite certaines interventions au niveau de la sexualité : la distribution de condoms aux jeunes de la rue.

4.2.2. La distribution de condoms est un outil fréquemment utilisé en intervention
(8 sujets, 42 extraits)

L'intervention au niveau de la sexualité peut également se traduire, dans le cadre du travail de rue, par la distribution de condoms et la promotion de la santé et de la protection sexuelle. Tous les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés distribuent des condoms dans leur pratique au quotidien. Ils en ont habituellement sur eux et en distribuent aux jeunes de la rue gratuitement. La prochaine section exposera comment la distribution de condoms devient un moyen d'intervenir sur la sexualité, et non seulement sur la protection sexuelle, d'aborder un jeune, d'apprendre à le connaître et de continuer d'être en lien avec lui.

4.2.2.1. *C'est une pratique assez populaire (9 sujets, 17 extraits)*

Tous les travailleurs et travailleuses de rue témoignent de la distribution de condoms comme étant une bonne partie de leur travail de prévention effectuée dans la rue, avec les jeunes. Ils affirment tenir des statistiques sur le nombre de condoms donnés et que ces statistiques s'avèrent très élevées. Antoine en témoigne qu'il «peut donner énormément de condoms. On a toujours des statistiques immenses» (Antoine, par. 60). Sept (7) autres travailleurs et travailleuses de rue témoignent de cette pratique très populaire. Laurent lance «j'en passe des condoms, j'en passe en maudit» (Laurent, par. 156). Isabelle, pour sa part, témoigne de la diversité de sortes de condoms qu'elle distribue fréquemment :

C'est sûr à la saveur : fraise, vanille, banane, couleur, ça pogne beaucoup. Dernièrement, je trouve que j'en sors beaucoup, les réguliers, les ultra-sensibles, les larges, les ultra-résistants, on en laisse un peu de chaque pour que les jeunes puissent en avoir un peu pis essayer (Isabelle, 62).

Laurent précise qu'il distribue non seulement des condoms aux jeunes de la rue, mais que les jeunes viennent souvent eux-mêmes lui demander des condoms. Il en vient à la conclusion que la prévention est faite et que les jeunes utilisent les condoms s'ils en demandent autant. Il affirme que «ces jeunes-là sont super actifs, ils se protègent. En tout cas, ils viennent chercher des condoms fait qu'ils les utilisent les condoms» (Laurent, 44).

Puis, deux travailleurs de rue indiquent que le port du condom est une des priorités de la prévention en travail de rue. D'ailleurs, Danie indique dès le début de l'entrevue que c'est

une question prioritaire par rapport aux interventions qu'elle fait au niveau de sexualité des jeunes de la rue, à savoir s'ils utilisent le condom.

C'est sûr qu'en distribuant du matériel, souvent le port du condom vient en questionnement ou peut venir une priorité à savoir s'ils se protègent, des choses comme ça (Danie, par. 2).

En somme, la plupart des travailleurs et travailleuses de rue intègrent la distribution de condoms dans leur pratique quotidienne. Ils mentionnent qu'une grande quantité de condoms est distribuée aux jeunes de la rue et que beaucoup de promotion est faite au sujet de la protection sexuelle. Les prochaines sections permettront de voir que la distribution de matériel ne sert pas qu'à faire de la prévention au niveau de la santé sexuelle, mais aussi à créer des liens avec les jeunes de la rue et à apprendre à les connaître.

4.2.2.2. Un moyen d'ouvrir la porte à parler de sexualité, au-delà de la protection qu'il procure (7 sujets, 13 extraits)

Un peu plus de la moitié des travailleurs et travailleuses de rue rencontrés rendent compte de la diversité d'interventions possibles par la distribution de condoms auprès des jeunes de la rue. D'abord, certains témoignent de l'information qu'ils donnent aux jeunes à qui ils distribuent des condoms, qui renvoie à sa fonction prophylactique. Par exemple, Isabelle peut informer des différentes sortes de condoms, puis Laurent explique comment le mettre correctement aux jeunes. Voici leurs témoignages respectifs :

Je vais leur expliquer les modèles que j'ai, les sortes que j'ai, surtout pour les saveurs pour ne pas qu'il y ait de pénétration, admettons qu'une fille est plus propice à faire des vaginites ou des infections à levure, bien informer que les couleurs vont être plus à risque à cause du colorant. Fait qu'on va les informer par rapport à ça quand j'en donne, je ne fais pas que les donner, c'est tout (Isabelle, par. 70).

Sors ton démo (pénis en bois) pis tu leur montres, ça c'est quelque chose qui est important. [...] C'est l'étape du pinçage, pincer le bout c'est bien important. C'est une intervention que je fais souvent (Laurent, par. 40 à 42).

De plus, la majorité des travailleurs et travailleuses de rue affirment que la distribution de condoms aux jeunes de la rue leur permet de faire des interventions qui vont au-delà de sa fonction prophylactique. En plus de donner de l'information sur le condom lui-même et ses

avantages, plusieurs travailleurs et travailleuses de rue en profite pour parler de sexualité de façon plus générale. Certains utilisent l'image d'une porte ouverte pour illustrer le fait que la distribution de condom amène à parler de sexualité. D'ailleurs, Marc affirme clairement que la distribution de condoms «pour parler de la sexualité, c'est [sa] principale porte d'entrée» (Marc, par. 30). Isabelle emploie aussi cette image dans ce témoignage :

Justement en donnant du matériel contraceptif, ça peut être une belle porte pour en jaser ou parler de oui, les contraceptifs, mais aussi de sexualité des fois, on peut embarquer avec ça, c'est un bel outil (Isabelle, par. 90).

Le condom ne semble pas qu'être un objet qui est distribué, mais il devient aussi un outil pour ouvrir la porte au sujet de la sexualité avec un jeune de la rue. Sophie affirme qu'elle «les utilise beaucoup comme levier d'intervention» (Sophie, par. 20). Certains travailleurs et travailleuses de rue donnent des exemples d'interventions qu'ils peuvent faire en lien avec la distribution de condom sans nécessairement focaliser sur le condom lui-même. Laurent se sert du prétexte du condom pour parler de plaisir sexuel et de réciprocité dans la relation sexuelle. Ces propos sont les suivants :

C'est quelque chose de nouveau que je ne faisais pas au départ, que j'ai appris à faire parce que je me suis rendu compte que souvent, les gars ont encore cette espèce d'égoïsme, ils sont égocentriques dans leur sexualité à cet âge-là, pis pour moi, c'est important de dire : ben ça se passe à deux et c'est peut-être le fun que les deux aient du plaisir, plus d'échanges, qu'il y ait plus de partage! Fait que tu peux essayer le condom blanc. Pourquoi? Parce que tu vas durer plus longtemps, tu risques de donner plus de plaisir à la fille (Laurent, par. 35).

Pour sa part, Julie utilise le condom pour parler d'érotisme et de sensualité dans les relations sexuelles. Elle s'exprime ainsi :

Faut que tu trouves un moyen de l'amener pas comme une obligation, mais comme étant un jouet sexuel, pis t'offres une trousse avec de l'huile à massage, différents lubrifiants, des *cockrings* (anneaux péniers) [...] il y a de quoi de complètement érotique là-dedans (Julie, par. 118 à 120).

Ces exemples, parmi d'autres, permettent d'illustrer les diverses façons de parler de sexualité avec un jeune qui, au départ, ne voulait que des condoms. Comme certains travailleurs et

travailleuses de rue l'ont mentionné, le condom devient un levier d'intervention et la distribution de condom ouvre la porte sur le sujet de la sexualité. Le fait de donner des condoms à un jeune de la rue offre, selon les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés, plus de possibilités d'interventions au niveau de la sexualité que leur simple distribution.

4.2.2.3. *Un moyen d'aborder le jeune ou d'entretenir le lien (6 sujets, 8 extraits)*

Les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés affirment que la distribution devient parfois un prétexte à aborder le jeune et un moyen de continuer le lien avec lui. Offrir des condoms est, pour quatre travailleurs et travailleuses de rue, un bon moyen d'entrer en relation avec un jeune de la rue pour la première fois. Antoine en témoigne : «C'est un moyen toujours, bien intéressant pour entrer en relation avec un groupe de jeunes que t'en connais un ou deux pis que les autres tu ne les connais pas trop là» (Antoine, par. 60).

Marc aussi témoigne de sa façon d'utiliser le condom pour entrer en contact avec un jeune de la rue et débiter une relation avec lui :

C'est un outil facilitateur de relation pour tous les autres sujets que la sexualité parce que c'est facile d'entrer en lien avec le gars qui te donne des condoms parce que ça donne une excuse pis c'est quelque chose d'attrayant (Marc, par. 34).

Marc indique dans le témoignage précédent que le condom est un objet attrayant pour un jeune de la rue. Karl et Laurent sont aussi de cet avis. Ils affirment que la distribution de condom attire le jeune et fait que le jeune revient le voir régulièrement. Selon Karl, ce comportement du jeune permet de créer un lien avec lui avec le temps, car les jeunes reviennent souvent le voir pour avoir des condoms et parler du même coup de leur journée. Pour Laurent aussi, la distribution de condoms permet de voir régulièrement les mêmes jeunes. Il explique ici la raison pour laquelle il ne donne pas un nombre élevé de condoms à la fois au même jeune :

Ce n'est pas de faire : voilà la boîte au complet de cent-quarante-quatre condoms. C'est de faire : j'ai une limite maximum qu'un a déterminé dans l'organisme, je te donne la limite maximum. Tu sais pourquoi il y a une limite? Il y a une limite parce qu'il y a des gens qui en vendent... bon il y a des raisons pour lesquelles on ne peut pas donner cent-quarante-quatre condoms, mais une des raisons c'est : je veux te revoir la semaine prochaine! Je veux être en lien avec toi (Laurent, par. 68).

Ainsi, par la distribution de condoms, plusieurs jeunes vont vers les travailleurs et travailleuses de rue. Le condom sert alors pour certains à établir un premier contact, puis à faire en sorte que le jeune revienne vers lui éventuellement. Le condom devient, pour la majorité des travailleurs et travailleuses de rue rencontrés, un moyen d'aborder un jeune de la rue et de créer un lien avec lui.

4.2.2.4. *Un moyen de connaître un peu plus le jeune (5 sujets, 6 extraits)*

Certains travailleurs et travailleuses de rue nous font part de leurs observations lorsqu'ils distribuent des condoms aux jeunes de la rue. Ils affirment pouvoir connaître un peu plus les tempéraments des jeunes et savoir où ils en sont dans leur sexualité. Isabelle et Laurent témoignent des différences de réactions qu'ils peuvent observer chez les jeunes à qui ils donnent des condoms. Laurent s'exprime ainsi : «Ils rient, ils trouvent ça drôle, ils sont mal à l'aise, il y en a qui sont à l'aise, il y en a qui montrent que "moi je connais ça". Je trouve ça sympathique» (Laurent, par. 148). Isabelle renchérit à ce sujet :

Il y a plusieurs jeunes qui demandent la discrétion pour ne pas trop que ça paraisse : je ne veux pas trop que mes amis soient au courant. Autant qu'il y a des fois où t'arrives dans le groupe : Hey on veut des condoms! Tout le monde cri : je veux des rouges! (Isabelle, par. 66).

Selon quelques travailleurs et travailleuses de rue, le fait d'observer les réactions des jeunes permet de les connaître un peu plus. Antoine soutient qu'il peut déduire de la réaction du jeune par rapport au condom, sa façon d'entrer en intimité avec quelqu'un, comme il le témoigne ici :

Ça dépend aussi des gens, il y en a qui se sentent à l'aise de montrer des condoms à droite et à gauche et il y en a d'autres qui sont comme (en chuchotant) "monsieur, je veux des condoms". Pis c'est sûr que tu perçois un peu ce que ça peut être dans leur intimité, de se sentir à l'aise ou pas (Antoine, par. 60).

Pour sa part, Sophie comprend, par leurs réactions ou leur façon de demander des condoms, que les jeunes de la rue ne sont pas rendus au même niveau dans leur sexualité, peu importe leur âge. Ces propos l'indiquent :

Il y en a pour qui c'est super normal. Des plus jeunes viennent me voir pis me demandent des capotes [...] Mais après il y a la grande qui vient me voir pis qui dit : as-tu des capotes? C'est pour ma sœur? Fait qu'ils ne sont pas tous au même niveau par rapport à leur sexualité (Sophie, par. 12).

En somme, le travailleur ou la travailleuse de rue est témoin des différentes réactions des jeunes lorsqu'ils demandent ou reçoivent des condoms. Certains de nos interlocuteurs disent en savoir un peu plus le tempérament du jeune, ce qui leur donne des indices sur le niveau d'aisance avec la sexualité. Comme ils en témoignent, certains jeunes sont gênés et d'autres sont extravertis, ce qui peut indiquer où ils en sont rendus dans leur sexualité. La distribution ne sert alors pas qu'à informer sur la protection que peut procurer le condom, bien que ce soit une pratique assez fréquente en travail de rue. La distribution de condoms est un levier d'intervention qui s'inscrit à travers les autres efforts d'interventions au niveau de la sexualité qu'exercent les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés. L'intervention au niveau de la sexualité pose certains défis aux travailleurs et travailleuses de rue, mais il s'agit tout de même pour eux d'un sujet important à aborder avec les jeunes de la rue. En effet, nos interlocuteurs nous font part de plusieurs difficultés dont ils sont témoins dans la vie affective et sexuelle des jeunes de la rue, qui seront présentées dans la prochaine section.

4.3. Portrait d'une sexualité tourmentée (9 sujets, 47 extraits)

Neuf travailleurs et travailleuses de rue de différents quartiers de Montréal ont été questionnés au sujet de leur perception de la vie sexuelle et affective des jeunes de la rue. Ils s'entendent pour dire que le milieu de vie précaire dans lequel vivent les jeunes de la rue a une certaine influence sur la façon dont ils vivent leur sexualité. Nous verrons comment les travailleurs et travailleuses de rue décrivent le milieu de vie précaire des jeunes de la rue avec qui ils interviennent ainsi que les conséquences de cette précarité sur la vie sexuelle et affective. Puis, nos interlocuteurs se sont montrés critiques face aux idées reçues des jeunes au sujet de la sexualité, que ce soit par l'éducation à la sexualité ou par les médias.

4.3.1. Milieu de vie précaire qui trouble la sexualité (6 sujets, 22 extraits)

La majorité des travailleurs et travailleuses de rue, plus précisément six d'entre eux, décrivent le milieu de vie précaire dans lequel vivent les jeunes de la rue rencontrés. Dans

cette section, les témoignages permettent de décrire ce contexte de vie particulier aux jeunes de la rue. Les propos des travailleurs et travailleuses de rue nous indiquent que la vie affective et surtout les relations sexuelles sécuritaires des jeunes de la rue sont tributaires de leur milieu de vie précaire.

4.3.1.1. La précarité et ses contrecoups sur la sexualité (3 sujets, 8 extraits)

Les trois travailleurs de rue ont discuté du sujet du milieu de vie des jeunes de la rue et des influences de celui-ci sur leur sexualité. Travaillant dans des quartiers différents, les travailleurs et travailleuses de rue nous dressent un court portrait des contextes dans lesquels vivent les jeunes de la rue. Pour certains, le milieu précaire peut se traduire, au départ, par le fait d'avoir vécu dans un contexte familial problématique, comme en témoigne Isabelle :

Il y a des milieux, des contextes familiaux qui peuvent brasser ou il y en a d'autres qui sont partis de chez leurs parents parce que c'est de la merde pis je préfère être dans la rue pis là j'suis dans la vingtaine pis je n'ai pas grand-chose encore pis je bouette, mais je fais mon possible. Pis je veux rien savoir de ma famille, donc je quête pour manger (Isabelle, par. 126).

Le milieu de vie précaire peut aussi se traduire par un déséquilibre budgétaire, selon Antoine, ou par le fait que les besoins de base ne sont pas comblés, selon Isabelle. Certains jeunes de la rue habitent carrément dans la rue, sans avoir d'adresse fixe. Julie nous parle de cette réalité en indiquant qu'elle influence les contextes dans lesquels peuvent se dérouler les relations sexuelles des jeunes.

Au niveau de la réalité, dans le fond, de la sexualité des jeunes de la rue dans le centre-ville, ben c'est sûr que c'est assez variée, mais je pense que ce qui est spécifique ici, pis qui est peut-être différent des autres quartiers que je vois, c'est le fait que justement c'est les jeunes de la rue, donc c'est des jeunes qui n'ont pas d'adresse fixe. Donc c'est des jeunes qui ont des relations sexuelles dans des lieux qui ne sont pas nécessairement propices à faire du sécurisexe (Julie, par. 2).

Trois travailleuses de rue témoignent de la faible tendance à porter le condom lors des relations sexuelles chez les jeunes de la rue. Julie affirme que le faible recours au condom chez les jeunes de la rue peut être en lien avec leurs habitudes et le contexte de vie dans la rue.

Je pense à des jeunes comme les punks, pour l'été ils se tiennent en grosse gang, ils se soulent la *geule* comme s'il n'y avait pas de lendemain. C'est sûr que rendu là, ta conscience est biaisée, tu n'es plus comme : «oui tu sais, c'est vrai, faut que je mette un condom». Rendu là c'est sûr que le condom a tendance à prendre le bord (Julie, par. 34)

Parmi les conséquences sur la sexualité du milieu de vie précaire, deux travailleuses de rue parlent de difficultés affectives et de difficultés dans le couple. Isabelle observe de la dépendance affective chez des jeunes de la rue.

Il y en a que c'est très précaire, je dirais la dépendance affective, dépendance : «je ne peux pas être tout seul!» Ou il y en a qui ont vécu des traumatismes aussi étant jeune. Tu sais, c'est plus compliqué, sont dans des milieux plus précaires (Isabelle, par. 8).

Bref, selon nos interlocuteurs, les jeunes de la rue vivent dans un contexte précaire où l'instabilité financière et de logement amènerait les jeunes à adopter des comportements à risques. Ce contexte de vie influencerait la vie sexuelle et affective des jeunes en ce sens qu'ils ont moins tendance à se protéger, vivent des difficultés affectives et de couple. Les prochaines sections abordent d'autres contrecoups possibles au milieu de vie précaire dans lequel les jeunes vivent.

4.3.1.2. Le recours à la prostitution affecte leur identité, leurs relations et la protection (3 sujets, 7 extraits)

Trois travailleuses de rue identifient la prostitution comme conséquence du milieu de vie précaire des jeunes de la rue. Selon ce qu'elle observe dans le quartier où elle travaille, Julie indique que la prostitution est un choix que les jeunes font pour avoir de l'argent sans tomber dans la criminalité. Certains en font un travail régulier, d'autres se servent de la prostitution pour avoir un toit où dormir ou pour obtenir des cadeaux, comme le témoigne Danie :

Je pense à un cas [...] c'est particulier parce qu'il a des patterns de travail du sexe jusqu'à un certain point, mais il n'est pas payé en argent. Il va être payé admettons pour aller rester chez quelqu'un où la personne s'attend un peu à ça, ou il va l'habiller, «viens, je vais t'amener à souper» fait qu'il reste chez la personne. Lui, il ne considère pas qu'il fasse du travail du sexe, mais en même temps, c'en est une forme (Danie, par. 25).

Cependant, ce choix comporte des influences non négligeables pour les jeunes selon les travailleuses de rue, au niveau de la vie sexuelle et amoureuse des jeunes avec qui ils ou elles œuvrent. Danie et Roxanne partage le même avis sur la protection au niveau de la sexualité, influencée par la prostitution. Selon elles, les jeunes de la rue qui font du travail du sexe se protègent avec leurs clients, mais ont tendance à ne pas se protéger avec leurs partenaires sexuels et amoureux, peut-être pour différencier le travail de la réelle intimité. Voici les propos respectifs de Roxanne et Danie à cet effet :

Mais y en a beaucoup je pense qui vont se protéger avec les clients, mais qui ne se protégeront pas avec leur chum ou leur blonde. Parce que pour eux autres, le sexe devient un outil de travail aussi, un outil de revenu, fait qu'il y en a que c'est leur façon de faire la différence avec le travail [...] je ne sais pas s'ils voient ça comme une proximité de ne pas mettre le condom, «ah c'est mon chum ce n'est pas grave»: c'est plus intime, pas besoin de mettre de condom (Roxanne, par. 3).

Même dans le milieu gai, par rapport à ce que tu dis, des fois ça devient complexe parce qu'entre eux, ils ne se protégeront pas. Avec les clients, ils vont le faire, mais entre eux ils ne se protégeront pas. Mais finalement, il y a un grand risque pareil (Danie, par. 4).

Selon ces témoignages, les jeunes de la rue qui font de la prostitution sont exposés à des risques au niveau de leur santé sexuelle. D'autant plus que parfois, certains clients demandent clairement à ne pas porter le condom, comme l'indique Julie, à travers les propos suivants :

Il lui offrait toujours plus d'argent pour baiser pas de capote. Mais la fille est en gros dilemme. C'est un père de famille, probablement que sa femme ne le sait pas là qu'il vient dans le centre-ville pour voir des filles, pis tu sais, ils m'offrent plus d'argent, mais moi j'fais de la dope. Moi, j'en ai besoin de plus d'argent à un moment donné! Fait que t'es tellement en manque que tu vas décider de le faire (Julie, par. 110).

Pour sa part, Julie parle de difficultés affectives dans le contexte du travail du sexe. Elle relate les difficultés des filles à développer des relations saines avec les hommes, en lien avec la prostitution. Elle s'exprime ainsi :

Mais je pense que c'est aussi une question de rapport aux clients. Si t'as été avec des clients masculins, ça devient conflictuel là, c'est dur de garder, d'avoir une relation saine avec un gars après (Julie, par. 64).

Un autre exemple de l'impact que peut avoir la prostitution sur la vie affective des jeunes de la rue, mentionné par deux travailleuses de rue, se situe au niveau d'un conflit identitaire que peuvent vivre certains jeunes hommes qui se considèrent hétérosexuels, mais qui ont des comportements de prostitution avec d'autres hommes. Ils se questionnent alors sur leur orientation sexuelle et sur leur identité sexuelle, comme l'indique Roxanne.

Des fois, ils peuvent devenir confus sur leur orientation sexuelle parce que premièrement les gars, admettons qu'ils sont hétéros, ils font du travail du sexe avec des hommes, pis un moment donné, physiquement, ils peuvent avoir du fun pareil. Il y en a des fois, ce n'est pas tout le monde, mais ils peuvent se questionner, il y en a qui arrivent à dire «ben j'ai aimé ça, j'suis-tu gai? Hétéro?» Mais tu sais, il y en a qui s'en posent pas de questions pis y en a qui s'en posent (Roxanne, par. 22).

Les difficultés affectives, relationnelles et identitaires reliés au recours à la prostitution s'ajoutent aux contrecoups du milieu de vie précaire des jeunes de la rue, selon les travailleurs et travailleuses de rue. Malgré que ce soit pour certains jeunes un moyen d'avoir de l'argent, un toit ou de la nourriture, bref de combler ses besoins de bases, ce choix ne serait pas sans conséquences sur leur vie affective et sexuelle.

4.3.1.3. Une estime de soi plutôt faible (3 sujets, 4 extraits)

Deux travailleuses de rue témoignent de l'estime de soi assez faible des jeunes de la rue et de leur difficulté à s'aimer eux-mêmes pour certains d'entre eux. Julie et Roxanne s'entendent pour dire que leur milieu de vie instable ou leurs histoires familiales jouent sur l'estime personnelle de certains jeunes de la rue. Le discours de Julie est particulièrement éloquent à ce sujet :

Leur estime d'eux autres est souvent pas... à cause de la réalité de la rue, est pas super, j'veux dire : premièrement la société au complet oublie jamais à tous les jours de te rappeler que t'es un tas de merde, fait qu' au bout de la ligne, tu finis par le penser toi-même, déjà que t'es pas nécessairement tout le temps fier de tout ce que t'as fais, mais en plus tu te le fais remettre sous le nez à tous les jours de ta vie. Parce qu'il y a quelqu'un qui va passer à côté de toi pis qui va passer un commentaire désobligeant, ou bien tu vas te rendre à quelque part pis le monde qui va te servir comme si t'étais de la merde. Ça vient jouer dans la confiance (Julie, par. 40).

Dans un même ordre d'idée, Roxanne lance :

Je ne veux pas généraliser non plus, mais il y a beaucoup de monde qui n'ont pas eu nécessairement l'affection dont ils auraient eu besoin dans leur famille ou il y en a beaucoup qui sont en centre d'accueil [...] Ils se sentent mieux quand il y a quelqu'un qui les aime parce qu'ils ont de la misère à s'aimer eux-mêmes (Roxanne, par. 103).

Puis, Laurent et Julie précisent le cas particulier des filles, qui ont moins de contrôle sur leur propre sexualité que les garçons, selon eux. Ils disent rencontrer plus souvent de filles ayant des problèmes par rapport à l'estime de soi que de garçons. Pour celles qui ont une faible estime d'elles-mêmes, Laurent affirme que cela les pousse à avoir des comportements plus à risque au niveau de leur vie affective et sexuelle.

On va rencontrer des problématiques d'estime de soi souvent. C'est souvent les filles qui ont des problèmes avec les gars (rires) pis ça change de partenaires beaucoup pis ça, des fois, a plusieurs partenaires en même temps [...] C'est plus difficile à aller chercher une fille qui a un manque d'estime pis qui va le combler en allant chercher l'attention chez les gars, qui sont supposément plus puissants, qui ont une espèce de puissance, une influence sur les autres. Pis c'est une manière pour ces filles-là d'aller chercher un certain pouvoir (Laurent, par. 12 à 14).

Dans le discours de Laurent, le problème d'estime de soi semble en lien avec d'autres problèmes au niveau de la sexualité, soit la dépendance affective, la soumission sexuelle ou le nombre élevé de partenaires sexuels. Comme l'a mentionné Julie, le milieu de vie dans lequel ils se trouvent n'est pas valorisé par la majorité de la population. Il peut ainsi être difficile pour eux de se définir positivement dans ce contexte.

4.3.1.4. La drogue prend parfois toute la place (2 sujets, 3 extraits)

La consommation de drogue chez les jeunes de la rue est rapportée par deux travailleuses de rue. Celles-ci affirment que le fait de consommer de la drogue influence la façon dont les jeunes de la rue vivent leur sexualité. D'abord, le témoignage de Julie décrit ce qu'elle constate dans son travail au niveau de la consommation de drogue :

C'est beaucoup, beaucoup, beaucoup avec des jeunes qui sont des consommateurs de drogues assez actifs, pis pas juste fumer du pot. Ils sont rares ceux qui ne font rien que boire de la bière pis fumer du pot. Sauf que même ceux qui ne font que ça, on travaille quand même avec eux, parce qu'on les considère à risque aussi d'en venir à des consommations qui sont plus intenses, juste par l'influence du milieu (Julie, par. 20).

Pour Julie, les jeunes peuvent être amenés à consommer de la drogue en raison du milieu précaire dans lequel ils vivent. Cette consommation comporte ses conséquences sur la sexualité des jeunes. Roxanne et Julie s'entendent pour dire que lorsque la drogue prend beaucoup de place dans la vie d'un jeune ou du couple, la sexualité est souvent mise à l'arrière-plan. Le témoignage de Roxanne l'affirme :

C'est sûr quand tu consommes beaucoup, un moment donné t'en a plus de libido. Ça descend aussi, fait que s'ils sont en couple, souvent, il ne se passe plus rien parce qu'ils n'en auront juste pas envie. Ça dépend de comment ils consomment, qu'est-ce qu'ils consomment (Roxanne, par. 62).

Les propos de Julie vont dans le même sens que ceux de Roxanne. Elle affirme également ici que les jeunes qui consomment beaucoup de drogue ont des partenaires de consommation plutôt que des partenaires sexuels :

Dans le fond, là, ils n'en ont pas de vie sexuelle, ils consomment ensemble, c'est des partenaires de consommation pis ils font du cash ensemble pour arriver à consommer. Sauf que finalement, leur vie sexuelle à travers de ça, tu vas leur demander pis c'est comme : dans une relation de trois mois vous avez eu trois relations sexuelles (Julie, par. 38).

La consommation de drogue est un contre-coup du milieu de vie des jeunes de la rue observée par deux travailleuses de rue. Au même titre que la prostitution, le déséquilibre budgétaire et l'instabilité de logement, mais avec des conséquences différentes, la drogue peut influencer la vie sexuelle des jeunes de la rue qui en consomment. En plus de faire ressortir les contre-coups de la précarité des jeunes de la rue sur leur vie affective et sexuelle, les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés nous témoignent des représentations de la sexualité des jeunes. La prochaine section fera état de leurs critiques envers l'éducation sexuelle reçue et l'influence des médias dans la vision des jeunes de la sexualité.

4.3.2. Critique des idées reçues sur la sexualité et de ses répercussions (7 sujets, 25 extraits)

L'éducation à la sexualité chez les jeunes de la rue comporterait des lacunes selon la plupart des travailleurs et travailleuses de rue rencontrés. Les jeunes sont ainsi exposés aux messages contenus dans les médias sans nécessairement avoir l'éducation sexuelle qui répond à leurs interrogations. Des travailleurs et travailleuses de rue indiquent que des messages véhiculés par la culture hip hop et la pornographie ont une certaine influence sur la sexualité des jeunes. Ils témoignent des fausses représentations de la sexualité qui seraient véhiculée dans ces médias. De plus, certains sont témoins d'attitudes et de comportements sexistes, qui inquiètent particulièrement deux travailleurs de rue. Cette section présentera les critiques de plusieurs travailleurs et travailleuses de rue envers les idées reçues des jeunes de la rue au sujet de la sexualité, qui sont pour eux souvent décalées de la réalité.

4.3.2.1. À la base, une éducation sexuelle insuffisante (6 sujets, 9 extraits)

Six travailleurs et travailleuses de rue soulignent que l'éducation sexuelle est déficiente chez les jeunes de la rue. Une seule personne précise un aspect positif au sujet de l'éducation sexuelle des jeunes. En effet, Isabelle mentionne que les jeunes sont beaucoup plus ouverts à l'homosexualité qu'autrefois. Cependant, Marc et Sophie interviennent principalement avec des jeunes qui fréquentent les écoles secondaires et l'absence relative de cours d'éducation à la sexualité crée un vide.

La plupart des jeunes que je vois, c'est des jeunes qui fréquentent les écoles secondaires. Malgré tout, je vois quand même un besoin au niveau de la sexualité parce qu'ils n'ont pas nécessairement d'éducation sexuelle adéquate dans les écoles (Sophie, par. 4).

Marc, de son côté, déplore le fait que les jeunes n'ont plus de place pour discuter ouvertement de sexualité.

Ils n'ont pas nécessairement les repères non plus, pis ils n'ont surtout pas d'espace pour en parler (de sexualité). C'est vraiment ce que je remarque, il n'y a pas d'espace pour en parler : ça a été largué par les écoles! (Marc, par. 4).

Une des conséquences est le manque d'information véridique sur la sexualité, entre autres à ce qui a trait aux ITS et à la grossesse. Laissés à eux-mêmes, les jeunes entretiendraient plusieurs mythes entourant la sexualité. Roxanne en donne quelques exemples :

Mais c'est sûr que les mythes et les fausses croyances, des fois c'est un peu compliqué, mais j'ai déjà entendu, par exemple : «ah c'est pas grave, tu mets une cent pis si la fille a mal, c'est parce qu'elle a une maladie» ou «tu sens pis si ça sent bon c'est correct» [...] ça c'est chez les jeunes aussi, des filles qui disent : «ah moi j'suis pas capable d'être enceinte de toute façon c'est correct, j'ai déjà baisé trois fois pas de condoms pis j'suis pas tombée enceinte». Pis ça, c'est dur parce qu'ils le croient dur comme fer (Roxanne, par. 35).

Isabelle nuance les discours sur le manque de connaissances des jeunes au niveau de la sexualité en affirmant que chaque personne est différente et ne se situe pas au même niveau. Certains sont très informés et d'autres ne le sont pas du tout. Laurent distingue deux réalités par rapport au niveau de connaissances des jeunes : leur discours entre eux et l'information véridique qu'ils ont au niveau de la sexualité. Laurent explique que même si les jeunes parlent plus fréquemment de sexualité, ils ne sont pas plus informés.

Mais au niveau des relations sexuelles, je pense que les jeunes en parlent beaucoup plus qu'avant entre eux autres, sauf qu'en faisant des tournées de classes pis en allant parler de sexualité, on se rend compte qu'ils sont pas super informés (Laurent, par. 26).

Julie adopte un discours quelque peu différents des autres sur l'éducation sexuelle. Pour elle, le problème ne se situe pas au niveau des connaissances, mais au niveau de l'application de ses connaissances dans sa vie sexuelle. Selon elle, les jeunes de la rue sont très informés au niveau du sécurisexe et des pratiques sexuelles. Elle a elle-même affirmé que beaucoup d'actions de prévention et de promotion de la santé sexuelle sont déployées dans le centre-ville pour les jeunes de la rue. Par contre, certaines difficultés demeurent :

C'est clair que la population en général est bien moins informée que les jeunes avec lesquels on travaille, [...] ils sont contents de savoir ce qu'ils savent, pis ils en sont fiers. Est-ce qu'ils l'appliquent? Ça c'est un autre domaine. Sauf que souvent sont très, très conscients. Je pense que le bout qu'il reste à faire au niveau de la sexualité, c'est vraiment au niveau de l'estime de soi parce que souvent ils savent comment se protéger, ils savent ce qui est plus à risque, ce qui est moins à risque comme pratiques sexuelles [...] c'est une question d'avoir envie que le lendemain arrive, pis c'est de croire que dans dix ans tu vas encore exister (Julie, par. 82 à 86).

Ainsi, les jeunes de la rue se situent à des niveaux très différents de connaissances sur la sexualité et les pratiques sécuritaires. L'école ne semble plus être un lieu d'information et d'échanges à ce sujet. Certains travailleurs et travailleuses de rue émettent l'hypothèse qu'un manque d'information peut mener à une prise de risque sexuel. Il est précisé qu'il ne suffit pas que de posséder des connaissances pour se protéger dans sa sexualité, mais que c'est également une question d'estime de soi.

4.3.2.2. La pression des médias trop forte pour y faire face (4 sujets, 11 extraits)

En ce qui concerne l'influence des médias sur la sexualité des jeunes de la rue, quatre travailleurs et travailleuses de rue l'identifient chez les jeunes qu'ils rencontrent. Ils dénoncent la pression qu'infligent les médias, la pornographie et la culture hip hop à correspondre aux normes véhiculées sur la sexualité. Karl affirme que les jeunes peuvent carrément imiter ce qu'ils voient dans les médias.

Comment ils la vivent (la sexualité), ben ils... (silence) ils la perçoivent vraiment comme si elle était très accessible. On la prend pour acquis. [...] Dans le fond, ce qu'ils vont voir par exemple dans des vidéoclips, des trucs comme ça, ils vont le reproduire, que ce soit dans leurs danses d'école ou bien dans la rue (Karl, par. 6 à 8).

Karl et Laurent avancent que les médias transmettent aux jeunes une image pornographique de la sexualité. Cette image déformée de la réalité pourrait induire, selon eux, certaines attitudes ou certains comportements qui posent problème chez les jeunes. En effet, Laurent croit que le machisme dont il est témoin chez les jeunes est dû à de la pornographie et de la culture hip hop.

Les plus jeunes sont dans leurs premières expériences, sont souvent dans les fausses représentations de ce que c'est la sexualité. Pis par fausses représentations, je ne sais pas si c'est un terme extraordinaire pour décrire en fait que ces jeunes-là ont une représentation qui est souvent pornographique, par l'internet ou tout simplement influencée par la culture hip hop. Aussi [...] je pense que souvent, la culture hip hop, ça influence dans le sens où c'est un milieu super machiste, super macho : la femme est un objet sexuel qu'on gagne avec la popularité, l'argent, le linge. C'est dans les vidéos de hip hop typiques qu'on voit les filles en bikini pis les gars super habillés (Laurent, par. 4 à 6).

Cette culture hip hop et pornographique auxquelles les jeunes sont exposés induiraient non seulement des attitudes machistes, mais aussi les conduiraient à adopter certains comportements valorisés dans les médias qui peuvent ne pas du tout correspondre à comment ils se sentent vraiment. À ce sujet, Marc est éloquent :

C'est tellement ridicule! Mais c'est un stress réel chez les petits gars, comme chez les filles : avoir des seins, pas de seins... (soupir) Avec toutes les pratiques de la porno, ils se mettent une pression parce qu'ils pensent que c'est ça qu'il faut faire. Pis tout le monde est mal à l'aise là-dedans. Autant le petit gars, peut-être qu'il n'est pas à l'aise avec ça, peut-être que y aimerait ça juste la coller pis tendrement l'embrasser. Sodomie, toutes ces affaires-là qui ne sont pas nécessaires dans une vie sexuelle, pis qui ne sont surtout pas nécessaires d'avoir comme pression à faire, quand t'explores ton corps pis que tu découvres ton corps. Ce n'est vraiment pas essentiel de se mettre cette pression-là. En fait, je pense même que ça peut être nocif, dépendamment de comment tu te sens là-dedans (Marc, par. 42).

Ainsi, selon certains travailleurs et travailleuses de rue rencontrés, les médias influencent certes les représentations de la sexualité des jeunes et dans certains cas, leurs comportements sexuels. La pornographie et la culture hip hop machistes peuvent donner une fausse représentation de la sexualité, une vision plus ou moins réaliste de la vie de couple, de la relation sexuelle et de l'intimité. Il faut toutefois faire certaines nuances, comme le font deux travailleurs de rue. Laurent pose un bémol au portrait de la sexualité des jeunes qu'il est en train de dresser. Il affirme que la sexualité à risque que vivent tous les jeunes n'est peut-être pas si présente dans les faits, mais qu'elle est davantage associée aux jeunes de la marge, c'est-à-dire aux jeunes qu'il rencontre.

Depuis que je suis dans le quartier, j'ai l'impression que les jeunes font l'amour, font l'acte sexuel de plus en plus jeune. Je ne pense pas que c'est nécessairement vrai, bon je travaille plus avec la marge tu sais, fait que c'est sûr que la marge, c'est les jeunes qui sont plus... déniaisés (Laurent, par. 20).

Aussi, Marc de son côté précise qu'il ne faut pas généraliser puisque les jeunes vivent tous leur sexualité à leur rythme et la plupart des jeunes n'en sont pas à imiter la sexualité pornographique. Laurent soutient aussi ce propos en affirmant qu'il ne faut pas être trop alarmiste, car les jeunes ne veulent qu'être aimés et expérimenter.

Pis moi je pense, la porno, ce qui se passe dans la porno pis la réalité terrain de la sexualité des jeunes, c'est pas pareil. Elle influence beaucoup, mais ce n'est pas pareil. Il y en a qui vont jusque là, mais ce n'est pas la majorité. La majorité de toute façon ne baise pas (Marc, par. 120).

En conclusion, certains travailleurs et travailleuses de rue soutiennent que les jeunes sont exposés à de fortes influences médiatiques. Celles-ci peuvent leur donner une image de la sexualité qui ne reflète pas nécessairement la réalité. La culture hip hop enverrait un discours machiste et la pornographie induirait une pression au niveau de l'apparence ou des performances sexuelles attendues. Toutefois, les travailleurs de rue tiennent des propos nuancés à ce sujet en ce sens qu'ils savent qu'ils travaillent avec les jeunes de la marge qui ont peut-être des comportements sexuels différents des jeunes de la population générale.

4.3.2.3. Langage et comportement sexistes inquiétants (2 sujets, 3 extraits)

Sophie et Laurent ont fait état du sexisme présent chez les jeunes de la rue. Que ce soit dans le langage ou dans les comportements, les garçons se donneraient un certain pouvoir sur les filles. Laurent donne ici un exemple de comportement démontrant que le pouvoir des gars sur les filles pousse celles-ci à faire des choix qui ne sont pas nécessairement en accord avec leurs valeurs :

Quand j'entends parler, je donne un exemple, de *rainbow party*, c'est des filles dans un sous-sol avec des gars, pis c'est des concours de fellations pis des trucs comme ça. Moi j'trouve que les gars ont un certain pouvoir sur les filles. En même temps, la fille qui est là, c'est sûr qu'elle fait un choix d'être là. Pis j'pense que ça c'est ben important aussi de redonner ce pouvoir-là aux filles, de leur faire comprendre qu'elles ne sont pas obligées (Laurent, par. 26).

Ce comportement démontre du sexisme, mais Laurent précise qu'il n'est pas généralisable à l'ensemble des jeunes, mais bien une minorité de ceux-ci. À un niveau plus général, Sophie témoigne de la fréquence à laquelle elle entend des propos sexistes et machistes de certains gars dans la rue envers certaines filles et les femmes en général. Cependant, elle remarque que les propos sexistes se tiennent en groupe de gars et ne reflètent pas nécessairement l'attitude que le gars pourrait avoir avec la fille s'il était seul avec elle.

Ce que je vois, bien souvent les gars, ce que j'ai remarqué, sont souvent en groupe. Ils se tiennent entre eux, pis ils ont souvent une vision de la femme qui est pas super, je veux dire, de ce que je comprends, c'est quand ils sont seuls avec la fille, sont super *sweet* (gentil), la fille est tellement géniale, c'est la meilleure au monde, mais quand ils sont en gang, des fois c'est un peu genre : la salope on va aller la retrouver pis on va baiser. C'est un peu vulgaire (Sophie, par. 6).

En somme, le sexisme n'est qu'un exemple de comportements et attitudes que les travailleurs et travailleuses de rue attribuent à certaines idées reçues envers la sexualité. Le contexte d'éducation sexuelle dans lequel ont vécu les jeunes de la rue, qui comporte ses lacunes, en plus du milieu de vie précaire dans lequel ils vivent, semblent influencer les choix que font ces jeunes au niveau de leur sexualité. Ces témoignages et ces critiques émises par nos interlocuteurs dressent un portrait de la sexualité des jeunes de la rue. Par leurs propos, on peut comprendre que les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés sont témoins d'une vie sexuelle et affective souvent tourmentée chez les jeunes de la rue. Pour intervenir à ce niveau, les travailleurs et travailleuses de rue devront relever différents défis d'intervention au sujet de la sexualité. Ces interventions particulières et intimes s'inscrivent à même ces autres interventions et en ayant comme fondements les bases du travail de rue telles que décrites par nos interlocuteurs dans la première section.

CHAPITRE V

DISCUSSION

Dans ce chapitre, les principaux résultats de l'étude, en regard des écrits consultés sur le sujet, sont mis en perspective. La discussion fait ressortir les défis de l'intervention au niveau de la sexualité exprimés par les travailleurs et travailleuses de rue. À partir de ces éléments, certaines recommandations sont formulées dans le but d'aider les travailleurs et travailleuses de rue à mieux définir l'intervention en matière de sexualité au sein de leur pratique. Des pistes pour l'amélioration des interventions niveau de la sexualité faites auprès des jeunes de la rue et pour des recherches futures sont proposées. De plus, les limites de la présente étude sont mentionnées ainsi que son apport possible.

5.1. Discussion des défis liés à l'intervention au niveau de la sexualité dans le pratique du travail de rue

Dans cette section, les éléments rapportés par les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés en entrevue sont mis en perspective avec les éléments des écrits au sujet du travail de rue. Certains propos de nos interlocuteurs correspondent aux écrits existants sur le même sujet alors que d'autres sont moins souvent traités. Cette discussion permettra de faire ressortir les points saillants et nouveaux qui émanent des résultats de l'analyse des entrevues effectuées avec nos neuf (9) travailleurs et travailleuses de rue.

5.1.1. Les fondements du travail de rue

5.1.1.1. *Lien de confiance*

Nous avons vu que le lien de confiance avec le jeune de la rue constitue la base de toute intervention que le travailleur ou la travailleuse de rue peut mettre de l'avant dans l'exercice de sa pratique. Nous avons également pris connaissance des attitudes que les travailleurs et travailleuses de rue doivent adopter pour favoriser la création et la continuité du lien de confiance avec les jeunes de la rue. Les propos des neuf (9) travailleurs et travailleuses de rue rencontrés en entrevue individuelle corroborent plusieurs des données sur la documentation disponible au sujet des fondements de la pratique du travail de rue.

En effet, ce qui distingue le travailleur ou la travailleuses de rue des autres intervenants est que sa présence dans l'espace de vie des jeunes de la rue consiste surtout et essentiellement à créer des liens (Cheval, 1998). Sa présence dans la rue fait de lui un témoin et acteur important et privilégié (Fontaine et Richard, 1997). Une travailleuse de rue a fait d'ailleurs allusion à une invitation dans le salon d'un jeune pour expliquer cet aspect de son travail. Un autre a affirmé «faire partie des meubles» pour qualifier sa présence auprès des jeunes de la rue. La présence quotidienne du travailleur ou de la travailleuse de rue dans le milieu de vie des jeunes de la rue fait de leur pratique un travail de proximité. Plusieurs auteurs ont écrit sur le travail de proximité, qui consiste à être près des gens, autant de façon physique que psychologique ou expérientielle (Clément et Gélinau, 2009). Autant dans les écrits au sujet du travail de rue et du travail de proximité que dans les propos des travailleurs et travailleuses de rue rencontrés, le lien de confiance se développe par la proximité avec le jeune de la rue.

D'abord, l'écoute réciproque et l'humilité permettent de développer une relation égalitaire entre le travailleur ou la travailleuse de rue et le jeune de la rue, selon nos interlocuteurs. Le code d'éthique des travailleurs et travailleuses de rue (ATTRueQ, 1993) inclut d'ailleurs les notions de partage mutuel et de réciprocité dans la relation que le travailleur ou la travailleuse de rue développe avec une personne. En entrevue, Laurent a affirmé qu'il tend à développer une relation d'être plutôt qu'une relation d'aide. L'expression «relation d'être» est également évoquée dans le texte de Fontaine et Richard (1997) qui exposent les bases de la pratique du travail de rue ainsi que les valeurs et attitudes à favoriser. La relation d'être renvoie à l'importance du savoir-être dans la pratique du travail de rue, qui est privilégié aux savoirs et au savoir-faire.

En ce qui concerne l'accueil inconditionnel du jeune de la rue, le respect et la confidentialité, on peut comprendre des résultats obtenus des entrevues individuelles que la notion d'éthique est primordiale dans le travail de rue. En effet, les travailleurs et travailleuses de rue possèdent un code d'éthique qui élabore en détail plusieurs attitudes considérées comme éthique au sein de leur pratique. Parmi celles-ci on retrouve l'exigence de ne pas imposer son propre point de vue et de respecter la personne dans sa globalité et son intégrité ainsi que l'obligation de la confidentialité (ATTRueQ, 1993). Comme quelques travailleurs et

travailleuses de rue l'ont affirmé, le code d'éthique précise également que certains cas dangereux peuvent briser l'obligation de confidentialité. Ainsi, les travailleurs et travailleuses de rue sont confrontés à des dilemmes importants. Ils doivent parfois choisir entre le lien de confiance et la sécurité des personnes. Ce qui ressort de cet aspect du travail de rue est la nécessité de faire preuve d'éthique auprès des jeunes de la rue, sans toutefois leur faire la morale. La distinction entre l'éthique et la morale semble importante à faire dans le contexte du travail de rue. Les travailleurs et travailleuses de rue ont un code précis à suivre quant à l'éthique de leur pratique. Par contre, les attitudes moralisatrices sont à éviter pour favoriser des attitudes éthiques. En effet, les travailleurs de rue et les écrits sur cette pratique soulignent l'importance d'éviter de transmettre ses propres valeurs aux personnes avec qui ils interviennent, de faire les choix à leur place, ou de dicter ce qui est bien et ce qui est mal (Cheval, 1998; Fontaine et Richard, 1997; ATTRueQ, 1993).

Enfin, l'humour a été identifié par quelques travailleurs et travailleuses de rue en entrevue comme étant une attitude qui favorise la création du lien de confiance. Cet aspect de la pratique évoquée par nos interlocuteurs ne semble pas présent dans les écrits que nous avons pu consulter au sujet du travail de rue. L'humour et l'originalité dont ils disent devoir faire preuve est un élément nouveau identifié dans la présente étude. Pour nos interlocuteurs, l'humour est une façon d'accrocher le jeune, de l'aborder et de retenir son attention. Les rires suscités deviennent, pour eux, une façon de se démarquer des autres intervenants et de faire en sorte que le jeune de la rue se souvienne d'eux. L'humour semble un élément important dans la construction du lien de confiance, rapporté dans les entrevues, mais qui ne ressort pas des écrits sur le travail de rue.

5.1.1.2. Enjeux inhérents aux limites du travail de rue

Les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés ont parlé de la nécessité de s'adapter constamment aux besoins et demandes des jeunes de la rue qu'ils côtoient. En effet, plusieurs écrits sur le travail de rue insistent pour dire qu'il s'agit d'un travail généraliste (Fontaine et Richard, 1997 ; Cheval, 1998; Allaoui, 2001; Gromaire 2009). Ainsi, les travailleurs et travailleuses de rue peuvent être amenés à intervenir sur divers aspects de la vie de la personne, sans jamais savoir ce qui les attend vraiment. À cet effet, Allaoui (2001) soutient l'importance de la première phase du travail de rue qu'est le défrichage et

l'adaptation. Pour cet auteur, il s'agit de prendre le pouls du quartier dans les premières semaines de travail pour comprendre le contexte dans lequel vivent les jeunes et saisir les besoins d'intervention qui s'y rattachent. Les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés n'ont pas abordé cette phase de leur travail mais ont été unanimes à souligner la nécessité d'adaptation constante à chacun des jeunes de la rue et à chacun des cas rencontrés en intervention. L'enjeu de l'adaptation consiste plutôt, pour eux, à apprivoiser le jeune pour bien saisir sa demande et ses besoins pour éventuellement y répondre.

Puis, l'enjeu de reconnaissance de ses limites est ressorti chez plusieurs travailleurs et travailleuses de rue rencontrés. Cet aspect de la pratique du travail de rue prend une place importante également dans le code d'éthique de l'ATTRueQ (1993). Il y est clairement inscrit que la «vie privée est une affaire personnelle» (ATTRueQ, 1993 : article 1.2.4). Comme nos interlocuteurs l'ont affirmé, il semble primordial de séparer sa vie personnelle et sa vie professionnelle pour intervenir de façon empathique. Le code d'éthique (ATTRueQ, 1993) précise à cet égard que les conflits personnels entravent la pratique du travail de rue et qu'il est dans l'obligation du travailleur ou de la travailleuse de rue de suspendre ou de limiter sa pratique si un conflit personnel survient. Il n'est donc pas surprenant que presque tous les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés aient témoigné de la nécessité de connaître et d'affirmer ses limites en intervention. L'enjeu de l'approche empathique en intervention ressort comme élément marquant des résultats obtenus par les difficultés qui y sont associées. Nos interlocuteurs ont affirmé que le travail de rue est une pratique qui les confronte à eux-mêmes et ce constat se retrouve également dans les écrits reliés à la pratique du travail de rue (Fontaine et Richard, 1997; ATTRueQ, 1993).

Plusieurs écrits traitent du rôle des travailleurs et travailleuse de rue qui consiste à créer des ponts entre les institutions et les jeunes marginalisés (Fontaine et Richard, 1997; Cheval, 1998; Fontaine, 2001). Par contre, ce rôle n'est pas toujours facile à remplir puisque la méconnaissance de la pratique et de la pertinence du travail de rue impliquent des tensions entre les partenaires (Duval et Fontaine, 2000). Comme le soulèvent également nos interlocuteurs, le travail de partenariat s'avère pour eux un enjeu, compte tenu de la difficulté à créer de bons liens avec certaines ressources et institutions du quartier où ils œuvrent. Cependant, le travail de partenariat est amené d'un point de vue plus positif lorsqu'il fait

référence aux collègues au sein du même organisme. Nous avons vu que les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés se fient souvent sur le support et le soutien de leurs collègues. L'importance d'aller chercher de l'aide au sein de l'équipe de travail est également mentionnée par Fontaine et Richard (1997) qui ont ciblé le manque de soutien comme pouvant devenir une limite du travail de rue.

Quelques travailleurs et travailleuses de rue ont soulevé la difficulté plus grande d'établir un lien avec les filles dans la rue. Pourtant, plusieurs problèmes reliés à la sexualité ont été identifiés et associés aux filles. Par exemple, certains de nos interlocuteurs ont mentionné le sexisme dont ils sont témoins envers les filles. D'autres ont témoigné les difficultés affectives des filles qui ont recours à la prostitution. Quant à ce qui est mentionné dans les écrits spécifiquement par rapport aux filles de la rue, Haley et Roy (2002) ont fait voir, dans leur étude, le taux élevé de grossesse chez les filles de la rue. Les filles semblent donc vulnérables à plusieurs difficultés qui nécessiteraient un suivi, entre autres par le travail de rue. Pourtant, nos interlocuteurs ont témoigné de la difficulté des filles à approcher le travailleur ou la travailleuse de rue et à aller chercher de l'aide auprès d'eux. Dans la rue, l'approche utilisée par les travailleurs et travailleuses de rue serait-elle différente auprès des filles? Des recherches futures pourraient aborder cette question.

Les éléments ressortis par les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés sur les fondements de la pratique du travail de rue nous ont permis de mieux saisir le contexte d'intervention dans lequel ils s'inscrivent. Ainsi, il est possible de mieux dégager les défis propres à l'intervention au niveau de la sexualité avec les jeunes de la rue. La prochaine section fera un rappel des points saillants à ce niveau, qui guidera certaines recommandations par la suite.

5.1.2. Les défis de l'intervention au niveau de la sexualité

La plupart des témoignages des travailleurs et travailleuses de rue rencontrés à propos des bases du travail de rue ou de la sexualité des jeunes de la rue corroborent les écrits consultés à ce sujet. Toutefois, les expériences d'intervention au niveau de la sexualité que nos interlocuteurs ont témoigné constituent de nouveaux éléments à ajouter aux écrits sur le travail de rue. Cette section présentera les principaux défis rencontrés par nos interlocuteurs en intervention au niveau de la sexualité auprès des jeunes de la rue.

5.1.2.1. Nécessité d'être à l'aise avec le sujet pour aborder la sexualité

D'abord, tous les travailleurs et travailleuses de rue nous ont témoigné de l'importance d'être à l'aise pour aborder le sujet de la sexualité avec les jeunes. Gaudreau et Ste-Marie (1988) ont questionné des enseignants et des professionnels du milieu scolaire qui font de l'éducation sexuelle pour ressortir les caractéristiques principales recherchées pour bien aborder la sexualité avec les jeunes. Ce qui est ressortit comme étant le plus significatif est le sentiment d'aisance envers le sujet de la sexualité (Gaudreau et Ste-Marie, 1988). Même si que nos interlocuteurs n'ont pas élaboré sur les caractéristiques qui définissent le sentiment d'aisance au niveau de la sexualité, un parallèle peut tout de même se faire entre cette aisance recherchée et les caractéristiques évoquées par Gaudreau et Ste-Marie (1988).

Gaudreau et Ste-Marie (1988) établissent un lien entre le sentiment d'aisance à parler de sexualité et l'ouverture et la souplesse d'esprit. On peut comprendre, par les témoignages des travailleurs et travailleuses de rue, que l'ouverture d'esprit et la souplesse, ou la capacité d'adaptation, sont des caractéristiques qui semblent essentielles et partagées en travail de rue. Gaudreau et Ste-Marie (1988) reconnaissent aussi que les connaissances sur la sexualité et la capacité de recourir à ces connaissances sont essentielles. Selon ces auteurs, il faut d'abord avoir développé une disposition émotive positive envers sa propre sexualité pour développer le sentiment d'aisance à parler de sexualité. Tous ces éléments apportés par Gaudreau et Ste-Marie (1988) nous éclairent sur les facteurs qui permettent de développer l'aisance envers le sujet de la sexualité. Le sujet de la sexualité semble différent des autres sujets abordés par les travailleurs et travailleuses de rue en ce sens qu'il est intime et qu'il touche la sensibilité de chacun. Certains sentiments se révèlent lorsque la sexualité est abordée, ce pourquoi l'aisance est essentielle pour éviter les sentiments négatifs. Le sentiment d'aisance à aborder la sexualité peut être développé par l'habitude à en parler ainsi que par des formations (Gaudreau et Ste-Marie, 1988). Les travailleurs et travailleuses de rue pourraient évaluer leur niveau d'aisance envers différents sujets liés à la sexualité des jeunes de la rue pour déterminer s'ils ont besoin ou non d'une formation concernant un de ceux-ci.

5.1.2.2. Intégrer l'intervention au niveau de la sexualité dans le contexte global du travail de rue

La nécessité de trouver le moment propice pour aborder la sexualité est un réel défi pour les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés étant donné qu'ils sont dépendants de la demande et de la volonté du jeune de la rue dans toute intervention. Comme ils l'ont mentionné et tel qu'affirmé dans les écrits sur le travail de rue, le travailleur ou la travailleuse de rue doit toujours se référer à la demande du jeune en intervention. C'est pourquoi plusieurs de nos interlocuteurs ont mentionné qu'ils attendent que le jeune aborde la sexualité et ne le font pas par eux-mêmes. La sexualité est pour eux un sujet très intime. Le lien de confiance qui s'est développé avec un jeune de la rue est pour eux un bon indicateur permettant de saisir qu'ils peuvent aborder des thèmes plus personnels et intimes. Toutefois, lorsque certains problèmes liés à la sexualité sont connus du travailleur ou de la travailleuse de rue, le défi est de créer le moment propice pour parler de sexualité. Les jeunes de la rue peuvent vivre plusieurs difficultés dans leur vie affective et sexuelle, ce qui rend le sujet de la sexualité incontournable pour faire de la prévention, de la sensibilisation ou pour tout simplement apprendre à connaître davantage les jeunes. Cependant, l'intervention au niveau de la sexualité doit s'inscrire dans le contexte global des interventions effectuées auprès des jeunes de la rue. L'idée ici n'est pas de centraliser leur pratique autour de l'intervention au niveau de la sexualité, comme le défend Fontaine (2003), mais plutôt de proposer des moyens pour aborder davantage ce sujet parfois délicat. Des recommandations seront faites dans la prochaine section concernant l'intégration d'interventions en matière de sexualité au sein de la pratique du travail de rue.

Dans certains cas, les interventions sur la sexualité ne se font pas que de manière informelle à travers les diverses interventions possibles en travail de rue. En effet, quelques travailleurs et travailleuses de rue rencontrés ont affirmé devoir, dans le cadre de leur pratique, planifier et animer des ateliers sexologiques dans les maisons de jeunes et les écoles. Les défis de cet aspect de leur travail sont de devoir élaborer des ateliers qui pourront être adaptable à l'âge des participants, à la taille du groupe et aux volontés des jeunes qui participent à l'atelier. Les travailleurs et travailleuses de rue qui ont témoigné de cet aspect de leur travail doivent faire preuve d'une grande souplesse et mettre à profit des ressources, des outils et leurs connaissances sur la sexualité bien qu'ils ne soient pas sexologues. Ce défi particulier amène

certaines travailleuses et travailleurs de rue à intégrer de manière plus formelle l'intervention au niveau de la sexualité à leur pratique. Lors de ces ateliers, certains messages de prévention ou de sensibilisation au niveau de la sexualité sont passés aux jeunes de la rue. De plus, les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés ont insisté sur l'importance de répondre aux questions des jeunes. À ce sujet, nous pouvons nous questionner sur les connaissances sexologiques des travailleurs et travailleuses de rue. On peut se demander s'ils ont suffisamment de connaissances, de ressources, ainsi que les capacités à recourir à des outils d'interventions pour donner l'information exacte aux jeunes de la rue.

5.1.2.3. Aborder les agressions sexuelles et l'aspect émotif de la sexualité

Les deux sujets particuliers des agressions sexuelles et de l'aspect émotionnel de la sexualité sont ressortis comme particulièrement difficile à aborder pour certains travailleurs et travailleuses de rue. Au niveau des agressions sexuelles, nos interlocuteurs ont affirmé qu'il s'agit d'un sujet lourd à porter et bouleversant personnellement. Comme d'autres sujets concernant la sexualité des jeunes avec qui ils interviennent, nos interlocuteurs ont parfois de la difficulté à laisser leurs émotions de côté pour intervenir adéquatement. Concernant les agressions sexuelles, les travailleurs et travailleuses pourraient avoir plus d'informations quant aux victimes et aux agresseurs. Comprendre les conséquences psychologiques possibles, les recours juridiques et les enjeux sociaux des agressions sexuelles pourraient aider les travailleurs et travailleuses de rue à mieux soutenir les personnes qui leur font des confidences à ce sujet. L'acquisition de connaissances sur ce sujet pourrait aussi être un bon moyen pour eux de développer leur aisance à intervenir dans les situations où des agressions leurs seraient confiées ou pour faire de la prévention. Enfin, des renseignements sur les ressources qui s'offrent aux jeunes, mais aussi aux intervenants, sont considérés comme pouvant leur être utiles.

L'aspect émotif de la sexualité a été décrit par quelques travailleurs et travailleuses de rue comme une zone très sensible dans laquelle ils ne s'aventurent pas souvent. Un seul a précisé que l'émotion est ce qui l'intéresse chez un jeune qui se confie à lui sur la sexualité. Il faut se rappeler que le travailleur ou la travailleuse de rue n'a pas de lieu intime pour aborder la sexualité. Le sujet est abordé le plus souvent dans la rue et dans les lieux publics, là où le travail de rue se fait. Aborder un sujet aussi intime que les émotions en lien avec la sexualité

est certainement difficile à faire dans un lieu qui n'est pas propice à de telles confidences. Cette hypothèse s'applique aussi dans les cas de dévoilement d'agression sexuelle. Ainsi, le travailleur ou la travailleuses de rue doit concilier le fait qu'il se retrouve dans un lieu public et l'intimité des thèmes abordés. De plus, certains travailleurs et travailleuses de rue ont confié leur difficulté à aborder cet aspect de la sexualité avec un groupe de jeunes. Le côté affectif et émotif de la sexualité étant personnel, il est difficile pour certains de trouver le moyen de l'aborder en groupe. Les travailleurs et travailleuses de rue auraient alors peut-être besoin d'outils sexologiques pour aborder les dimensions affectives et relationnelles de la sexualité avec les jeunes.

5.1.2.4. La distribution de condoms

Cette étude nous a permis de voir que la distribution de condoms fait partie de la pratique en travail de rue. La distribution de condoms permet d'aborder un jeune de la rue, d'entretenir un lien avec lui et d'ouvrir la porte sur le sujet de la sexualité. La distribution de condoms fait partie des interventions faites en réduction des méfaits par plusieurs organismes et intervenants (Tonnelier et *al.*, 2002) ainsi qu'en travail de rue (Fontaine, 2003, Allaoui, 2001). En distribuant des condoms, les travailleurs et travailleuses de rue sont appelés à faire de l'intervention au niveau de la sexualité, que ce soit pour donner de l'information sur la prophylaxie ou pour profiter de cette occasion pour simplement parler de sexualité. Le condom semble donc, pour eux, un réel outil d'intervention au niveau de la sexualité. Cet outil semble bien fonctionner puisque tous les travailleurs et travailleuses de rue distribuent des condoms et associent cette pratique systématiquement à l'intervention en matière de sexualité. Ils sont même parfois appelés monsieur ou madame condoms, selon les dires de certains.

Le condom semble être un outil particulièrement efficace pour faire de la prévention au niveau de la sexualité. Certaines études déplorent le fait que les efforts d'interventions ne rejoignent pas les jeunes de la rue ou que les ressources de prévention et de soins leur sont inaccessibles (Parazelli, 2002; Roy et *al.*, 2002; ASP, 2006). Ainsi, les travailleurs et travailleuses de rue semblent être des agents importants de prévention et de promotion de la protection au niveau de la sexualité. Ils vont directement dans le milieu de vie des jeunes de la rue, ce qui rend leurs interventions très accessibles pour cette population. De plus, les

condoms sont gratuits pour les jeunes et le lien de confiance qui s'est développé avec les jeunes de la rue les rendent sûrement plus à l'aise d'en demander.

5.1.3. La sexualité des jeunes de la rue

Nous avons vu, par les témoignages des travailleurs et travailleuses de rue, un portrait de la sexualité des jeunes de la rue comportant des troubles et risques assez importants. Nos interlocuteurs ont affirmé que le mode de vie précaire peut troubler la sexualité des jeunes qu'ils côtoient et ont critiqué les idées reçues sur la sexualité par ces jeunes à différents niveaux. Voyons de plus près les éléments marquants de ce portrait dressé par les travailleurs et travailleuses de rue, en comparaison avec les écrits consultés à ce sujet.

5.1.3.1. *Milieu de vie précaire*

Plusieurs écrits existent sur les jeunes de la rue qui décrivent les problèmes auxquels ces jeunes font face dans leur quotidien. Comme l'ont mentionné les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés, les jeunes de la rue luttent pour leurs besoins primaires (ASPC, 2006; Duval et Fontaine, 2000) et organisent leurs comportements selon des priorités qui leur sont propres (Roy *et al.*, 2002). En effet, les jeunes de la rue représentent une population particulièrement à risque de grossesses non désirées et d'ITSS (Haley et Roy, 2002; ASP, 2006). Les propos de plusieurs travailleurs et travailleuses de rue corroborent les données des études de l'Agence de la Santé Publique (ASPC, 2006) et de Chase et Aggleton (2006) sur le faible taux d'utilisation du condom chez les jeunes de la rue. Certains travailleurs et travailleuses de rue ont affirmé que le contexte de la rue n'est pas un lieu propice au sécurisexe, étant donné l'influence des lieux physiques, de la présence des amis, de la consommation ou de la prostitution.

Plusieurs de nos interlocuteurs se sont prononcés sur le recours à la prostitution chez les jeunes de la rue. Tel qu'affirmé dans certains écrits (ASPC, 2006; Haley et Roy, 2002), des travailleurs et travailleuses de rue ont mentionné la valeur marchande que prend la sexualité dans la rue et les risques encourus. Alors que les écrits traitent systématiquement des risques au niveau de la santé sexuelle, les travailleurs et travailleuses de rue qui se sont prononcés sur la prostitution ont surtout mentionné les conséquences sur la vie affective, relationnelle et émotionnelle. Nous nous rappelons la confusion dans l'identité sexuelle, la difficulté à faire

confiance au sexe opposé et les difficultés dans les relations amoureuses que peut amener le recours à la prostitution chez les jeunes de la rue, selon certaines travailleuses de rue.

Quelques travailleurs et travailleuses de rue identifient souvent une faible estime de soi et confiance en soi chez les jeunes de la rue. Nos interlocuteurs affirment que cet état d'esprit des jeunes de la rue provient des reflets négatifs de la société à leur égard qui les font sentir comme des moins que rien. Les auteurs Pourette et Oppenchaim (2007) traitent aussi de la faible estime de soi chez les jeunes de la rue, mais l'associent plutôt à un passé douloureux et des expériences de vie difficiles. Plusieurs attitudes évoquées par les travailleurs et travailleuses de rue (respect, non jugement, écoute, etc.) permettent non seulement de développer le lien de confiance avec le jeune, mais aussi de favoriser une estime de soi positive chez les jeunes de la rue. Le fait de s'intéresser à leur vie, désirer en faire partie et accueillir inconditionnellement le jeune permet au jeune de sentir qu'il a de l'importance pour quelqu'un, ce qui pourrait développer sa confiance en lui-même et un sentiment positif envers lui-même.

5.1.3.2. Critique des idées reçues sur la sexualité chez les jeunes de la rue

La présence des travailleurs et travailleuses de rue dans le milieu de vie des jeunes de la rue leur donne un point de vue privilégié sur leurs réalités et leur permet d'avoir une conscience particulière des nouveaux phénomènes sociaux (Fontaine et Richard, 1997). En effet, les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés en entrevue ont été critiques face aux différentes représentations de la sexualité véhiculées chez les jeunes et dans la société. D'abord, ils ont mentionné que l'éducation sexuelle des jeunes de la rue comporte des lacunes. Chase et Aggleton (2006) ont affirmé dans leur étude que l'éloignement des sources d'information et d'éducation, par exemple pour les jeunes en rupture scolaire, diminue l'intensité des messages d'éducation sexuelle pour les jeunes de la rue. Même les jeunes qui vont à l'école, ne semblent pas avoir reçu une éducation sexuelle adéquate, selon un travailleur de rue rencontré. Par leur proximité avec les jeunes, les travailleurs et travailleuses de rue sont des agents d'intervention importants.

De plus, nos interlocuteurs ont mentionné que les jeunes sont influencés par les messages médiatiques sur la sexualité. La culture médiatique et la culture hip hop ont, selon eux, une influence sur la façon dont les jeunes avec qui ils travaillent perçoivent la sexualité, les

hommes et les femmes. Plusieurs écrits sur les jeunes de la rue abordent plutôt la notion de la culture de la rue (Parazelli, 2000; Duval et Fontaine, 2000; Fontaine et Richard, 1997). Cette notion de culture de la rue représente les valeurs partagées par les jeunes de la rue et certains comportements ou mode de vie associé au contexte de vie dans la rue. Un travailleur de rue a mentionné l'esprit critique et le non conformisme des jeunes de la rue, qui va dans le sens de ce que les auteurs associent généralement à la culture de la rue (Parazelli, 2000). Or, les travailleurs et travailleuses de rue qui ont témoigné de l'influence de la culture hip hop et des médias sur la perception des jeunes de la sexualité sont ceux qui travaillent en périphérie du centre-ville de Montréal, où, nous l'avons vu précédemment, les jeunes ne vivent pas seulement dans la rue. Il semblerait que, chez les jeunes de la rue que côtoient nos interlocuteurs, certains sont influençables quant aux messages médiatiques sur la sexualité et d'autres qui en seraient critiques et ne s'y conformeraient pas. On peut tout de même remarquer à travers les témoignages que, malgré les réflexions critiques qu'ils pourraient avoir envers la société, un certain conformisme semble demeurer présent. En se référant aux propos de Marc par exemple, certains jeunes, malgré qu'ils soient marginaux, veulent répondre aux attentes que l'on se crée à leur égard.

Ces mêmes travailleurs et travailleuses de rue ont également partagé leurs inquiétudes quant au sexisme envers les filles dans leurs quartiers. Les filles semblent davantage victimes de propos ou de comportements blessants des garçons alors qu'elles sont plus difficiles à rejoindre en intervention que les garçons. Il y aurait ici matière à recherches futures pour développer des façons originales de rejoindre davantage les filles ou tout simplement pour tenter de mieux comprendre cette contradiction témoignée par les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés.

Enfin, la sexualité semble une thématique préoccupante en ce qui concerne les habitudes et les risques encourus par les jeunes de la rue. En effet, plusieurs études scientifiques traitant des jeunes de la rue abordent des questions et des problèmes reliés à leur vie sexuelle. Fontaine et Richard (1997) font référence à plusieurs disciplines qui transmettent des savoirs utiles à l'intervention sans mentionner l'importance de la sexologie. Bien que les travailleurs et travailleuses de rue ont des cheminements académiques et des expériences variés, ils sont tous et toutes amenés à faire de l'intervention au niveau de la sexualité, puisque la sexualité

fait partie de l'identité et du développement global d'une personne. Ainsi, les savoirs en sexologie et les savoir-faire en intervention au niveau de la sexualité seraient important à avoir ou à acquérir pour les travailleurs et travailleuses de rue, même si dans plusieurs ouvrages de référence la sexologie n'est pas souvent citée comme pouvant contribuer à une meilleure compréhension du phénomène.

En somme, des défis de l'intervention au niveau de la sexualité ressortis par les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés, ressort celui de la nécessité du sentiment d'aisance envers la sexualité pour aborder le sujet. L'intégration des interventions au niveau de la sexualité, de manière plus ou moins formelle, à travers les interventions globales effectuées dans le cadre du travail de rue n'est pas toujours évidente à faire pour les travailleurs et travailleuses de rue. De plus, ceux-ci ont le défi d'aborder le sujet des agressions sexuelles qui est lourd à porter et l'aspect émotif de la sexualité qui est particulièrement intime. Finalement, la distribution de condoms est un levier d'intervention utilisé par tous les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés, qui ouvre la porte à parler de sexualité avec les jeunes de la rue.

5.2. Recommandations

Comme nous l'avons vu précédemment, il est nécessaire de développer un sentiment d'aisance envers la sexualité pour aborder ce sujet. L'acquisition de connaissances sexologiques et des outils favorisant l'intervention à ce sujet pourrait être proposée aux travailleurs et travailleuses de rue. Par exemple, par une formation, les intéressés pourraient acquérir des connaissances et la capacité d'y recourir en intervention auprès des jeunes de la rue sur la sexualité. De plus, certains outils de réflexion pourraient être utiles aux travailleurs et travailleuses de rue qui désirent développer un sentiment d'aisance à aborder la sexualité. Une réflexion sur leur disposition envers leur propre sexualité ainsi que le sujet de la sexualité en général favoriserait le développement d'un sentiment positif face à celle-ci. Il est à préciser que certains sont déjà à l'aise d'aborder le sujet, mais que pour certains, le sentiment d'aisance peut être un frein aux interventions faites à ce niveau. Être à l'aise avec le sujet de la sexualité semble être le premier pas vers de meilleures interventions faites en lien avec la sexualité des jeunes de la rue.

Dans le but de mieux intégrer l'intervention au niveau de la sexualité à travers les interventions globales effectuées en travail de rue, il semble important de sensibiliser les acteurs concernés à l'importance des savoirs en sexologie pour intervenir auprès des jeunes de la rue. La sexualité faisant partie intégrante de l'identité des jeunes, les interventions à ce sujet sont des incontournables pour les travailleurs et travailleuses de rue. Il serait recommandé que ceux-ci aient accès à des ressources informatives, à du soutien à la planification d'ateliers sexologiques et à des formations adaptés à leur cadre de travail et d'intervention. Des formations permettraient de développer certains savoirs et certains savoir-faire nécessaire pour faire de l'intervention en matière de sexualité. Ces savoirs et savoir-faire s'ajouteraient aux connaissances et habiletés de chacun des travailleurs et travailleuses de rue ainsi qu'au savoir-être partagé par l'ensemble des travailleurs et travailleuses de rue.

Ensuite, pour pallier aux difficultés rencontrées lorsque les questions d'agressions sexuelles sont abordées, les travailleurs et travailleuses de rue auraient besoin davantage de ressources, de lieux où référer les jeunes et d'informations à ce sujet. Plus de connaissances sur la problématique des agressions sexuelles pourraient permettre des interventions plus efficaces en prévention et en sensibilisation, ainsi qu'en intervention individuelle à ce sujet. De plus, étant donné le sujet difficile à gérer personnellement et lourd à porter pour les intervenants eux-mêmes, il serait recommandé de donner plus de place à la réflexion et à l'échange sur le sujet. Une réflexion qui pousse la reconnaissance de ses limites personnelles, autant dans le cas des agressions sexuelles que dans d'autres situations difficiles à gérer pour le travailleur ou la travailleuse de rue, pourrait l'aider à mieux gérer les émotions non désirées lors de l'intervention.

Enfin, la distribution de condom est une pratique répandue chez les travailleurs et travailleuses de rue qui ouvre la porte à aborder la sexualité. Il s'agit d'un moyen qui pourrait être davantage utilisé dans le but de passer des messages de prévention et de sensibiliser les jeunes. Des ateliers visant à augmenter le sentiment d'aisance et de compétence pourraient être offerts aux travailleurs et travailleuses de rue pour poser des questions ou passer des messages de prévention et sur la sexualité en général. Sans que cela ne devienne de la curiosité mal placée envers la sexualité du jeune de la rue, le condom

pourrait devenir un outil pour amorcer un dialogue sur la sexualité, les valeurs, les relations amoureuses et la protection entre autres. Un outil pourrait être proposé aux travailleurs et travailleuses de rue intéressés pour poser des questions générales sur la sexualité ou encore une formation au sujet du condom et des interventions possible à ce sujet.

Pour terminer, il serait important de prendre en compte l'importance de l'humour pour les travailleurs et travailleuses de rue rencontrés dans l'élaboration de futures formations, outils ou autres recherches. L'aspect ludique possible en intervention est non négligeable dans leur approche auprès des jeunes.

De par son approche de proximité et par les valeurs prônées, le travailleur ou la travailleuse de rue s'avère un acteur-clé dans l'intervention auprès des jeunes de la rue. Les recommandations formulées ont pour but de soutenir les travailleurs et travailleuses de rue dans les interventions qu'ils font au niveau de la sexualité en reconnaissant ce qui est déjà fait de leur part. Toujours dans l'espoir d'aider les jeunes de la rue à travers les difficultés qu'ils rencontrent, l'amélioration des interventions faites auprès d'eux au niveau de la sexualité ne peut qu'être souhaitée. Les recommandations formulées pourront, à la suite de ce projet de mémoire, être présentées aux travailleurs et travailleuses de rue dans le cadre d'une rencontre de l'ATTRueQ et certaines actions pourraient être effectuées selon leur volonté et leurs besoins.

5.3. Limites de la recherche

Certaines limites de ce travail doivent être soulignées. Les limites inhérentes à cette étude sont d'abord en lien avec le cadre théorique choisi, c'est-à-dire la théorisation ancrée. Les nombreux changements en cours de route ont rendu l'uniformisation des résultats difficiles. L'angle de la recherche a été modifié après quatre entrevues, passant de l'élaboration d'une formation pour les travailleurs et travailleuses de rue au sujet de l'intervention en matière de sexualité, à l'exploration des défis d'interventions en matière de sexualité. La consigne d'entrevue a quelque peu changé, mais les réponses des interlocuteurs sont demeurées cohérentes.

La méthode qualitative a permis de rendre compte des expériences variées de quelques travailleurs et travailleuses de rue en intervention au niveau de la sexualité. Une section

quantitative aurait pu être ajoutée au projet de recherche pour mieux rendre compte des interventions déjà réalisées par nos interlocuteurs. Par exemple, comptabiliser le nombre de condoms donnés, le nombre de personnes faisant des ateliers sexologiques dans les écoles ou le nombre d'accompagnement en clinique de soin de santé aurait pu donner des informations supplémentaires pertinentes à la compréhension de leur travail.

Des limites concernent aussi le recrutement des participants et la collecte de données. Les participants à l'étude ont manifesté un intérêt à contribuer à l'élargissement des connaissances scientifiques dans le domaine du travail de rue. Ainsi, la désirabilité sociale est non négligeable. Il est possible que certains interlocuteurs aient tenté de répondre aux attentes de l'intervieweur. De plus, les interlocuteurs étant des participants volontaires et intéressés à partager leurs expériences en matière d'interventions au sujet de la sexualité, l'échantillon n'est alors peut-être pas représentatif de tous les travailleurs et travailleuses de rue. Il aurait été intéressant d'en questionner davantage, ainsi que de questionner ceux qui travaillent en région.

Enfin, les résultats auraient pu être validés par un comité consultatif ou par l'ATTRueQ en cours de réalisation du projet. Les résultats obtenus auraient pu être comparés à la réalité terrain d'un plus grand nombre d'intervenants. Ainsi, les commentaires précieux de d'autres travailleurs et travailleuses de rue ou des informateurs-clés dans le domaine auraient pu permettre l'élaboration de recommandations plus précises. Ce travail consultatif n'a pas été possible.

5.4. Apport de la recherche et pistes de recherches futures

La présente étude a contribué à l'avancement des connaissances dans le domaine du travail de rue. Cette étude a pu rendre compte de la pertinence et de la spécificité de ce travail particulier ainsi que les défis et enjeux auxquels les travailleurs et travailleuses de rue font face quotidiennement dans leur pratique. Bien que le but du travail de rue soit la création d'un lien de confiance et ne comporte pas des objectifs précis, il serait intéressant pour des recherches futures dans ce domaine d'effectuer une étude d'impact. Notamment en évaluant l'impact du travail de rue sur l'estime de soi des jeunes de la rue ou leur recours au condom. De telles études permettraient de rendre compte de l'efficacité de cette pratique parfois méconnue.

Nous espérons que cette étude contribue également à la reconnaissance de la sexologie. La sexologie apparaît comme discipline complémentaire et utile dans divers domaines reliés à l'intervention. De plus, l'importance de l'éducation sexuelle a été mise en évidence comme solution à certaines problématiques retrouvées chez les jeunes de la rue et pourrait s'appliquer dans la population générale. Une étude qualitative est un bon moyen de connaître la vie sexuelle et affective d'une population précise et les expériences en intervention en matière de sexualité. Ainsi, si un programme de formation est élaboré pour une population précise, il sera adapté à la réalité et aux particularités de celle-ci, exprimée par celle-ci. Suite à ce projet de mémoire, les recherches futures pourraient favoriser l'élaboration de formations et/ou d'outils utiles en intervention au niveau de la sexualité pour les travailleurs et travailleuses de rue à partir des recommandations formulées précédemment. Une étude d'évaluation de la formation ou de l'outil serait aussi à mettre de l'avant.

Par ailleurs, il serait pertinent d'évaluer le niveau d'aisance à intervenir au niveau de la sexualité ou à aborder le sujet pour les travailleurs et travailleuses de rue. Cette évaluation pourrait servir de base à une éventuelle analyse de besoins de formation. Des formations visant à développer les savoirs en sexologie auprès des travailleurs et travailleuses de rue seraient pertinentes à l'amélioration de leur pratique. À un niveau plus général, il serait intéressant d'explorer la différence entre l'approche auprès des filles et des garçons en travail de rue. Une comparaison des impacts de la pratique sur les filles et sur les garçons pourraient aussi se faire, étant donné que les filles semblent être plus vulnérables et plus difficiles d'approche à la fois.

En espérant que cette étude inspirera d'autres chercheurs à poursuivre dans la voie de l'amélioration des services offerts aux jeunes de la rue, nous souhaitons que cette étude contribue à une meilleure reconnaissance du travail fait par les travailleurs et travailleuses de rue, ainsi qu'à la reconnaissance de l'importance de l'éducation à la sexualité auprès des jeunes de la rue et des jeunes en général.

CONCLUSION

Cette étude a permis de comprendre davantage l'expérience des travailleurs et travailleuses de rue et plus particulièrement de connaître leurs perceptions de la vie sexuelle et affective des jeunes de la rue et leurs façon d'intervenir à ce niveau.

L'analyse des témoignages des travailleurs et travailleuses de rue a permis de connaître les bases de leur travail et de bien saisir l'importance du lien de confiance dans leur approche d'intervention. Puis, les catégories conceptuelles ont ressorti les façons d'intervenir au niveau de la sexualité et plus particulièrement les défis de ces interventions dans la pratique du travail de rue. Les résultats ont également mis en évidence les interventions possibles en lien avec la distribution de condoms dans la rue. En effet, les travailleurs et travailleuses de rue ont témoigné de l'importance de l'outil d'intervention qu'est le condom, qui sert non seulement à faire de la promotion de la santé sexuelle, mais aussi à engager une discussion avec le jeune de la rue sur divers sujets. Les résultats ont finalement présenté les catégories conceptuelles en lien avec la vision qu'ont les travailleurs et travailleuses de rue de la vie affective et sexuelle des jeunes de la rue. Cette étude a ressorti une vision assez tourmentée de la sexualité des jeunes de la rue, empreinte de pauvreté, de violence, de sexisme et de fausses croyances, auxquels les travailleurs et travailleuses de rue doivent faire face à travers leurs interventions.

Malgré les limites de cette étude quant au nombre de sujets et à la méthode d'échantillonnage, ce mémoire a tout de même offert une nouvelle compréhension de l'intervention au niveau de la sexualité dans le contexte de la pratique du travail de rue. L'analyse qualitative effectuée comporte également ses limites dues aux difficultés d'être totalement objectif et neutre lors de la lecture des données.

Toutefois, les catégories conceptuelles élaborées ont permis de proposer des pistes de recherches futures pertinentes en plus des recommandations inhérentes à la pratique du travail de rue ainsi qu'à l'intervention au niveau de la sexualité auprès des jeunes de la rue. Sans avoir la prétention d'avoir offert une nouvelle théorie, ce mémoire a offert une compréhension sensible de l'expérience des travailleurs et travailleuses de rue et a contribué à l'avancement des connaissances dans le domaine de l'intervention au niveau de la sexualité et du travail de rue.

APPENDICE A

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

*Élaboration d'une formation adaptée aux travailleurs de rue
sur l'intervention en matière de sexualité auprès des jeunes de la rue*

Responsable du projet : **Claudine Samson**
Département de sexologie, Université du Québec à Montréal
Directrice de recherche : Hélène Manseau

But général du projet :

Vous êtes invité à contribuer à ce projet de recherche qui vise à élaborer une formation adaptée aux travailleurs de rue sur l'intervention en matière de sexualité auprès des jeunes de la rue. Dans l'optique d'une formation ancrée et concertée dans le milieu du travail de rue, votre participation est importante. Ce projet vise à comprendre l'intervention en matière de sexualité des travailleurs de rue à partir de leurs expériences propres. De plus, les besoins de formation dans ce domaine viendront des travailleurs de rue eux-mêmes. Ainsi, une formation adaptée sera élaborée pour les travailleurs de rue spécifiquement de sorte à les outiller davantage sur l'intervention en matière de sexualité auprès des jeunes de la rue.

Rôle du participant

Votre participation consiste à donner une entrevue individuelle au cours de laquelle il vous sera demandé de décrire la façon dont se traduit l'intervention en matière de sexualité avec les jeunes de la rue dans le champ du travail de rue. Puis, à partir de votre expérience, il vous sera demandé d'émettre des besoins de formation pour les travailleurs de rue. Avec votre permission, cette entrevue sera enregistrée sur enregistreur vocal numérique à des fins de recherche seulement. L'entrevue prendra entre 1 heure et 1 heure 30 minutes de votre temps. Le lieu et l'heure sont à discuter avec l'interviewer, qui est aussi la responsable du projet.

Avantages et inconvénients reliés à la participation à l'étude

Votre participation contribuera à l'avancement des connaissances par une meilleure compréhension de l'intervention en matière de sexualité faite par les travailleurs de rue. De plus, votre participation documentera le travail de rue, pratique en émergence qui est sujet d'encore très peu d'écrits scientifiques. L'élaboration d'une formation ancrée et concertée à

laquelle vous participerez augmentera la documentation dans ce domaine et permettra à d'autres programmes, en sexologie comme ailleurs, d'être élaborés de façon totalement adaptée au milieu. Éventuellement, votre participation contribuera à outiller les travailleurs de rue sur l'intervention en matière de sexualité et à répondre plus adéquatement aux besoins d'intervention à ce sujet des jeunes de la rue.

Cependant, il se pourrait que les sujets traités en entrevue rappellent de mauvais souvenirs ou évoquent un certain malaise. Dans ce cas, sentez-vous libre de ne pas répondre à certaines questions qui pourraient être embarrassantes, sans justification. Votre participation est volontaire et libre, ce qui vous permet également de quitter à tout moment la recherche sans justification ni préjudice. De plus, le temps demandé de déplacement et d'entrevue représente un inconvénient à votre participation. Malheureusement, aucune compensation monétaire ne sera donnée. Ces quelques heures de votre temps permettront toutefois une avancée importante au plan sexologique, social et scientifique.

Confidentialité et anonymat

Seul la responsable du projet et la directrice de recherche auront accès à l'entrevue enregistrée. Le verbatim sera transcrit de sorte à éliminer tous noms, noms d'organismes, âge ou sexe des personnes, vous-mêmes ou d'autres que vous mentionnerai. Les résultats de l'entrevue seront présentés à un comité consultatif formé de 4 informateurs-clé dans le champ du travail de rue. Évidemment, ils ne pourront pas reconnaître votre identité. Puis, les résultats seront présentés dans le mémoire final où votre anonymat sera une fois de plus préservé. Les enregistrements et les formulaires de consentement seront détruits un an après la remise du mémoire.

Ressources

Votre participation est volontaire, c'est-à-dire qu'elle est exempte de contraintes ou pressions extérieures. Votre accord à participer à ce projet implique que vous acceptez que les renseignements recueillis en entrevue soient utilisés à des fins scientifiques par la responsable de la recherche. Vous pouvez contacter la responsable du projet (coordonnées en tête du document) pour toutes questions, commentaires ou plaintes. Si vous le désirez, vous pouvez vous adresser à la directrice de recherche Hélène Manseau pour un appui extérieur au 514.978.3000 poste 4415 ou par courriel à l'adresse suivante : manseau.helene@uqam.ca.

Ce projet de recherche reçoit l'appui du Comité Facultaire de la recherche avec des êtres humains de l'UQAM et a donc reçu une approbation sur le plan éthique. Vous pouvez aussi contacter le président du Comité Institutionnel d'éthique de la recherche, M. Joseph Josy Lévy au (514)987-3000 #4483 pour toute question ou plainte d'ordre éthique.

Signature

Je, _____, reconnaît avoir lu le présent formulaire de consentement et consent volontairement à participer à ce projet de recherche.

Signature du participant :

Date :

Signature de la responsable du projet :

Date :

BIBLIOGRAPHIE

Agence de la Santé Publique du Canada (ASP). 2006. *Infections transmises sexuellement chez les jeunes de la rue au Canada : constatations découlant de la surveillance accrue des jeunes de la rue au Canada, 1993-2003*. Ottawa : Les Publications du Canada.

Allaoui, Saandyia. 2001. «L'évaluation d'une intervention le travail de rue dans un organisme communautaire PACT de rue». Mémoire de maîtrise en intervention sociale, Montréal, *Université du Québec à Montréal*.

Association des Travailleurs et Travailleuses de Rue du Québec (ATTRueQ). 1993. «Code d'éthique de l'ATTRueQ» coll.

Bastien, Robert, Joseph J-Lévy, Ignaki Olazabal, Germain Trottier et Élise Roy. 2002. *Analyse descriptive de la prévention dans le travail de proximité: la problématique des MTS/VIH et celles connexes. Étude exploratoire: rapport de recherche*. Montréal: Régie régionale de la santé et des services sociaux de Montréal-Centre. Section maladies infectieuses.

Brannigan, Augustine et Tullio Caputo. 1993. *Étude sur les fugueurs et les jeunes de la rue au Canada : problèmes conceptuels et méthodologiques*. Ottawa, Solliciteur général Canada.

Chase, Elaine et Peter Aggleton. 2006. «Meeting the sexual health needs of young people living in the street». In *Promoting Young People's Sexual Health: International Perspectives*, sous la dir. de R. Ingham et P. Aggleton, p. 81-96. Londres: Éditions Routledge.

Cheval, Chantal. 2001. « Des travailleurs de rue créateurs de liens sociaux » In *Problèmes sociaux – tome II – Études de cas et interventions sociales*, sous la dir. de H. Dorvil et R. Mayer, p. 362-385. Montréal : Presse de l'université du Québec.

Cheval, Chantal. 1998. *Le travail de rue: une pratique d'accompagnement clinique*. Mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal.

Clément, Michèle et Lucie Gélinau. 2009. «Figures, voies et tensions de la proximité» In *Proximités :Lien, accompagnement et soin*, sous la dir. De Michèle Clément, Lucie Gélinau et Anaïs-Monica McKay, p. 1-13. Québec : Presses de l'Université du Québec.

De Boevé, Edwin. 1996. *Quand le social descend dans la rue*. Bruxelles: Fédération des travailleurs sociaux de rue en communauté française.

Deslauriers, Jean-Pierre. 2006. «La recherche qualitative : Une façon complémentaire d'aborder les questions de recherche» In *Recherche psychosociale : pour harmoniser recherche et pratique*. 2^e édition. Sous la dir. de Bouchard, Stéphane et Caroline Cyr. P. 407-433. Québec : Presses de l'Université du Québec.

Dickson-Gomez, Julia, Amy Knowlton et Carl Latkin. 2003. *Hoppers and Oldheads: Qualitative Evaluation of a Volunteer AIDS Outreach Intervention*. *AIDS and Behavior*, vol. 7, no 3, p. 303-315.

Duval, Michèle et Annie Fontaine. 2000. *Lorsque les pratiques différentes se heurtent : les relations entre les travailleurs de rue et les autres intervenants*. *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 13, no 1, p. 49-67.

Fontaine, Annie et M. Richard. 1997. *Le travail de rue: de l'oral à l'écrit. Document en progression à propos d'une pratique douce dans une réalité heurtante*. Coll. Drummondville: Refuge La Piaule du Centre du Québec.

Fontaine, Annie. 2001. «Le travail de rue face aux pressions technocratiques: Les enjeux de la planification intégrée de services sociaux et de santé pour une pratique d'intervention autonome en lien avec les jeunes marginalisés». Mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal.

Fontaine, Annie. 2003. *Aux marges du social, le travail de rue*. Revue Intervention, Office Professionnel des Travailleurs Sociaux du Québec, vol. 119, p. 15-23.

Gaudreau, Louise et Louis Ste-Marie. 1988. *Les caractéristiques de l'enseignant d'éducation sexuelle*. Revue Canadienne de l'éducation, vol. 13, no 2, p. 325-337.

Gauthier, Benoît (dir.). 2009. *Recherche sociale : de la problématique à la collecte de données*. 5^e édition. Coll. Québec : Presses de l'Université du Québec.

Greene, Jody M., Susan T. Ennett et Christopher L. Ringwalt. 1999. *Prevalence and Correlates of Survival Sex among Runaway and Homeless Youth*, American Journal of Public Health, vol. 89, no 9, p. 1406-1409.

Gromaire, Pierre. 2009. «La proximité comme condition du lien social entre les intervenants de rue et les personnes présentant un problème de santé mentale : Le cas du travail de milieu à PECH» In *Proximité : Lien, accompagnement et soin*, sous la dir. de Michèle Clément et Lucie Gélinau, p. 95-114. Québec : Presses de l'Université du Québec.

Haley, Nancy, Élise Roy, P. Leclerc, G. Lanbert, J-F. Boivin, L. Cédras, et J. Vincelette. 2002. *Risk Behaviours and Prevalence of Chlamydia Trachomatis and Neisseria Gonorrhoeae Genital Infections among Montreal Street Youth*. International Journal of STD & AIDS, vol. 13, no 4, p. 238-245.

Haley, Nancy et Élise Roy. 2002. « La santé des jeunes de la rue ». In *Vulnérabilités et prévention VIH/SIDA, enjeux contemporains*, sous la dir. de Gaston Godin, Joseph Josy Lévy et Germain Trottier. p. 118-126. Québec : Les Presses de l'Université Laval.

Hurtubise, Rock, M. Vatz-Laaroussi, S. Dubuc et Y. Couturier. 1999. *Une expérience de formation-milieu avec des travailleurs de rue en région, Tome 1 : La démarche de formation par l'analyse des pratiques professionnelles*. Sherbrooke : Université de Sherbrooke.

Laberge, Danielle et Shirley Roy. 1996. *Jeunes en difficulté : de l'exclusion vers l'itinérance*. Cahiers de recherche sociologique, no 27.

Lambert, Gilles, Elisabeth Lacombe, L-R. Frigault, C. Tremblay et F. Tremblay. 2009. «Je passe le test» rapport d'étape : octobre 2005 à novembre 2006. *Intervention auprès des étudiants et étudiantes des cégeps de Montréal. Enquête santé sexuelle et offre de dépistage sur prélèvement urinaire*. Montréal : Agence de la santé et des services sociaux de Montréal, Direction de la santé publique.

Manseau, Hélène. 2007. *Amour et sexualité chez l'adolescent : Programme qualitatif d'éducation sexuelle pour jeunes hommes. Fondements*. Québec : Presses de l'Université du Québec.

Manseau, Hélène, Fanny Lematayer, Martin Blais et Philippe-Benoît Côté. 2007. «Vie et sexualité dans la rue: Comprendre pour mieux intervenir auprès des jeunes» In *L'itinérance en Questions*, sous la dir. de Shirley Roy et Roch Hurtubise, p. 57-76. Québec : Presses de l'Université du Québec.

Marcotte, Richard et Michel K. Laflamme. 1998. *Évaluation systémique du travail de rue à Lévis*. Lévis: Les Centres jeunesse Chaudière-Apalaches et le Centre d'aide et de prévention jeunesse, coll.

Paillé, Pierre. 1994. *L'analyse par théorisation ancrée*. Cahiers de recherche sociologiques, no 23, p. 147-181.

Paillé, Pierre. 2007. «La recherche qualitative : une méthodologie de proximité» In *Problèmes sociaux Tome III : Théories et méthodologie de la recherche*, sous la dir. De Henri Dorvil, p. 409-432. Québec : Presses de l'Université du Québec.

Paquin, Pierre et Andrée Perreault. 2001. *Cadre de référence pour le travail de proximité en Montérégie*. Coll. Québec : Santécom.

Parazelli, Michel. 1996. *Les pratiques de socialisation marginalisées des jeunes de la rue dans l'espace urbain montréalais*. Cahiers de recherche sociologiques, No 27, p. 47-62.

Parazelli, Michel. 2000. *L'imaginaire familialiste de l'intervention sociale auprès des jeunes de la rue : une piste d'intervention collective à Montréal*. Santé mentale au Québec, vol. 25, no 2, p. 40-66.

Parazelli, Michel. 2002. *La rue attractive : parcours et pratiques identitaire des jeunes de la rue*. Québec : Les Presses de l'Université du Québec.

Pharand, S. 1995. *Le travail de rue au Québec : revue documentaire*. Rimouski : Unité de santé publique du Centre hospitalier de Rimouski.

Pinard, M. 1994. «Pour une approche intégrée du travail de rue. Travail de rue : objectifs, philosophie d'action et choix politiques». In *Les actes du colloque du PIAMP : une génération sans nom ni oui* (Mtl, 24-26 avril 1992), sous la dir. de J. Pector. Montréal : PIAMP.

Pourette, D. et Oppenheim, N. 2007. *Vers une reconnaissance de la vie affective et sexuelle des SDF*. Symposium de l'Observatoire, 18 décembre 2007.

Radford, J.L., A.J.C. King et W.K. Warren. 1989. *Les jeunes de la rue face au SIDA*. Coll. Groupe d'évaluation des programmes sociaux. Kingston : Université Queen's.

Réseau Itinérance du Québec. 2006. Pour une politique en itinérance : plateforme de revendications. *Réseau Solidarité Itinérance du Québec*.

Ridde, V., J. Baillargeon, P. Ouellet et S. Roy. 2003. *L'évaluation participative de type empowerment : une stratégie pour le travail de rue*. Service Social, vol. 50, no. 1, 263-279.

Roy, S., D. Laberge, D. Morin et M. Rozier. 2002. « L'itinérance, détresse psychologique et prévention du VIH/SIDA » In *Vulnérabilités et prévention VIH/SIDA, enjeux contemporains*, sous la dir. de Gaston Godin, Joseph Josy Lévy et Germain Trottier, p. 98-110. Québec : Les Presses de l'Université Laval.

Slesnick, N., P. Dashora, A. Letcher, G. Erdem et J. Serovich. 2009. *A Review of Services and Interventions for Runway and Homeless Youth: Moving Forward*. Children and Youth Services Review, vol.31, p. 732-742.

Strauss, Anselm et Juliet Corbin. 2004. *Les fondements de la recherche qualitative : techniques et procédures de développement de la théorie enracinée*. Fribourg : Academic Press Fribourg/Éditions St-Paule.

Tevendale, H.D., M. Lightfoot et S.L. Slocum. 2009. *Individual and Environmental Protective Factors for Risky Sexual Behavior among Homeless Youth: An Exploration of Gender Differences*. AIDS and Behavior. Vol. 13, no 1, p. 154-164.

Tonnellier, Marianne, Darlène Palmer, François Tremblay, Maryse Beaulieu, Chantale Perron, Suzie Pouliot et Germain Trottier. 2009. « Messages de témoins-acteurs » In *Vulnérabilités et prévention VIH/SIDA, enjeux contemporains*, sous la dir. de Gaston Godin, Joseph Josy Lévy et Germain Trottier, p. 308-316. Québec : Les Presses de l'Université Laval.

Valentine, J. et L.K. De Agüero. 1996. *Defining the components of street outreach for HIV prevention: the contact and the encounter*. Public Health Reports, vol. 111, p. 69-74.